

1979: le défi agricole



Les Canadiens français, Québécois pour les uns, Franco-Ontariens pour les autres, tirent leurs racines profondes de l'agriculture. A part une minorité d'aristocrates, tous nos ancêtres ont vécu du fruit de la terre, dans ce Nouveau-Monde qui leur était offert par les seigneurs féodaux de l'époque.

Aujourd'hui, l'agriculture a bien changé. En l'espace d'une trentaine d'années, de l'après-guerre à nos jours, la société s'est considérablement transfor-

mée pour adopter les méthodes et le style de vie d'une civilisation moderne, urbaine et industrialisée.

Malgré tout, dans la campagne et l'arrière-pays, il est encore vrai que l'agriculture demeure et sera probablement encore longtemps un important défi à relever.

Les techniques de culture ont été mécanisées et raffinées à un point tel que le cultivateur traditionnel ne s'y retrouverait franchement pas. Beaucoup d'entre

eux ont d'ailleurs dû gagner la ville parce qu'ils ne disposaient pas des moyens nécessaires à l'achat de la nouvelle machinerie.

Bien des problèmes et des catastrophes que l'on connaissait jadis sont maintenant choses du passé, mais l'agrandissement des villes à l'engouement des populations pour les loisirs ont contribué à gruger les bonnes terres agricoles.

Les dégâts causés à l'environnement et la conjoncture écono-

mique mondiale ont rappelé aux exploitants qu'ils doivent surveiller étroitement les déchets de ce qu'il convient d'appeler maintenant leur «industrie» et de songer à atteindre le plus tôt possible une plus grande autonomie alimentaire.

Pour savoir comment l'Est ontarien et l'Outaouais québécois ont subi ces transformations et ce qu'en pensent les agriculteurs eux-mêmes, une équipe de journalistes et de photographes du

DROIT a sillonné pendant plusieurs semaines la campagne environnante.

Les résultats de leurs recherches et de leurs aventures vous sont livrés, aujourd'hui, dans ce cahier spécial de 24 pages. Sans prétendre couvrir à fond toutes les facettes de l'agriculture, il vise à donner un aperçu des réalités agricoles dans un contexte régional et il montre sans doute que la région n'échappe pas aux particularités des temps modernes.



• L'agriculture dans l'Ouest québécois

Après le bois, la 2e industrie en importance

par Pierre Ouimet

HULL — Outre son caractère essentiel pour la survie de la population, l'agriculture de l'Outaouais québécois demeure l'une des plus importantes activités économiques de la région.

Au bureau régional du ministère de l'Agriculture du Québec, on prévoit que ce secteur arriverait, cette année, au deuxième rang des «industries primaires» de la région, ex-aequo avec le «tourisme, chasse et pêche». Au premier rang figurent toujours les pâtes et papiers.

Mais l'agriculture dans cette région ne figure pas parmi les plus importants employeurs. Pour une population totale de 306,000 personnes, dans la zone agricole numéro 8 (les comtés de Hull, Gatineau, Papineau, Pontiac, Labelle et Argenteuil), on dénombrait, au recensement de 1978, environ 9,300 personnes directement employées en agriculture, soit trois pour cent de la population.



Jean Garon: une autosuffisance loin d'être atteinte

terres à haut potentiel, propices aux productions, «restent en friche pour de nombreuses raisons: spéculation foncière, exode rural, faiblesse des politiques de développement, etc.»

Comme le reste du Québec, l'Outaouais possède un faible taux de terres cultivables et l'on comprend la raison du zonage agricole si l'on considère que ces terres sont largement situées le long des cours d'eau, où se développent habituellement les centres urbains et industriels.

Excédentaire dans le domaine du lait (50 millions de livres de lait d'exportations brutes et 10 millions de livres d'exportations nettes), la région reste largement déficitaire dans à peu près tout le reste. L'autosuffisance ou l'autonomie alimentaire, prônée notamment par le ministre Jean Garon, est encore loin d'être atteinte.

Malgré une production croissante, c'est dans le secteur de la «viande rouge», le boeuf, que les habitants de l'Outaouais sont les plus déficitaires. Le Québec entier doit encore importer 40 pour cent de sa nourriture et 80 pour cent de sa viande rouge. «Nous ne croyons pas que ce soit très différent, ici», a déclaré un représentant de la direction régionale d'Agriculture-Québec.

On espère d'ailleurs renverser cette situation, ou au moins l'améliorer. Le secteur du boeuf compte déjà environ 1,200 producteurs, davantage que dans le secteur laitier, et l'on compte sur l'arrivée prochaine d'un abattoir régional à Gatineau pour encourager autant la production que la consommation locale.

En tout, le cheptel bovin comprend environ 120,000 bêtes, ce qui représente 6,8 pour cent du cheptel provincial. Il y a là-dessus 30,000 bovins adultes de boucherie et 27,000 vaches laitières adultes.

Le reste de la population animale est considéré «négligeable», avec 25,000 porcs, 126,000 poules et poulets, quelques dindes et un nombre croissant mais peu élevé de moutons (élevage d'ailleurs en expansion à cause de conditions économiques favorables). L'élevage du lapin, par contre, a presque disparu, tandis qu'il reste encore deux éleveurs de vison dans la région de l'Outaouais.

A ce chapitre, la région est au premier rang du Québec dans la production du boeuf de boucherie, la majeure partie provenant du Pontiac. En 1976, l'Outaouais détenait aussi la première place en production de lapins et de chinchillas et la deuxième pour la production de tabac, dont 1,300 acres sont plantées, cette année, principalement dans le Pontiac.

La production de plantes fourragères est aussi largement déficitaire, même si environ 53,000 acres sont consacrées à la luzerne et 35,000 au maïs fourrager. Cette production ne comblerait que 40 pour cent de la demande; le reste est «importé» principalement des régions de l'Ouest canadien.

A part la culture du blé, de l'orge et du maïs-grain, dont la superficie plantée varie de 3,000 à 6,000 acres par espèce, il existe aussi une importante production de pommes de terre, répartie sur environ 5,000 acres, principalement dans le comté de Papineau.

Enfin côté jardin, la production de fruits et de légumes n'est pas très importante et plutôt stagnante, surtout à cause du climat de la région ainsi que par manque d'équipement et de marchés. Cependant, certains espèrent (d'autres désespèrent) que la création récente de marchés à Hull et à Gatineau permettra peut-être aux quelques producteurs locaux d'écouler plus facilement leur marchandise et aux maraîchers en puissance de se lancer en affaires.

Côté fruits, il se produit essentiellement des fraises, des framboises, des pommes et des tomates. Côté légumes, une douzaine d'espèces sont mis en culture, chaque année, mais il s'agit, à part de la pomme de terre, d'une production très marginale. Les plus importantes catégories de légumes produits sont le maïs sucré, le chou, le navet, le concombre et les asperges.

Pour cultiver la terre, les agriculteurs disposent d'un parc d'équipement agricole qui valait, aux dires de Statistique Canada, \$12,9 millions, en 1976. Il y avait 4,189 tracteurs, 431 moissonneuses tout genre, et 786 réservoirs à lait de grande capacité.

L'industrie laitière y dépasse de loin toute autre forme d'exploitation. D'après les renseignements recueillis à Agriculture-Québec, environ 80 pour cent des revenus totaux de l'agriculture proviennent de 880 producteurs laitiers, qui ont produit l'an dernier un total de 214,5 millions de livres de lait, pour atteindre un revenu total de \$25,7 millions.

Suivant la tendance générale de «l'agro-alimentaire», ces chiffres indiquent une augmentation sensible de la production, mais aussi une baisse remarquable dans le nombre de producteurs laitiers. En novembre 1977, le directeur régional du ministère de l'Agriculture, M. Gary Coupland, a déclaré, qu'en 1968, il y avait 3,987 producteurs laitiers, soit un nombre quatre fois supérieur à celui d'aujourd'hui. Il est d'ailleurs reconnu dans l'industrie qu'il n'est plus «rentable» pour une seule exploitation de produire moins de 400,000 livres de lait par année.

Un rapport de l'Office de planification et de développement du Québec (OPDQ), publié au début de l'année 1979, remarquait, au sujet de l'agriculture, un abandon croissant des terres et des fermes, (souvent rachetées par des citadins), ainsi qu'une migration importante des populations rurales, surtout des jeunes, vers les centres urbains, en partie à cause de l'insuffisance d'une industrie de transformation de produits agricoles et forestiers répartie dans le territoire.

A part les problèmes que ce phénomène cause à la relève agricole, il s'ensuit un vieillissement de la population rurale, la disparition graduelle des services sociaux, économiques et culturels. «Lorsque la dernière école du village ferme, l'existence même de ce dernier est en danger», a-t-on écrit dans «Orientation de développement de l'Outaouais».

L'OPDQ conclut: «Il convient de conserver, de reconstituer et si possible d'étendre le domaine agricole, quelle que soit la raison invoquée.» Pour ce faire, l'organisme compte sur le dynamisme local plutôt qu'une intervention extérieure. Sinon, de nombreux agriculteurs risquent de grossir les rangs des chômeurs.

En ce qui concerne l'utilisation des terres, les six comtés de la région agricole numéro 8 (à ne pas confondre avec la région administrative numéro 7, qui exclut Argenteuil) ont une superficie totale de 10,7 millions d'acres, dont seulement 500,000 sont cultivables. D'après des sources gouvernementales plus de 160,000 acres de ces terres ne sont pas cultivées. Selon l'OPDQ, ces

Ariens

VENTE D'AUTOMNE

CHASSE-NEIGE DE 2.7 HP A 10 HP

TRACTEURS DE 10 HP A 18 HP

EPARGNEZ JUSQU'À \$225.00 MAINTENANT!

EPARGNEZ JUSQU'À \$665.00 sur tracteurs et accessoires chasse-neige

GOODTIME CENTRE

1525 SIEVERIGHT

(Ottawa sud, une rue du chemin Albion, près de Bank)
Heures d'affaires: lundi à vendredi, 9 à 9, samedi 10-5
Livraison gratuite dans un rayon de 25 milles d'Ottawa-Hull

731-9071

Houle équipement de ferme **PROGRES D'ABORD**

AGI-POMPE

UN SYSTÈME RÉVOLUTIONNAIRE POUR AGITER ET POMPER LE PURIN DES RÉSERVOIRS CONVENTIONNELS OU HORS-TERRA

POMPE À FUMIER 78

Pression réduite grâce au tube d'évacuation de 16" dia. et à un meilleur angle d'évacuation

Meilleure efficacité avec une tranche à l'entrée et à la sortie de la chambre de compression qui a été réduite de 65%

Sécurité en cas d'obstruction par des matières sèches: un tube d'acier est relié au tube d'évacuation à 15" de la cave pour ensuite longer le tube de 16" dia. et revenir à l'entrée de la cave; on n'a qu'à fermer la tranche de sortie et injecter une grande pression d'eau directement dans le tube de 16" dia. en acier pour expulser ces matières sèches.

Nous manufacturons également:

- Nettoyeur d'étable
- Structure en acier pour bâtiment de ferme
- Stalle à vache
- Equipement de porcherie

Fournisseur agréé

UN ENTREPOT IDEAL

béton préfabriqué selon le procédé de pression le plus moderne

LE SILO

CO-OP

pour l'ensilage de qualité

SILO A GRAIN

Victoria

LE NOURRISEUR MOTORISE

par

LE HACHE-PAILLE par

Structure en acier pour bâtiments de ferme Houle
Hauteur: 7' à 14'
Largeur 30' à 55'

YVON LAVOIE ET FILS

BOURGET, ONT. (613) 487-2946

• L'agriculture dans l'Est ontarien

Une région de paradoxes...

par Guy Lacombe

OTTAWA — En 1951, il y avait en Ontario 149,920 fermes. En 1976, ce nombre était descendu à 88,801. En 1951 encore, 15.3 de la population de l'Ontario demeurait sur des fermes, alors qu'en 1976, il n'y en avait plus que 4.1 pour 100.

L'Est ontarien n'a pas fait exception à cette règle générale de diminution des fermes. C'est d'ailleurs un phénomène national: à mesure que les fermes sont devenues automatisées, il a été nécessaire de faire grossir l'entreprise pour permettre et justifier l'achat d'équipement et de machinerie à prix très élevé, ou tout simplement pour arriver! Il y a un niveau minimum de développement qu'il a fallu atteindre sous peine de mourir.

C'est ainsi que la presque totalité des petites fermes sont disparues par la force des choses, pendant que les fermes moyennes ont réussi à se maintenir souvent de peine et de misère, et que les grosses fermes sont devenues très prospères.

En fait, dans cette région du Saint-Laurent dont la principale industrie est précisément l'industrie laitière, la production n'a pas baissé. Elle pourrait même facilement augmenter si les quotas n'imposaient pas un plafond. C'est ainsi qu'en 1977, le district de l'Est ontarien a produit 622 millions de litres de lait, se classant ainsi en deuxième position en Ontario après la région du Sud qui en avait produit 728 millions.

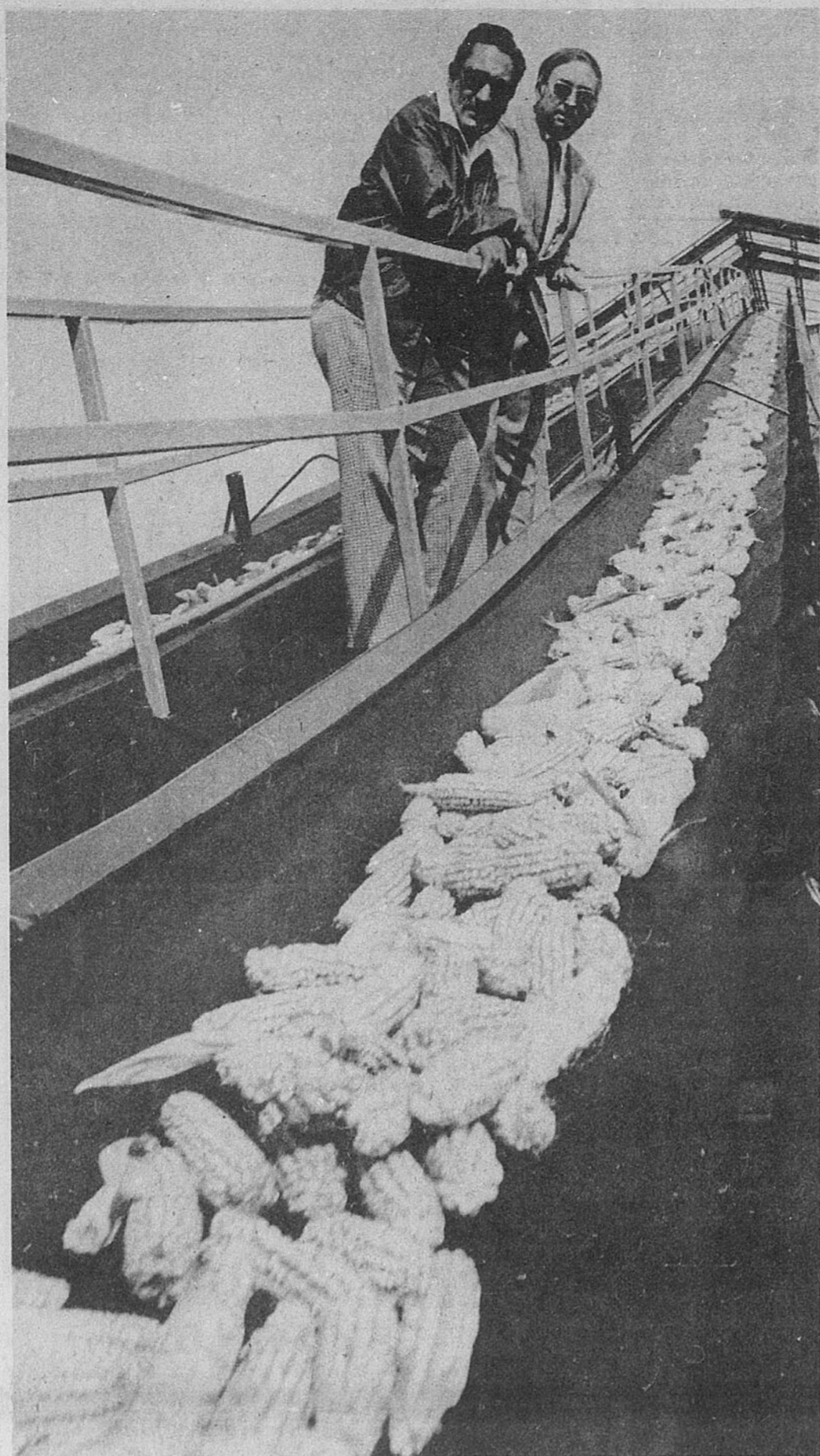
Dans Prescott-Russell, les statistiques révèlent que la production laitière s'est élevée, cette année-là, à environ 161 millions de litres et demi, alors qu'elle atteignait environ 180 millions de litres et demi dans Stormont, Dundas et Glengarry.

Mais même si le lait demeure l'industrie principale dans l'Est ontarien, il y a aussi l'élevage qui constitue une partie importante de l'économie de la région, ainsi que la culture des céréales dont le foin, l'avoine et le maïs sont les plus importantes.

Malgré tout cela, la région de l'Est ontarien demeure une région économiquement faible, et cela est surtout vrai de Prescott-Russell, qui est nettement une région pauvre dans laquelle il y a de riches fermes.

Lors de la dernière campagne électorale fédérale, au printemps dernier, le candidat néo-démocrate Paul de Broeck déplorait un taux de chômage qui pouvait atteindre, selon lui, 30 pour 100. Il déplorait aussi un taux alarmant d'assistés sociaux, l'absence d'industries et le manque de main-d'oeuvre spécialisée, advenant le cas improbable où de nouvelles industries s'implanterait dans la région.

En fait, c'est surtout à Ottawa qu'est employée la main-d'oeuvre d'une grande partie de cette région. Même si on se rend aussi loin qu'à Bourget, on trouve que 75 pour 100 des chefs de famille



où les petits disparaissent

travaillent à Ottawa. A Rockland, lors des dernières élections municipales, un candidat à l'échevinage invitait la population à voter pour lui «afin qu'il y ait au moins un représentant au Conseil qui travaille à Rockland». Effectivement, la quinzaine d'autres candidats travaillaient à Ottawa.

Tout cela peut s'expliquer du fait qu'au cours des dix dernières années, le nombre des fermes a diminué de plus que de moitié. On

en comptait 2,038 en 1971, et il n'y en aurait plus, en 1979, qu'environ 800.

Tout cela a fini par faire de l'Est ontarien une espèce de région de paradoxes dont on ne saurait, en quelques paragraphes, décrire la complexité. Mais on a, à une extrémité, des ex-fermiers qui sont devenus chômeurs, et à l'autre, des fermiers dont l'entreprise est devenue si grosse qu'il sera difficile, le moment venu, de trouver des acheteurs de la région.

Devant une telle situation, il est difficile de regarder l'avenir avec assurance. Au point de vue agricole, il n'y a pas vraiment de problèmes: le sol est fertile et le climat est tempéré: on ne peut guère demander davantage. Mais on dirait en même temps qu'il n'y a plus de place pour tout le monde dans l'Est ontarien...

Et pourtant, c'est sur ce coin de pays que les Suisses ont jeté leur dévolu il y a une couple d'années. Et ils ont acheté de belles fermes à l'Orignal, St-Bernardin, St-Isidore, Casselman, Marionville, Bourget, Lancaster, etc. S'ils consentent à quitter leur pays, leur famille et leurs amis, s'ils acceptent d'investir toutes leurs économies dans ces terres, c'est qu'ils y voient une valeur sûre, un investissement profitable.

Et avec raison d'ailleurs. On dit de l'Est ontarien que c'est une terre pleine de promesses. Effectivement, c'est une terre qui tient ses promesses. Mais il y a quand même des problèmes économiques qui sont réels. Durant la dernière campagne électorale — pour ne mentionner que celle-là — on a fait état de tous ces problèmes.

Il reste à espérer que les politiciens tiendront eux aussi leurs promesses...



NOUS AVONS UN CHOIX D'EQUIPEMENT USAGE A PRIX SPECIAL

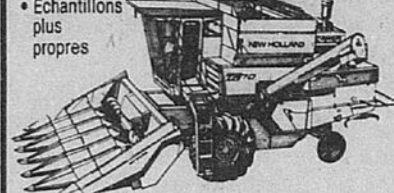
FORAGERE USAGEE

(1) 770 NH 2 rangs à maïs	\$5295
(1) 717 NH 1 rang à maïs	\$1350
(1) 717 NH 1 rang à maïs	\$1650
(1) 717 NH 1 rang à maïs	\$1200
(1) 880 NH 2 rangs à maïs	
(Directe coupe)	\$6490
(1) 300 GEHL 2 rangs à maïs	\$1995
(1) 800 GEHL 2 rangs à maïs	
et "Pick-Up" comme neuf	\$7,500
(1) 550 IH 2 rangs à maïs	\$900
(1) 350 IH 1 rang à maïs	\$1,995
et "Pick-Up"	\$495
(1) 612 Ford 2 rangs à maïs	\$495

LA MOISSONNEUSE-BATTEUSE TR (m.d.) 70 ROTOR (m.d.) JULIENNE!

Pour une force centrifuge qui vous donne:

- Moins de perte de récolte
- Moins de dommage aux récoltes
- Echantillons plus propres



SPERRY-NEW HOLLAND

NOUS SOMMES REPRESENTANT DE:

- TRACTEUR SAME
- TRACTEUR EBRO BY McKEE
- GEORGES WHITE
- CHARRUE SAN DRUM
- ET AUTRES.

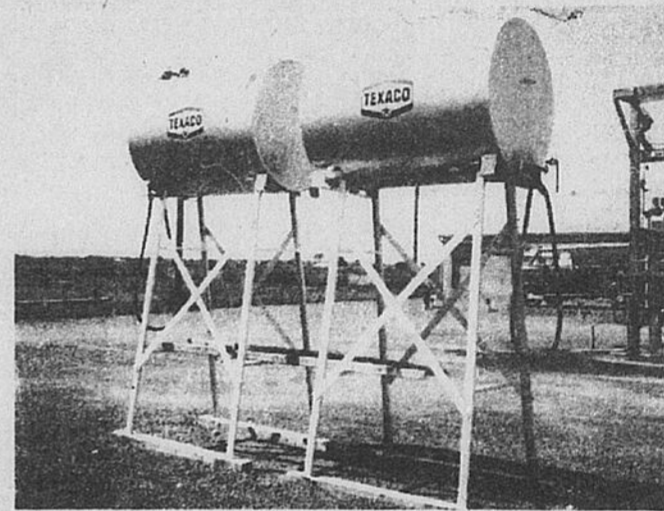
ERIK THERKELSEN & SON'S LTD.

RUSSELL, ONT.

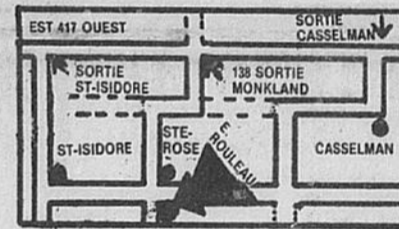
445-2818

ASSORTIMENT COMPLET DE PRODUITS DE QUALITE

- HUILE A CHAUFFAGE
- HUILE A DIESEL
- GAZOLINE
- HUILE A MOTEUR
- GRAISSE EN TUBE
- GRAISSE EN 35 ET 120 LB
- POUR LES CULTIVATEURS
- POUR LES INDUSTRIES



Ces réservoirs sont à votre disposition gratuitement tant et aussi longtemps que vos achats en huile diesel et gazoline nous sont exclusifs.

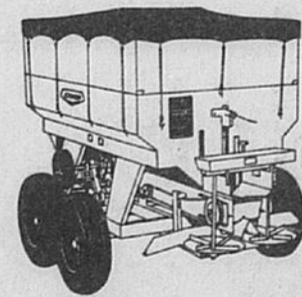


E. ROULEAU LTEE

STE-ROSE, ONTARIO

(613) 762-2971

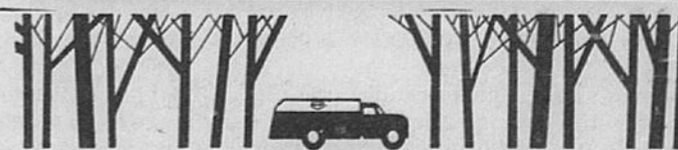
CO-OP



LA FERTILISATION PREALABLE

VOUS AIDE MAINTENANT ET AU PRINTEMPS!

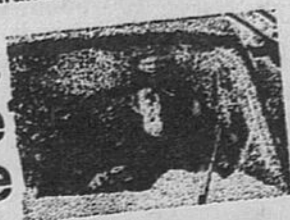
- Prix garanti
- Equipement maintenant disponible
- Fertilisant maintenant disponible
- Germination plus rapide et plus saine
- Moins de corvées au printemps



Nous vous donnerons 100 gallons d'huile à chauffage "gratuitement" si nous n'allons pas vous visiter avant que CO-OP le garantit! votre réservoir se vide.

Demandez les détails de la garantie à votre Co-op!

Une autre preuve que les **Coopératives** sont à votre avantage



- MOULEE
- FERRONNERIE
- PETROLE
- ENGRAIS CHIMIQUE

COOPERATIVE AVICOLE DE ST-ISIDORE LTEE
St-Isidore, Ont. (613) 524-2828

• A côté de ceux qui la quittent, ceux qui y rêvent...

Il faut, au bas mot, \$200,000

par Guy Lacombe

CASSELMAN — Marc est un jeune homme de St-Albert qui rêve de devenir fermier. Il n'est âgé que d'une quinzaine d'années et il passe ses vacances sur une ferme. Il connaît déjà le métier et il apprend vite. Quand on aime quelque chose, ce n'est jamais très difficile.

Mais Marc rêve en couleur. Les chances sont qu'il n'aura jamais sa propre ferme. Son père est journalier au village: il n'a pas de ferme à offrir à son fils. Ce jeune homme sait qu'ici et là, de belles fermes ont été vendues récemment pour \$400,000, \$500,000, \$700,000 et même un million de dollars. Il serait bien disposé à commencer modestement, mais encore là, on parle de \$200,000 au bas mot...

Pendant ce temps-là, il y a des fermiers d'âge mûr qui ne souhaiteraient rien de mieux que de voir un de leurs fils prendre la relève. Mais les enfants n'en veulent pas.

Ainsi donc, quand on parle de relève agricole, on fait face à deux problèmes majeurs: d'un côté, il y a des jeunes qui voudraient devenir cultivateurs et ne le peuvent pas, et de l'autre il y en a qui pourraient avoir tout cuit dans le bec et qui n'en veulent pas. Les premiers n'ont pas l'argent tandis que les seconds n'ont pas le goût, l'intérêt, les aptitudes ou la santé.

Les premiers voient la vie à la ferme comme une vie de liberté où l'on travaille à sa guise, et à son compte; les seconds la voient plutôt comme une vie d'esclavage qui vous tient par la gorge sept jours par semaine. La question est peut-être de savoir si l'esclavage des animaux est préférable à celui des hommes...

Il y a une trentaine d'années, presque un cinquième de la population de l'Ontario vivait sur des terres. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un vingtième.

Selon les statistiques de 1976, il y aurait présentement en Ontario 88,801 fermes, dont 1,063 dans le comté de Prescott et 706 dans le comté de Russell. La population agricole des deux comtés serait de 7,473 soit 15.5 pour 100 de la population totale.

D'autre part, 31 pour 100 des fermes de Prescott-Russell sont exploitées par des cultivateurs âgés de 45 à 54 ans, 15 pour 100 par des cultivateurs de 25 à 34 ans, et seulement trois pour cent le sont par des jeunes de moins de 25 ans.

Il ne faut pas s'étonner cependant que le nombre des cultivateurs diminue. Autrefois, les fermes étaient plus nombreuses, mais plus petites. Aujourd'hui, un cultivateur ne peut plus vivre sur une petite ferme pour différentes raisons, dont la principale est évidem-

ment le coût de l'équipement et de la machinerie.

Les producteurs laitiers, par exemple, doivent être équipés d'un système de pipeline qui coûte dans les dix mille dollars. Cela suppose donc un troupeau assez considérable. On ne fait pas installer une pipeline dans l'étable pour traire une dizaine de vaches...

D'autre part, quand un fermier a une centaine de têtes, on s'imagine mal comment il pourrait nettoyer son étable avec une pelle et une brouette, comme cela se faisait jadis. Il faut un système de nettoyage automatique. Et il va de soi que pour avoir suffisamment de fourrage pour nourrir tous ces animaux, il faut une ferme de bonne grandeur. On le voit, tout s'enchaîne.

Bien des gens de la ville ne s'imaginent pas que l'industrie agricole s'est développée, mécanisée et modernisée comme tout le reste.

La ferme d'aujourd'hui est une grosse entreprise qui exige de très gros investissements. Il y a la terre elle-même, la maison, l'étable, les silos, les tracteurs, et toute la kyrielle d'instruments qu'on y attache pour labourer, semer, récolter, etc., sans parler de camions, camionnettes, voiture, etc.

Comment parler de relève dans de telles circonstances?

Ce qui se produit effectivement, c'est qu'il y a relève, mais elle vient de l'extérieur, et en particulier, ces dernières années, de la Hollande et de la Suisse. Ces gens viennent avec de nouvelles expériences, des

connaissances et aussi beaucoup d'argent. Ils arrivent aussi avec un goût de la terre, un enthousiasme qu'il devient plus difficile de trouver ici-même.

Il n'y a rien de catastrophique à ce que la relève agricole vienne de l'extérieur, mais on ne peut que regretter que l'industrie la plus importante au Canada ne soit pas exploitée par des gens d'ici, d'autant

plus que l'agriculture canadienne se situe présentement au rang des économies agricoles les plus progressives du monde.

Les organismes tels que la Fédération de l'Agriculture de l'Ontario ou l'Union des cultivateurs franco-ontariens ont un problème entre les mains. S'il n'y a pas de solutions faciles, il y a peut-être lieu de se deman-

der s'il ne devrait pas y avoir des éléments de solution dans les systèmes scolaires eux-mêmes ou dans la mise sur pied d'un collège français de technologie agricole grâce auquel les jeunes d'ici pourraient envisager la possibilité de devenir des professionnels en agriculture sans avoir à abdiquer, pour une période plus ou moins longue, leur langue et leur culture.



Le maïs, hier et aujourd'hui
Le maïs constitue la plus grande récolte en Ontario et autrefois, il s'agissait d'un travail fastidieux, tout étant fait à la main. Aujourd'hui, cependant, la scène est bien différente, tout étant fait à la machine. Environ un cinquième des terres arables de l'Ontario sont ensemencées de maïs, à chaque année.

• La ferme familiale

Plus grande et mieux gérée

MONTREAL (PC) — La ferme familiale se porte bien au Québec. Du moins, dans sa version moderne.

En dépit de tous les changements technologiques et économiques qui ont bouleversé l'agriculture depuis les dernières décennies, en dépit des nouvelles attitudes vis-à-vis de l'agriculture considérée comme entreprise commerciale, 98.2 pour cent des fermes du Québec appartiennent à ceux qui les exploitent.

Mais elles sont en général plus grandes que les anciennes fermes familiales, et elles sont administrées plus comme des compagnies que comme des industries artisanales.

On définit la ferme familiale comme celle où le propriétaire assume les risques en tant qu'entrepreneur, prend la plupart des décisions concernant la production et la gestion, et — aidé la plupart du temps par les membres de sa famille — fait la plus grande partie du travail. Cette définition est assez large pour englober les fermes gérées par des groupes, comme les coopératives, où les propriétaires sont responsables.

M. Constantin Grégoire et ses neuf fils gèrent une de ces fermes nouveau genre, près de Saint-Esprit, à quelque 50 kilomètres au nord de Montréal.

Ferme agrandie

Quand M. Grégoire a acheté la ferme de son père, en 1950, celle-ci était beaucoup plus petite — 48 acres de superficie.

Aujourd'hui, les Grégoire possèdent 600 acres et en louent 400 autres. Quatre-vingts pour cent de la terre est cultivée, et le reste est en pâturage ou en boisés.

Ils ont 60 truies et un troupeau de 210 vaches Holstein pur-sang, dont la moitié environ donne du lait en tout temps. En plus de cultiver des céréales de fourrage, ils cultivent des concombres sur 13 acres, pour une fabrique de cornichons.

M. Grégoire déclare que le cultivateur, s'il veut réussir, doit avoir de l'aide de sa famille.

Les enfants jouent un rôle important dans l'entreprise. C'est pourquoi la ferme a été incorporée en société, en mai dernier.

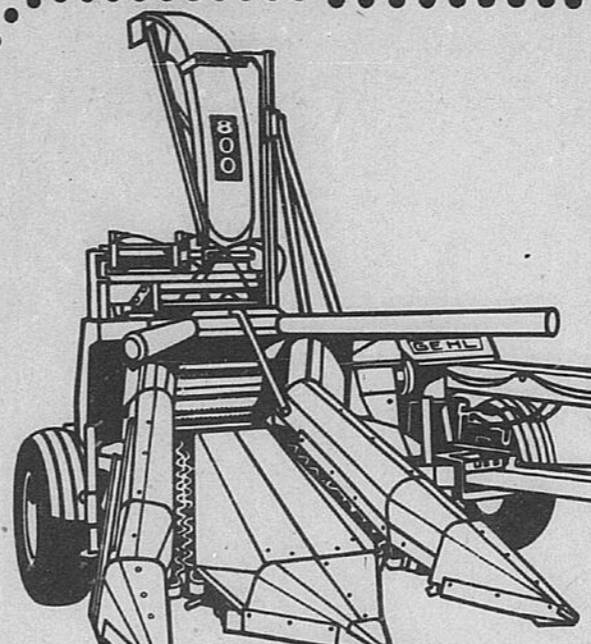
M. Christian Pores, lui, dirige une version beaucoup plus modeste de la ferme familiale. Après avoir immigré de France, il a habité en ville jusqu'en 1976, alors qu'il a acheté une ferme abandonnée de 60 acres, près de Saint-Alexis-de-Montcalm, le village voisin de Saint-Esprit. Avec un peu d'aide de la part de ses parents, qui habitent maintenant avec lui, M. Pores a réussi à rendre 12 acres propres à la culture, et à en drainer 10 autres.

Il cultive des asperges, des choux, des poireaux et des courgettes. Ce dernier légume a particulièrement bien réussi, et il projette d'en tripler le nombre l'an prochain pour répondre à la demande croissante.

M. Pores espère que la ferme commencera à rapporter un profit dans environ deux ans. Mais parce qu'elle était classée non profitable au moment où il l'a achetée, il n'a pu obtenir de prêt agricole. Il dit que c'est le manque d'argent qui le limite, mais que par ailleurs il lui est impossible d'obtenir un cent tant que la ferme ne sera pas rentable. "Je n'en aurai pas besoin, alors. Ils auraient dû m'aider au début."

Les gens qui gèrent des fermes familiales dans le nord de Montréal se disent en général satisfaits de la situation. Mais comme les fermiers de partout, ils sont préoccupés par les coûts de plus en plus élevés de la production.

Bien que la nouvelle loi de zonage agricole, au Québec, semble avoir ralenti la spéculation sur les terres et l'aménagement de nouvelles routes, beaucoup de cultivateurs s'inquiètent de voir les Européens acheter les terres. Comme ces derniers ont plus d'argent à dépenser que beaucoup de Québécois, ils offrent plus que la valeur réelle de la ferme, ce qui a pour résultat de faire monter artificiellement les prix, et d'empêcher les jeunes Québécois de s'établir eux-mêmes sur les terres.



VOUS ETES AU POSTE DE COMMANDE...

Avec la moissonneuse Gehl 800. Ses caractéristiques comprennent le cylindre renforcé à huit lames tranchantes pour faciliter vos travaux de récolte. Fixez votre 800 à votre tracteur et vous remplirez vos godets rapidement. Permettez-nous de vous placer à la commande de la moissonneuse Gehl aujourd'hui.

GEHL
INSTRUMENTS ARAIRES

P.D.L. BOURBONNAIS EQUIPMENT LTD.
SARFIELD, ONT. (613) 835-2623
835-3212

REPRESENTANT OFFICIEL DE GRANDES MARQUES TELLES QUE

ADOPTEZ **MF** MASSEY-FERGUSON

Le chef de file!

HESSTON
INSTRUMENTS ARAIRES

AVCO NEW IDEA
INSTRUMENTS ARAIRES

ET AUTRES

OUVERT:
LUNDI AU VENDREDI
8h a.m. à 6h p.m.
Samedi 1h a.m. à 4h p.m.





✠ ✠ POURQUOI ✠ ✠
SERVIR PURINA?




Les moulées "Purina" sont des produits qui ont été élaborés et éprouvés par le plus important fabricant d'aliments pour animaux au monde — La compagnie Raston Purina du Canada Inc.




Depuis 1925, Purina poursuit des recherches continues afin d'assurer aux éleveurs et propriétaires d'animaux domestiques que les rations qu'ils produisent sont savoureuses, d'une qualité supérieure au point de vue nutrition et qu'on en contrôle aussi la qualité. Tous ses produits répondent parfaitement à toutes les exigences.









Et c'est pourquoi la maison

GERARD SOULIGNY Inc.
St-Isidore de Prescott, Ontario
Tél.: 524-5379 — 524-2786
EST FIER DE VOUS OFFRIR SES PRODUITS

• VACHES • PORCS • POULES • POULETS • DINDES • CHIENS • CHATS • CANARDS • PIGEONS • FAISANS • LAPINS • TRUITES • CHEVAUX • MOUTONS • CHEVRES • ANIMAUX • LABORATOIRE DE ZOO • VISIONS • CHINCHILLA • GIBIER A PLUMES ET FOURRURES ETC.



Pour certains jeunes, la ferme devient un mode de vie qu'ils ne voudront jamais abandonner. D'autres n'y voient qu'une certaine forme d'esclavage qu'ils préfèrent laisser à d'autres. C'est le choix que devra faire le jeune Denis Legault (ci-dessus) dans une quinzaine d'années... (Photo LE DROIT, par Gilles Benoit)

• La relève sur la terre

Une question de chance et de goût

par Guy Lacombe

ST-ALBERT — Si la plupart des cultivateurs espèrent qu'un de leurs fils prendra la relève quand sonnera l'heure de leur retraite, personne ne peut cependant en avoir l'assurance.

Pour certains jeunes, la ferme devient un mode de vie qu'ils ne voudront plus jamais abandonner. Mais un plus grand nombre trouvent cette vie difficile, exigeante, austère, fatigante, et ne rêvent que de quitter la ferme.

Les clubs 4-H, qu'on trouve un peu partout, ne se proposent pas de recruter ou préparer les fermiers de demain, mais ils n'en constituent pas moins un moyen de formation très approprié aux jeunes agriculteurs.

M. Albert Ouimet, de St-Albert, a été pendant plusieurs années moniteur du club 4-H local. Il se garde bien de prendre quelque crédit que ce soit pour les anciens membres, qui sont aujourd'hui des fermiers qui réussissent bien, mais il en parle quand même avec beaucoup de fierté et de satisfaction.

4-H, ça veut dire «honneur, habileté, honnêteté et humanité». En anglais, on dit plutôt «Head, Health, Heart et Hands». Mais dans l'une et l'autre langue, ces mots signifient une discipline mentale, sociale, émotionnelle et physique.

Ces clubs 4-H sont ouverts aux garçons et aux filles des régions rurales, dont l'âge varie entre 12 et 19 ans. Ils leur fournissent l'occasion de se rencontrer, de se faire des amis, de participer à différentes activités, dont quelques-unes sont essentiellement agricoles et d'autres plutôt sociales telles que des voyages, des pique-niques, etc.

Les clubs 4-H offrent aussi un programme de formation au leadership et permettent aux jeunes de découvrir leurs talents et de les développer.

Chaque année, par exemple, chacun se choisit un projet sur lequel il travaillera avec l'aide de son moniteur. Il peut s'agir de science animale, de science végétale, de génie rural, de ressources naturelles, d'adminis-



Albert Ouimet: aider les jeunes à découvrir leurs talents

tration de la ferme, etc.

C'est ainsi que chaque été, on peut voir ces jeunes à l'oeuvre dans différentes foires rurales, telle celle qui a eu lieu à Russell les 3, 4 et 5 août dernier. Ils arrivent avec un veau ou une génisse que leurs parents leur ont confié (ou donné) et dont ils ont pris soin pendant plusieurs mois, surveillant leur alimentation, leur santé, leur apparence. Ou bien ils apportent d'autres animaux de ferme tels que des moutons, des lapins, etc., ou encore des plantes ou des légumes qu'ils ont cultivés.

En même temps, ils ont préparé et tenu à date leur cahier de projet dans lequel ils ont consigné régulièrement les dépenses encourues ou autres données se rapportant à leur projet.

Tous les membres des clubs 4-H ne deviennent pas cultivateurs. Selon M. Ouimet, depuis 10 à 15 ans, il n'y a pas le quart des membres qui restent sur la ferme, mais il ajoute immédiatement que ce n'est pas précisément le but de ces clubs. On se propose surtout de donner une bonne formation à ces jeunes, de leur aider à découvrir leurs talents et de former des chefs pour l'avenir.

A St-Albert, le club a toujours une vingtaine de membres. On est déjà allé jusqu'à 35. Plusieurs qui ne sont pas demeurés sur la ferme occupent aujourd'hui des postes qui les gardent quand même en contact avec la ferme. Il y a, par exemple, Normand Lafleche, qui est inspecteur pour la Société de crédit agricole. Il faut mentionner aussi que la première francophone à devenir princesse laitière de l'Ontario était membre du club 4-H de St-Albert: il s'agit de Micheline Rochon. On pourrait ajouter encore M. Maurice Renaud, qui est horticulteur au service de la Commission de la capitale nationale, etc.

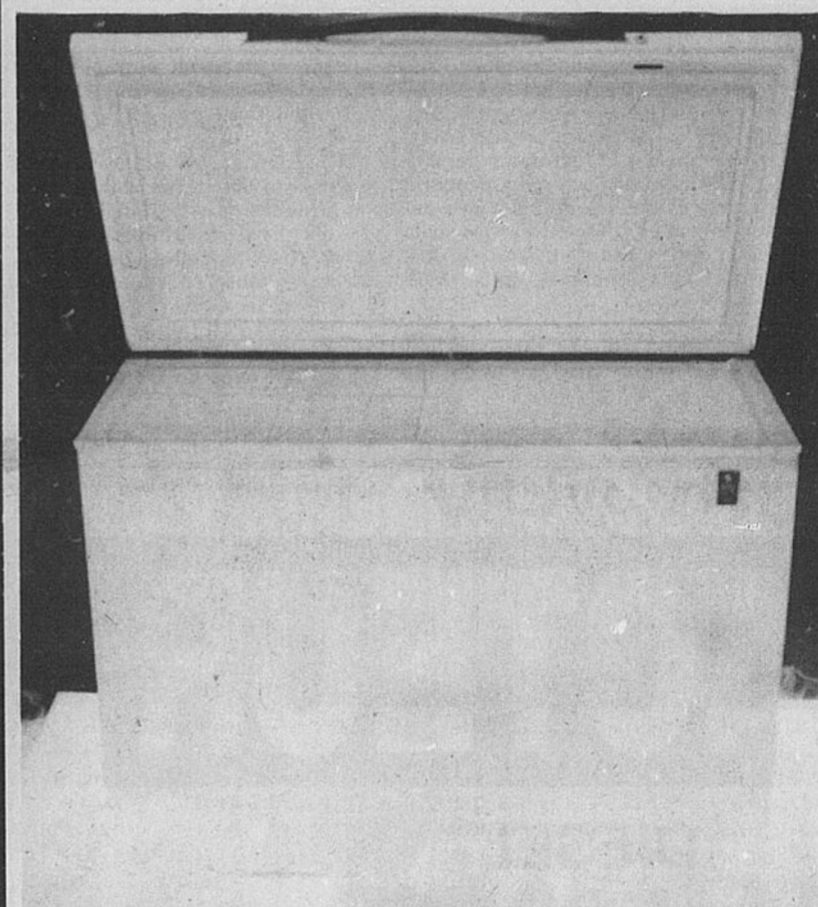
Le seul collège agricole auquel les jeunes de l'Est ontarien ont présentement accès est celui de Kemptonville. Plusieurs anciens membres du club 4-H de St-Albert y ont fait leurs études et d'autres se préparent à y aller cet automne, tels, par exemple, Pierre Renaud, et les cousins Paul et Denis Latour.

En somme, la relève agricole, c'est souvent une question de chance, mais très souvent aussi une question de choix: un choix qui est déterminé par les goûts et les aptitudes de chacun, mais qui est aussi influencé par son milieu ambiant, c'est-à-dire sa famille et des organismes sociaux. A ce compte-là, le rôle des clubs 4-H n'est pas négligeable.

O. Maheu

FONDÉE 1896 ESTABLISHED

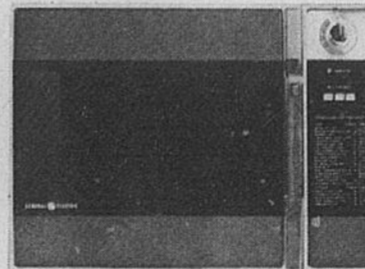
ACHETEZ VOS APPAREILS MENAGERS A BAS PRIX NOUS PRENONS DES ECHANGES



Tous les congélateurs GE

(8 -12-16-19 pi. cu.) sont offerts à prix de rabais

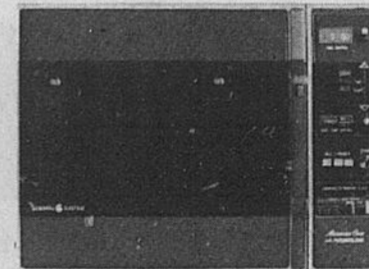
CHOIX DE FOURS A MICRO-ONDES GE



JET 87

- Minuterie de 35 minutes à 2 modes de fonctionnement — Réglages précis à 15 secondes près pendant les cinq premières minutes.
- Voyant de mise en circuit
- Trois niveaux d'énergie (élevé, moyen/décongélation, bas) permettant de cuire, de réchauffer, de décongeler ou de mijoter les aliments.
- Guide de recettes au panneau avant, permettant de déterminer immédiatement la durée de cuisson et le niveau d'énergie recommandés pour les aliments courants.

\$429



JET 91

- Sélecteur de durée ou de température — Choisissez le mode de cuisson désiré en fonction d'une durée ou d'une température prédéterminées.
- Minuterie de 60 minutes à chiffres mobiles — Il suffit de la régler à la durée de cuisson désirée, après quoi le four est mis hors-circuit automatiquement et émet un signal.
- Guide de recettes — insérez la sonde dans l'aliment et choisissez la température que vous voulez obtenir. Le four sera mis hors-circuit automatiquement et signalera lorsque l'aliment aura atteint la température prédéterminée.
- Trois niveaux d'énergie (élevé, moyen/décongélation et bas) permettant de procéder rapidement à la cuisson, au réchauffage et à la décongélation ou de faire mijoter lentement les aliments.
- Pratique bouton de mise en marche (Start).
- Tambour à recettes, traitant de 54 aliments courants avec les niveaux d'énergie recommandés ainsi que les réglages de durée ou de température.

\$549



JET 110

- 3 modes de cuisson; cuisson minutée, cuisson à réglage de température (mise hors-circuit automatique lorsque l'aliment atteint la température choisie) et cuisson par mijotage.
- Décongélation avec compte à rebours par chiffres mobiles.
- Entrée de mémoire et rappel de mémoire pour programmes à un ou plusieurs modes de cuisson.
- Horloge à chiffres mobiles.
- Minuterie/attente. Ce système peut-être utilisé comme une minuterie électronique dans la cuisine ou dans la microcuisson pour une période d'attente permettant d'uniformiser la température d'un aliment, entre la décongélation et la cuisson.
- Quatre niveaux d'énergie: bas, moyen, moyen/élevé et élevé.

\$679



1220 Ch. Innes Rd. Ottawa
747-7352

O. MAHEU et FILS L.T.E.E.
372, rue Notre-Dame, Embrun
443-2191

Service à domicile
Ship at home service
746-7352 443-2191

• L'insémination artificielle remplace le taureau

Améliorer la qualité et la quantité

par Colette Duhaime

VINOY — «Il y a encore certaines personnes âgées qui ne font pas confiance à la technique et qui ont encore des taureaux pour saillir les vaches. Mais la plupart des producteurs font appel à l'insémination artificielle afin d'améliorer la qualité génétique de leurs troupeaux.»

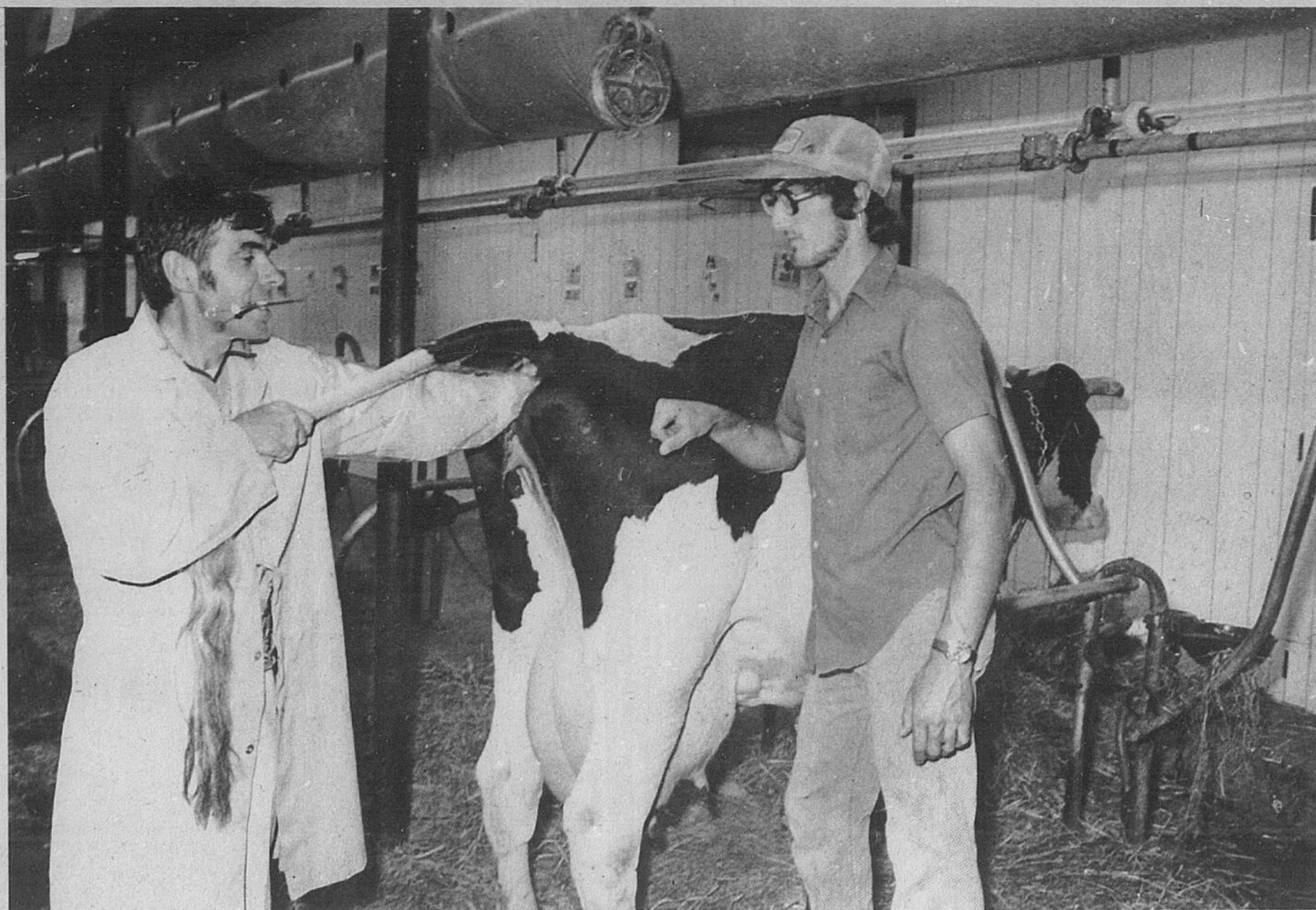
Inséminateur artificiel depuis 1974, Jean-Louis Lafontaine ne blâme pas ceux qui sont restés fidèles aux anciennes méthodes et qui préfèrent leurs taureaux aux ampoules diluées que le Centre d'insémination artificielle du Québec, situé à Saint-Hyacinthe, fait parvenir à toutes les trois semaines au Cercle de Papineau. Pourtant, même s'il ne les blâme pas, il considère que seule l'insémination artificielle peut améliorer la qualité des troupeaux tant au niveau de la production laitière que de la conformation générale des bêtes.

«Lorsqu'un producteur achète un taureau, explique-t-il, il ne peut pas savoir si celui-ci a amélioré le troupeau avant deux générations, c'est-à-dire avant que ses filles aient commencé à produire. Avec l'insémination artificielle, au contraire, le producteur peut savoir à quelques exceptions près combien de livres de lait les vaches pourront donner ou quels aspects physiques seront améliorés dans son troupeau.»

Afin de mieux faire comprendre, Jean-Louis Lafontaine sort une grande feuille sur laquelle sont inscrites toutes les qualités des taureaux gardés au Centre de Saint-Hyacinthe. Ainsi, «Tempo» qui a déjà 57 filles, a augmenté l'indice de lait de plus 14 et il n'a pas de notes négatives tant au niveau de l'apparence générale que de la taille ou des caractères laitiers. «Klondike», par contre, qui a un indice de lait de plus 18, obtient des notes négatives au niveau de certains aspects physiques tels l'avant-pis ou la croupe.

«Lorsque les vaches deviennent en chaleur, poursuit Jean-Louis Lafontaine, les producteurs peuvent donc choisir leurs taureaux en fonction des choses qu'ils veulent améliorer dans leurs troupeaux. Ainsi, si ses bêtes ont de la difficulté au niveau des pieds et des jambes, il choisira un taureau qui s'est classé au niveau de la moyenne sur cet aspect bien précis. Le producteur n'oubliera pas non plus l'indice du lait puisque c'est cet indice qui lui permet d'augmenter sa production, mais ce n'est pas ce seul aspect qui guidera son choix.»

Un choix qui ne se fait d'ailleurs pas toujours facilement, comme



Jean-Louis Lafontaine: «Le producteur peut savoir combien de lait les vaches pourront donner»

l'explique avec une pointe d'humour Jean-Louis Lafontaine. «Parfois, dit-il, les producteurs ont arrêté leur choix, mais nous n'avons pas de sperme du taureau demandé. Il leur faut donc recommencer à analyser toutes les données des autres taureaux disponibles et cela peut prendre pas mal de temps, surtout si la femme et les enfants s'en mêlent.»

Jean-Louis Lafontaine sourit un peu en racontant cela, mais il s'empresse d'ajouter que ces réactions

sont tout à fait normales surtout si les bêtes doivent participer à des expositions.

Propriétaire d'une immense ferme de 650 acres dans la côte des pruches, Vinoy, où il élève 110 bêtes de race Holstein, Jean-Louis Lafontaine sait de quoi il parle. Lui aussi tente continuellement d'améliorer la qualité génétique de son troupeau afin de produire du lait de meilleure qualité ou produire plus de lait avec un troupeau plus petit.

Car même s'il arrive à augmenter le rendement de leurs troupeaux, les producteurs doivent toujours veiller à ne pas dépasser leurs quotas. Si cela arrive, Jean-Louis Lafontaine n'hésite pas à vendre certaines bêtes pour ne garder que celles qui ont déjà fait leurs preuves ou celles qui, tout en n'ayant pas encore eu de lactation, promettent beaucoup.

Aujourd'hui, la ferme est devenue une véritable entreprise et, pour survivre, les producteurs doivent apprendre à mieux planifier. L'insémination artificielle, entre autres, n'est qu'un des éléments d'une meilleure planification puisque les producteurs doivent également veiller à l'alimentation de leurs bêtes. «Mais, poursuit Jean-Louis Lafontaine, pour ce faire, les agronomes du ministère de l'Agriculture nous aident à composer des recettes qui vont apporter aux bêtes toutes les protéines dont elles ont besoin.» D'autres programmes indiquent également aux producteurs le nombre de tonnes de nourriture qu'ils devront produire afin de nourrir leurs troupeaux pendant toute l'année. «Les producteurs qui

veulent planifier ne sont pas en peine, poursuit Jean-Louis Lafontaine, et s'ils font appel à tous les spécialistes, ils ne peuvent que réussir.»

Afin d'améliorer la qualité génétique des troupeaux, le ministère de l'Agriculture a même entrepris une recherche afin de mieux comprendre les problèmes que doivent affronter les producteurs. Le Dr Guy Huneault, vétérinaire de Montebello, responsable de ce programme, travaille en étroite collaboration avec des producteurs de la région et Jean-Louis Lafontaine considère que ce dernier l'a beaucoup aidé dans ce domaine.

Un nouveau produit disponible actuellement permet même aux éleveurs d'animaux de boucherie de déclencher les chaleurs des vaches et de les faire inséminer la même journée.

Ce produit, très utile pour les producteurs d'animaux de boucherie qui peuvent ainsi élever de 10 à 12 bêtes en même temps, n'est cependant pas utilisé par les producteurs laitiers qui, pour leur part, tentent de faire vèler leurs bêtes pendant toute l'année.

«Avec la nouvelle politique laitière qui s'en vient d'ailleurs, les producteurs seront obligés de produire pendant 12 mois, poursuit Jean-Louis Lafontaine, et ils se devront de surveiller beaucoup plus les périodes de chaleur de leurs bêtes.»

Déjà plusieurs producteurs le font et dès qu'ils s'aperçoivent qu'une de leurs vaches est en chaleur, ils font appel à Jean-Louis Lafontaine.

«La vache est en chaleur de 6 à 36 heures, explique ce dernier, et si le producteur s'en rend compte l'avant-midi, j'y vais l'après-midi même. S'il ne s'en rend compte que l'après-midi, j'y vais le lendemain matin.»

Si la réussite n'est pas toujours assurée (parfois la période de chaleur peut être terminée), le taux de succès est habituellement assez élevé. La région se classe d'ailleurs au-dessus de la moyenne québécoise et bien que les spécialistes n'aient pas encore réussi à expliquer ce phénomène complètement Jean-Louis Lafontaine croit que le fait que les vaches ne sont pas trop forcées à produire n'est pas tellement étranger au phénomène.

«Mais, dit-il, cette explication n'est pas scientifique, ce n'est qu'une simple déduction.»

Pendant qu'il parle, l'un des trois employés de Jean-Louis Lafontaine vient lui remettre un papier et discute un peu des travaux à effectuer au cours de la journée.

Devenu fermier à l'âge de trente ans après avoir pratiqué son métier de boucher pendant de nombreuses années, Jean-Louis Lafontaine préfère laisser les travaux de la ferme à ses employés afin de se consacrer à son travail d'inséminateur artificiel. «Je n'ai jamais aimé les travaux que l'on doit effectuer avec de la machinerie lourde, explique-t-il, et je pense que les jeunes sont beaucoup plus efficaces.»

Ces jeunes, Marc Saint-Denis, Raynald Saint-Denis et Raymond Lanthier, sont à l'emploi de Jean-Louis Lafontaine depuis bon nombre d'années et celui-ci considère qu'ils font partie de la famille. «J'aime les animaux, poursuit-il, mais je n'aime pas les travaux de la ferme. Si je n'avais pas ces gars-là, je ne sais vraiment pas ce que je ferais.»

Jean-Louis Lafontaine tient également à parler de sa femme Louise, enseignante à l'école de Chénéville. «C'était une fille de Montréal, dit-il, et pourtant, elle s'est très bien adaptée à la vie sur la ferme. Il est important de dire que ce ne sont pas seulement les filles des producteurs agricoles qui peuvent travailler à la campagne. Les filles de la ville peuvent elles aussi apprendre le métier de fermière.»

De cette femme, enseignante, fermière, mère de famille, mais d'abord et avant tout collaboratrice et participante à part entière, Jean-Louis Lafontaine parle avec beaucoup de fierté. «Si elle n'avait pas été là pour me soutenir moralement et financièrement pendant les années creuses, termine-t-il, je ne pense pas que je serais encore à la ferme Stadacona (Québec en Indien).»

Une ferme qui est d'ailleurs considérée par plusieurs comme l'une des plus belles du comté de Papineau.

• Le zonage agricole au Québec

Freiner l'urbanisation envahissante

par Michel Gauthier

OUTAOUAIS — Le 22 décembre 1978, l'Assemblée nationale du Québec sanctionnait le projet de loi no 90, sur la protection du territoire agricole. Un grand pas venait d'être fait pour protéger les meilleures terres agricoles contre l'envahissement progressif du milieu urbain.

La nouvelle loi crée l'établissement d'une région agricole désignée à l'intérieur de laquelle personne ne peut vendre un lot ou une partie de lot à des fins autres que l'agriculture. On ne peut non plus y enlever la terre arable pour fins de vente.

Tout acte allant à l'encontre de la loi devra être autorisé au préalable par la Commission de protection du territoire agricole du Québec, le nouvel organisme créé pour administrer la loi.

La région agricole désignée, selon la loi, comprend une partie des basses terres du St-Laurent et de l'Outaouais. Cependant, d'autres régions agricoles désignées pourront être établies par décret du gouvernement.

Dans notre région, la zone désignée comprend toutes les municipalités situées en bordure de la rivière des Outaouais, de Fassett dans le comté de Papineau, à Grand-Calumet dans le Pontiac. En voici d'ailleurs la liste complète:

- Comté de Papineau: Fassett, Notre-Dame-du-Bon-Secours ptie Nord, Montebello, Ste-Angélique, Papineauville, Plaisance, Thurso, Lochaber, Lochaber Ouest, Buckingham, Buckingham sud-est, Masson, Angers et L'Ange-Gardien;
- Région de Hull: Gatineau, Hull, Hull-Ouest et Aymer;
- Comté de Pontiac: Quyon, Eardley, Onslow sud (moins rang 6), Bristol, Shawville, Claren-

don, Portage-du-Fort, Litchfield, Bryson, Campbell's Bay et Grand-Calumet.

Le législateur s'applique maintenant à définir exactement les zones qui seront, à l'intérieur de chacune de ces municipalités, exclues de la région agricole désignée. En d'autres mots, il s'agit en fait d'identifier les véritables terres agricoles et de soustraire toutes les autres terres ou propriétés de l'emprise de la loi.

Cette répartition des terres se fait après entente entre la commission de protection du territoire agricole et la corporation municipale concernée.

Une fois que le plan de la zone agricole est préparé et approuvé, toute demande pour modifier l'utilisation d'un lot agricole doit être faite auprès de sa municipalité qui, après l'avoir étudiée, la transmettra à la commission.

La loi protège par contre les droits acquis des propriétaires de lots compris dans la zone agricole et utilisés à d'autres fins que l'agriculture.

Dans l'Outaouais, les municipalités n'ont reçu que le 7 juillet dernier l'avis de la Commission de protection de territoire pour entreprendre les démarches relatives à l'application de la loi. Elles recevront bientôt la visite d'un négociateur et après le passage de celui-ci elles devront convoquer leurs citoyens à une assemblée publique d'information. C'est après ces étapes que sera établi le plan définitif de la zone agricole.

Comme cela est mentionné ci-dessus, le gouvernement peut décider d'établir d'autres zones agricoles à l'extérieur des basses terres du St-Laurent et de l'Outaouais. Si cela devait se faire dans notre région, il est à prévoir que les vallées de la Gatineau et de la Petite-Nation attireraient le regard du législateur.

NOUVEAU

TRACTEUR

DIESEL
M4500DT

KUBOTA

Nouveau tracteur diesel 55.5h.p. comprenant de la puissance et une traction aux quatre roues!

Traction aux 4 roues

6 cylindres silencieux diesel!



CARACTERISTIQUES

Modèle.....	KUBOTA M4500DT	
Moteur.....	(Kubota S2600-A Moteur diesel de 6 cylindres)	
Puissance max. du moteur seul.....	55.5 H.P. à 2,600 tr/pm	
Cylindrée.....	2,598 c.c. (158.5 po. cu.)	
Prise de force: indépendante		
P.D.F. Horse-power.....	48	
Vitesse de P.D.F. arrière.....	540 tr/pm	
Hydraulique: Capacité: 7.3 gpm à 2,485 ps po. ca.		
Contrôle d'équipement complémentaire		
— Contrôle de courant d'air		
— Contrôle de position		
— Contrôle mélange		
Transmission: Engrenage partiellement synchronisé		
Vitesses de déplacement: (pneus 14.9-28)		
	(vitesse de travail)	(vitesse de cheminement)
Avant... 1ère	1.5 m/h (2.43 k/h)	0.26 m/h (0.42 k/h)
2e	1.84 m/h (2.96 k/h)	0.32 m/h (0.51 k/h)
3e	3.09 m/h (4.97 k/h)	0.53 m/h (0.86 k/h)
4e	4.23 m/h (6.8 k/h)	0.73 m/h (1.17 k/h)
5e	5.64 m/h (9.08 k/h)	0.97 m/h (1.56 k/h)
6e	6.87 m/h (11.05 k/h)	1.18 m/h (1.9 k/h)
7e	11.56 m/h (18.51 k/h)	1.99 m/h (3.2 k/h)
8e	15.8 m/h (25.42 k/h)	2.77 m/h (4.37 k/h)
Arrière... 1ère	1.98 m/h (3.19 k/h)	0.34 m/h (0.55 k/h)
2e	7.42 m/h (11.94 k/h)	1.27 m/h (2.05 k/h)
Freins: Type à disques		
Pneus: Ferme Avant.....	9.5/9-24	
Arrière.....	14.9-28	

KUBOTA

RENE CARRIERE CO. LTD.

ROUTE 17, ALFRED ONT.
(613) 679-4321 679-4394

OUVERT:

Lundi, mardi, mercredi, jeudi
7h 30 a.m. à 6h p.m.
Vendredi 7h 30 a.m. à 5h p.m.
Samedi 9h a.m. à midi

• L'autoroute 50

Un dérangement bien accepté...

par Michel Gauthier

OTTAWA — «Il aurait été difficile de faire mieux pour le tracé de l'autoroute 50 et d'autres modifications ne feraient que changer un mal de place».

C'est le directeur régional de l'Union des producteurs agricoles, M. Germain Robert, qui parle ainsi. Selon lui, le tracé actuel de la 50 a été défini par un groupe de travail constitué de représentants du milieu agricole. Après deux années de négociations, on est alors parvenu à faire modifier le premier tracé qui suivait de trop près la route 148 et traversait les meilleures fermes de la région. La seconde proposition éloignait l'autoroute deux à quatre milles au nord du tracé actuel.

«Si le tracé original avait été conservé, 66 producteurs auraient vu leur ferme vouée à l'abandon, de dire M. Robert, alors que maintenant, ce nombre est réduit à six. Il y a bien neuf autres fermes entre Masson et Hull qui sont vouées à l'abandon, mais il faut admettre, jusqu'à un certain point, qu'elles auraient subi le même sort d'ici une dizaine d'années, autoroute ou pas».

En général, l'Union des producteurs agricoles accepte bien le dérangement que représente le passage d'une autoroute en territoire agricole, même si elle sait que l'agriculteur préférerait exploiter sa ferme en paix et ne pas avoir à être confronté avec des questions d'expropriation.

Le directeur régional du bureau du ministère de l'Agriculture à Buckingham, M. Garry Copeland, partage l'opinion de M. Robert en ce qui a trait au tracé actuel de l'autoroute 50 dans le comté de Papineau.

Chacun est conscient de l'importance de détruire le moins possible de terres arables, mais somme toute, on accepte qu'une autoroute est une infrastructure qui a son utilité et qui doit bien passer quelque part.

Selon M. Copeland, ce sont les petites fermes qui sont les plus exposées aux problèmes créés par le passage de l'autoroute.

«Le propriétaire d'une ferme de 150 acres, à titre d'exemple, n'est guère affecté par la perte, sous forme d'expropriation, d'une parcelle d'une quinzaine d'acres quand il n'a pas besoin de l'ensemble de sa superficie pour rentabiliser son exploitation. Par contre, quand il s'agit d'une petite terre, le détachement de 15 à 20 acres peut faire toute la différence entre la rentabilité et la non-rentabilité d'une exploitation agricole».

Il est toutefois difficile de quantifier globalement ce phénomène, car il faudrait pratiquement scruter chaque cas un par un, de spécifier M. Copeland.

Zonage agricole

Selon un porte-parole de la



L'autoroute 50: viaduc à Masson

Commission de protection du territoire agricole du Québec, cet organisme ne peut intervenir au niveau du tracé actuel de l'autoroute 50 car les plans en ont été déposés avant le 9 novembre 1978, soit la date à laquelle fut déposée la loi de protection du territoire agricole.

Le tracé de la 50 est un droit acquis pour le ministère des Transports.

Par contre, tout changement apporté au tracé devrait automatiquement être porté à l'attention de la Commission, qui en jugerait selon la valeur des sols en cause et la possibilité d'alternatives.

Le ministère des Transports est sensibilisé à la question de la protection agricole et sa collaboration est acquise, quand il est question de projet de routes, laisse-t-on entendre à la Commission.

Même si la nouvelle loi n'y peut rien au niveau du tracé de la 50, elle protège toutefois les terres qui borderont éventuellement l'autoroute. Cela permettra de contrôler le phénomène relevé en Ontario où des portions de terres agricoles qui étaient en bordure de l'autoroute 417, notamment aux endroits où sont aménagés des échangeurs, ont été vendues pour être utilisées à des fins commerciales et industrielles.

Cette protection qu'accorde maintenant la loi permet de contrôler, voir d'empêcher, le développement des villages d'est en ouest le long de l'autoroute.

Les producteurs agricoles craignent cette possibilité et avaient exprimé leurs craintes, en décembre 1973, que cela

n'empiète encore sur les terres agricoles. On voyait aussi en cela une barrière à l'expansion des villages vers le nord.

Impact sur l'économie

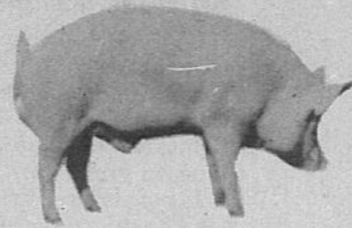
Une diminution des terres agricoles entraîne théoriquement une diminution de la production agricole, à moins d'une exploitation plus poussée des terres existantes ou du retour à la production de terres abandonnées.

Dans un mémoire présenté par un comité formé de représentants de l'Union des producteurs agricoles, de la Coopérative agricole régionale de Papineau, des maires des municipalités touchées par le projet de l'autoroute 50 et du Syndicat des producteurs de lait des Laurentides, on avait fait mention, en 1973, de l'impact que pouvait avoir l'autoroute 50 sur les approvisionnements en lait de l'usine laitière de la Coopérative agricole régionale de Papineau, qui pouvait transformer 100 millions de livres de lait par année.

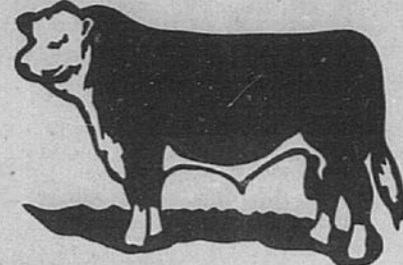
On estimait à cette époque que l'autoroute entraînerait une diminution de 10 à 15 millions de livres dans la production de lait, à long terme, si le tracé n'était pas modifié. On considérait également que la diminution du cheptel réduirait la rentabilité de la coopérative dans le domaine des moules et des engrais chimiques et mettrait en danger l'usine laitière de Plaisance.

Aujourd'hui, les changements apportés au tracé et l'adoption d'une loi protégeant les terres agricoles viennent modifier considérablement, et de façon positive, ces perspectives.

ABATTOIR BRISSON



RONALD BRISSON,
PROP.
EMBRUN, ONT.



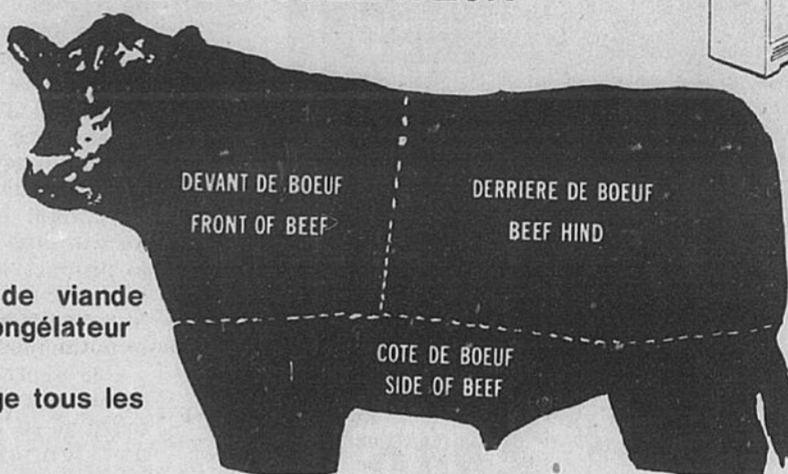
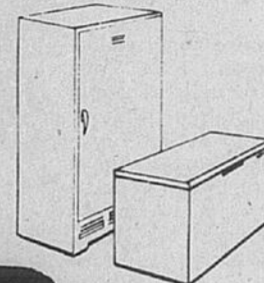
FACILITES POUR PENDRE 350 TETES DE BOEUF
AUSSI LONGTEMPS QUE REQUIS

ABATTAGE TOUS LES JOURS

Tout rôti est désossé et attaché
Steak de ronde coupé au couteau
Hamburg haché deux fois

Aucune attente prolongée
Nous faisons la coupe
et l'emballage de votre porc
ou votre boeuf

C'EST MAINTENANT LE BON TEMPS DE REMPLIR VOTRE CONGELATEUR



• Vente de viande pour congélateur

• Abattage tous les jours

• Inspecteur du gouvernement de l'Ontario sur les lieux

(613) 443-2136

\$20⁰⁰ \$20⁰⁰
ABATTOIR BRISSON
EMBRUN, ONT.
OBTENEZ
\$20⁰⁰
de réduction avec ce coupon sur l'achat de 1/2 boeuf
Cette offre en vigueur du 9 octobre au 20 octobre. Un par client

PLAN FINANCEMENT SANS INTERET JUSQU'AU 1ER MARS 1980 POUR LES TRACTEURS DE 40 A 80 H.P. ET LEURS EQUIPEMENTS.



TRACTEURS DE
90-110-130-155-180 H.P.



TRACTEURS
40-50-60-66-80 H.P.

AUSSI AUCUN INTERET JUSQU'AU 1ER JUIN 1980 pour tous les équipements de fenaison (presse à foin, faucheuse-conditionneuse, etc...)



TRACTEURS A PELOUSE ET A JARDIN

CHOIX DE 5 MODELES DE MOTONEIGES



Tous les modèles sont disponibles et financés sans intérêt jusqu'au 1er avril 1980.

Modèles 1980 en montre si achetés avant le 30 nov. 1979
Financement sans intérêt jusqu'au 1er fév. 1980

J.D. CURRAN FARM

EQUIPEMENT LTD.

CONCESSIONNAIRE JOHN DEERE

Votre concessionnaire de la gamme complète de John Deere

CURRAN, ONTARIO (613) 673-5290 — 673-5451

Beaucoup dépend du temps qu'il fait

HULL — Plusieurs facteurs ont une incidence sur la capacité des terres agricoles à produire de la nourriture en quantité voulue.

Parmi ceux-là, les conditions climatiques ont une influence déterminante qu'il faut cependant toujours ajouter à d'autres «paramètres», comme la composition du sol, le drainage, la pierrosité, l'acidité, et la fertilité propre à chaque ferme, pour connaître le genre de culture qu'il est possible de réaliser dans un milieu donné.

Traditionnellement, ce choix des cultures adaptées aux conditions d'un lieu particulier se faisait de façon empirique: les connaissances vitales, comme le choix de variétés de semences locales, le moment d'ensemencer ou le nombre de récoltes à réaliser étaient transmis de bouche à oreille.

Mais aujourd'hui, ces connaissances proviennent de plus en plus des milieux scientifiques et certaines décisions, comme le choix d'une culture, sont fondées sur une solide connaissance du marché.

Le climat est un des facteurs importants qui fixent certaines limites. On ne pourrait pas, bien entendu, planter des ananas dans une ferme de l'Outaouais, à moins de leur créer un environnement totalement artificiel.

Ainsi, il existe diverses variétés de maïs, de blé, ou d'orge, de céréales ou de plantes fourragères qui sont, si on veut, «ajustées» aux divers climats des régions.

Jadis, par exemple, il se cultivait, dans l'Outaouais, très peu de maïs, simplement parce que les variétés disponibles à l'époque supportaient mal le climat froid de la région.

Depuis, par croisements et par manipulation génétique, on a développé des semences qui produisent des plantes capables de résister tant bien que mal aux particularités du climat et des conditions générales de l'environnement.

C'est ainsi que dans les secteurs du nord de la région, les agriculteurs choisissent des plantes plus robustes qui viennent à maturité plus vite et qui évitent ainsi de «déborder» de la période sans gel de l'année. On n'utilisera généralement pas ces semences, au sud, puisque les qualités de robustesse et de croissance rapide ont été souvent développées au détriment d'autres qualités, comme la saveur ou la teneur en éléments nutritifs du fruit de la plante.

Ainsi, les sacs de semences achetés par les agriculteurs sont numérotés selon un indice de chaleur qui correspond à celui qu'ont déterminés les climatologues.

Généralement, la zone climatique la plus propice à l'agriculture, dans la région, forme une étroite bande de terres de 10 à 30 kilomètres de largeur. Elle prend naissance à l'ouest, dans le secteur de Shawville, pour aller rejoindre, à l'est du comté d'Argenteuil, la plaine de Montréal, qui jouit essentiellement du même climat continental.

D'après une publication gouvernementale fédérale, «Le Climat du Canada», cette zone «subit les mêmes influences climatiques que la région des lacs inférieurs de l'Ontario, sans bénéficier toutefois de la protection qu'offrent les Grands lacs.»

La vallée inférieure de l'Outaouais avec la région de Montréal, connaît aussi la plus longue période exempte de gel au Québec. La période de végétation s'étend des premiers jours de mai à la fin de septembre, soit de 135 à 155 jours.

Les précipitations annuelles globales varient de 75 à 100 centimètres et l'on remarque que les averses les plus abondantes ont lieu en été et au début de l'automne. Malgré quelques poussées épisodiques, qui ont favorisé, comme cet été, la prolifération des chenilles légionnaires, les sécheresses graves sont rares.

Plus au nord, le climat devient évidemment plus froid. Mais cela n'a pas empêché les agriculteurs de s'implanter surtout le long des rivières Gatineau, Lièvre et Petite Nation. Ils profitent aussi de micro-climats qui sont favorables à l'agriculture, en certains endroits. Quoique plutôt humide le sol y est saturé d'eau seulement durant de courtes périodes.

En somme, l'Outaouais ne dispose pas du pire climat de la province pour son agriculture. Mais les caprices du temps ne sont pas les seuls facteurs qui permettront aux cultivateurs de d'exploiter leurs terres avec succès.

D'après le ministère de l'Agriculture du Québec, le climat de la saison qui s'achève a été bon pour la culture de la pomme de terre et du foin. En ce qui concerne le maïs, la saison a été moins favorable à cause de la période froide qui s'est prolongée trop longtemps au printemps.

Le nouveau Zero SUPER COOLER

Cet appareil qui répond à un concept étonnamment nouveau donne un lait de meilleure qualité, refroidit le lait plus vite et plus efficacement, diminue les frais de pose et d'entretien et comprend la laveuse automatique Spatter Spray, exclusive à Zero, qui abaisse le compte bactérien. C'est une offre de Zero. Pour vous renseigner davantage sur le remarquable SUPER-REFROIDISSEUR, communiquez avec votre concessionnaire local ZERO... ou bien remplissez le coupon ci-dessous et postez-le à: Zero Manufacturing Company, 811 Duncan, Washington, MO 63090, U.S.A. - Tél.: (314) 239-6721; telex 44-2476.

La nouvelle Zero TRAYEUSE CONCORD

Améliorez la santé du troupeau, économisez temps et travail, produisez du lait plus propre et de meilleur goût, et faites plus d'argent... VIDE STABLE: les manchons massent les trayons, sans "gonfler" ni remonter, sans étouffer les trayons ni blesser le pis.

PAS D'AIR DANS LA CONDUITE DE LAIT puisqu'on a un vide de traite et un autre vide pour acheminer le lait du trayon au refroidisseur, sans injection d'air dans la grille.

LAVAGE ABSOLUTEMENT AUTOMATIQUE commandé par bouton-poussoir. Toute l'installation s'assainit et se nettoie d'elle-même de façon entièrement automatique, sans démontage.

De pair, ces trois avantages, qui seul le nouveau système à double vide Concord de Zero vous offre, forme le plus sûr moyen de moderniser votre traite pour améliorer la santé des animaux, produire un lait plus propre et faire plus de profits. Pour vous renseigner davantage, voyez le plus proche concessionnaire Zero ou postez le coupon ci-dessous, dûment rempli à:

Service d'Équipement de l'Est Ltée
62-115
ST-ISIDORE, ONTARIO K0C 2B0
Tél.: (613) 524-5363

Zero

Stalles • Refroidisseurs en vrac
• Installations à vide
• Trayeuse Concord
• Détachement automatique

Veuillez me renseigner davantage sur:
 le nouveau Super-refroidisseur Zero
 la nouvelle trayeuse Zero Concord

Nom _____
 Adresse _____
 Ville ou R.R. _____
 Prov. _____ Code Postal _____
 Canada _____

Service d'Équipement de l'Est Ltée
ST-ISIDORE, ONTARIO
Tél.: (613) 524-5363

• La construction de l'autoroute 417 Chacun semble y avoir trouvé son compte...

par Michel Gauthier

OTTAWA — En mai 1972, alors que les travaux de l'autoroute 417 étaient déjà en cours, on disait de cette grande voie routière qu'elle était l'une des premières de l'Ontario où l'opinion du citoyen avait joué un grand rôle pour le choix du tracé.

Il est assez difficile d'évaluer jusqu'où les consultations auprès des citoyens ont permis de minimiser l'impact de la construction de l'autoroute sur les grandes terres agricoles de l'Est ontarien.

Quoi qu'il en soit, les agriculteurs semblent s'être très bien accommodés, règle générale, du passage de la 417.

Selon le président de la Fédération ontarienne des agriculteurs, pour le comté de Prescott, M. Rosaire Dupont, l'arrivée de la 417 a eu pour effet de faire monter le prix des terres et ce résultat était tout à l'avantage des agriculteurs.

«Ceux qui ont été touchés par les mesures d'expropriation, de dire M. Dupont, ont été satisfaits, dans l'ensemble, des indemnités qu'ils ont reçues».

Aussi, comme la superficie moyenne des terres traversées par la 417 est d'environ 400 acres, il a été possible pour les agriculteurs dont les propriétés ont été coupées en deux, par l'autoroute, de faire des regroupements de terrains avec leurs voisins. Chacun y trouvait son compte et pouvait ainsi continuer l'exploitation d'une ferme de grande superficie.

Nombreux sont également les agriculteurs qui ont profité de l'accroissement de la valeur de leurs terres en bordure de la 417, plus précisément à proximité des échangeurs. Encore une fois ici, la très grande superficie de terres a joué en faveur de leurs propriétaires.

Vendant à gros prix des parcelles de terrain dont la perte ne dérangerait guère la production agricole, plusieurs propriétaires ont ainsi pu réduire considérablement ou même rembourser totalement les hypothèques grevant leurs propriétés.

Ces ventes de parcelles de terres agricoles, tout en faisant l'affaire des agriculteurs et en ne nuisant pas trop à la production agricole, ont eu un effet intéressant sur l'économie locale.

«On a assisté, de signaler M. Dupont, au développement de secteurs commerciaux ou industriels à proximité des échangeurs de l'autoroute. St-Isidore est un exemple».

Il va sans dire que ces développements ont été une source de création de nouveaux emplois.

Perte de superficie

Des 67,698 acres de terres agricoles perdues entre 1971 et 1976 dans l'Est ontarien, un total de 47,938 étaient réellement utilisées à des fins agricoles. Sur ce total, il est plutôt difficile d'évaluer avec précision le nombre d'acres perdues à cause du passage de l'autoroute 417 et des effets d'entraînement que cela a provoqué par la suite.



En plein milieu des meilleures terres

Le tracé de l'autoroute 417 a coupé de nombreuses terres agricoles en deux, comme en fait foi la photo ci-dessus, prise lors de la construction de cette autoroute.

Une chose toutefois est certaine: la construction de l'autoroute n'est pas le facteur le plus important parmi ceux responsables de la dégradation du milieu rural.

Il faudra attendre la publication des statistiques agricoles du recensement de 1981 pour avoir assez de données permettant une analyse plus rigoureuse des effets du passage de la 417.

• Le Marché By, à Ottawa Une partie intégrante de la vie des maraîchers

par Yvan Sinotte

Ottawa — Des quelque 110 permis détenus au Marché By, dans la Basse-Ville d'Ottawa, 90 pour cent appartiennent à des maraîchers de Cumberland et Gloucester, plus particulièrement du secteur de Navan et de Notre-Dame-des-Champs, ce qui démontre l'apport économique inénarrable du Marché By dans cette petite

communauté qui compte une cinquantaine d'exploitations agricoles vouées à cette fin.

Si certains détenteurs de permis avouent que la vente de légumes et de fruits au marché peut rapporter, dans les bonnes années, près d'une dizaine de milliers de dollars, tous s'entendent pour

souligner qu'il faut y mettre de nombreuses heures.

De fait, à partir de 5 heures le matin, la place du marché s'active, les agriculteurs-commerçants montent leurs étals et disposent leurs produits. La journée ne se termine souvent que vers les 19 heures et il faut s'en retourner sur la ferme où le travail se poursuit souvent jusque tard dans la soirée.

«Et puis il y a nos dépenses, précise l'un d'eux. Il faut payer notre permis, payer les assurances, l'essence, sans compter les engrais chimiques et les autres produits nécessaires à la culture.»

Le prix d'un permis annuel sur le Marché By varie de \$250 à \$800, selon l'espace occupé et sa situation géographique ou stratégique. Des permis quotidiens sont également disponibles pour les jardiniers qui préfèrent s'installer seulement une journée ou deux par semaine. Il en coûte alors \$5 par jour et l'an dernier, 3,100 permis ont été émis sur cette base.

Selon le gérant du Marché By, M. Aurèle Allard, un millier de personnes en moyenne fréquentent quotidiennement le marché. «Le samedi, il peut passer jusqu'à 3,000 personnes, précise M. Allard. Il ne fait aucun doute que la présence des jardiniers sur le marché a contribué au développement du secteur. La circulation continue des clients a encouragé, par exemple, l'installation des restaurateurs.»

Sur ce dernier point, les maraîchers ne tiennent pas en très haute estime les propriétaires de restaurants, les blâmant de ne pas s'approvisionner sur place ou encore de vouloir acheter leurs produits pour rien. Quant aux clients qui fréquentent ces restaurants, ils ne viennent que tard le soir, ce qui n'alimente guère les producteurs de fruits et légumes.

La présence des étals de marchands de fleurs, fruits, légumes, oeufs et viande est l'échine de la vie du Marché By, ce qui lui assure son côté pittoresque et sort les consommateurs de l'ambiance parfois trop aseptisée des supermarchés.



Les heures sont longues, mais ça peut rapporter une dizaine de milliers de dollars dans une bonne année.

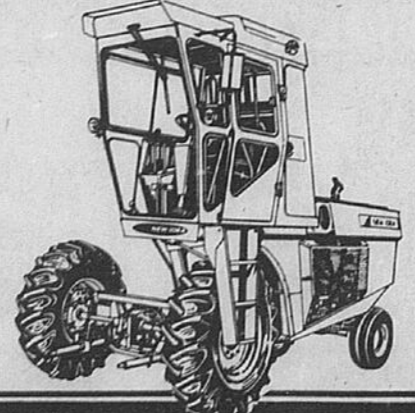
METCALFE SERVICE CENTRE LTD.

SYSTEME "UNI" PRATIQUE! ECONOMIQUE!


Lorsque vous vous serez décidé à agir en 1979, rendez-vous donc un service: venez nous voir chez Avco New Idea Uni-System! Trois grandes unités de puissance pour vous... les 702, 709 et 801!

L'HISTOIRE "UNI"...
c'est tout simplement plus logique!

La cabine confortable et tranquille peut être climatisée afin de vous rendre tous vos travaux de récolte encore plus agréables. Les roues à guide de puissance optionnelles vous permettent de conduire des chargements combles même dans les champs les plus difficiles à traverser.



Commencez tout d'abord avec une unité de puissance Uni... ajoutez la moissonneuse-batteuse, la moissonneuse, la ramasseuse, l'égreneuse, les plates-formes à grains, tête de maïs... au besoin! Vous pouvez obtenir toute une flotte de machinerie automotrice avec une seule source de puissance. Voilà pourquoi le Système "Uni" est tout à fait logique!

	Moissonneuse "Uni"
	Ramasseuse-dépouilleuse "Uni"
	Moissonneuse-batteuse "Uni"
	Moissonneuse-batteuse "Uni"

VERIFIEZ CES ECHANGES RECENTS EXCELLENTE AUBAINES

Unité de puissance 702 New Idea	
Sommier de ramasseuse 727 New Idea	\$16,850
Tête de maïs 3 rangées 725 New Idea	
Unité de puissance 701 New Idea	\$ 9,850
Unité 722 New Idea	
Tête de maïs 2 rangées 702 New Idea	
Unité de puissance 702 New Idea	
Moissonneuse 760 New Idea	\$14,650
Ramasseuse de foin 766 de 6' New Idea	
Unité de puissance au diesel 705 New Idea	
Egreneuse 729A New Idea	\$26,650
Tête de maïs 4 rangées 738 New Idea	

METCALFE SERVICE CENTRE
METCALFE, ONT. TELEPHONE: 821-2893 ROUTE 31 (12 milles au sud d'Ottawa via la rue Bank)

NEW IDEA UNI-SYSTEM
Où "l'idée" signifie une meilleure performance

• PIECES • SERVICE • ACCESSOIRES
• CONDITIONS PRATIQUES

• L'agriculture perd ses terres à la ville

Les voies de l'urbanisation

par Michel Gauthier

OTTAWA — Le milieu rural subit constamment l'assaut que représente l'expansion continue des limites du milieu urbain et une des facettes de cet empiètement des terres agricoles, pour les besoins des villes, est l'aménagement de grandes autoroutes.

La région de l'Outaouais, tant du côté québécois qu'ontarien, n'échappe pas à ce phénomène.

En Ontario, l'autoroute 417 s'étend sur une longueur de 65 milles entre Ottawa et la frontière du Québec et traverse les trois comtés ruraux de Prescott, Russell et Glengarry. Au Québec, l'autoroute 50 sera éventuellement aménagée à l'intérieur des limites des meilleures terres agricoles du comté de Papineau; de plus, ces terres sont considérées parmi les meilleures au Québec et sont d'une superficie relativement peu élevée; elles s'étendent sous forme d'une étroite bande d'une longueur de 35 milles entre Angers et Fasset.

L'analyse comparative des données statistiques de 1971 et 1976 permet de constater l'ampleur de la dégradation du milieu rural dans l'Outaouais. La superficie totale de toutes les fermes a diminué de plus de 110,000 acres au cours de cette période. Il s'agit d'une régression de près de 15% dont l'effet s'est surtout fait sentir du côté québécois, où le pourcentage dépasse 20%, alors qu'il se situe à peine au dessus de 10% dans les trois comtés ontariens mentionnés ci-dessus.

Par contre, l'abandon des terres et le développement de projets résidentiels, commerciaux et industriels sont des facteurs beaucoup plus déterminants dans la dégradation du milieu rural.

Il est plausible d'affirmer que l'aménagement des autoroutes dans l'Outaouais n'affecte les terres agricoles que dans une proportion de un à deux pour cent seulement.

Dans le comté de Papineau, là où la proportion est la plus élevée à cause d'une superficie plus réduite des terres agricoles, c'est 3,000 acres de terres qui seront perdus à cause de l'emprise de la future autoroute 50 et des fermes qui devront être abandonnées faute de n'être plus exploitables. On relève ainsi une quinzaine de cas de propriétés agricoles dont la disparition sera directement imputable à l'autoroute 50.

Comme la superficie totale des fermes du comté de Papineau est passée de 101,981 à 85,333 acres entre 1971 et 1976, il va sans dire que les 3,000 acres supplémentaires que fera disparaître la construction de la 50 prennent ici une signification plutôt importante malgré tout.

Dans l'est ontarien, le calcul des pertes de terres agricoles est plus difficile à faire. Contrairement au Québec, où la loi de la protection du territoire agricole gèle en quelque sorte les limites des meilleures terres, l'Ontario n'a encore aucune loi pour protéger son territoire agricole contre les effets de l'urbanisation. Tout au plus, commencerait-on à y songer pour la riche région du Niagara.

Alors qu'au Québec, les terres agricoles qui borderont la 50 seront protégées par la loi, en Ontario, on a assisté au phénomène de la transformation en terrains industriels ou commerciaux des parties de certaines terres agricoles en bordure de la 417 lorsque l'aménagement de cette autoroute fut terminé. Si on peut estimer que l'emprise de la 417 s'accapare environ 3,000 acres, les pertes subies à cause de l'abandon ou de la vente de terres agricoles, par après utilisées à d'autres fins, sont plus difficiles à mettre en chiffres. On peut quand même souligner que la superficie totale des fermes des comtés de Prescott, Russell et Glengarry est passée de 568,807 acres, en 1971, à 501,109, en 1976, soit une perte de 67,698 acres en cinq ans.

Deux facteurs font cependant en sorte de minimiser l'impact négatif de la 417 sur le milieu rural qui l'entoure lorsqu'on fait la comparaison avec l'autoroute 50.

D'abord, la superficie totale des fermes des trois comtés ontariens dépasse de beaucoup celle du comté de Papineau, même si les deux régions sont de grandeurs similaires (1,500 milles carrés



Une bonne affaire pour le spéculateur

Le passage de l'autoroute 417 a eu pour effet de faire augmenter prodigieusement la valeur des terres, surtout en bordure des échangeurs. Bien des agriculteurs y ont vu l'occasion de vendre

à gros prix une faible partie de leur propriété et de rembourser une hypothèque au complet... sans nuire à leur exploitation agricole.

110,000 acres en 5 ans

du côté québécois et 1,250 milles carrés du côté ontarien). Ensuite, le tracé de la 50 empiète sur des terres dont la qualité du sol les rend remarquables pour l'agriculture et ce, tout le long des 35 milles qui séparent les limites est et ouest du comté de Papineau; dans l'Est ontarien, la 417 ne coupe de telles terres d'une façon continue que dans la région de Casselman. L'autoroute 417 traverse quand même, sur la presque totalité de sa longueur, des terres aptes à la production continue de grandes cultures, mais les terres les plus riches des régions de Russell, Embrun et Casselman ont été évitées presque complètement par le tracé. Le contournement de Casselman, par le sud, traverse ces terres sur une distance inférieure à dix milles.

Si les chiffres tendent, en définitive, à minimiser l'impact de la construction d'autoroutes en milieu rural comparativement aux autres phénomènes, il en va de même aussi des milieux officiels de l'agriculture régionale.

De part et d'autre des deux rives de l'Outaouais, l'agriculture, dans son ensemble, s'accorde bien du passage des autoroutes.

**EN PLUS D'UN BON TRACTEUR
A 2 OU 4 ROUES MOTRICES,
BELARUS VOUS OFFRE LE
FINANCEMENT SANS INTERET
JUSQU'AU 1er AVRIL 1980**

Belarus

LES PRIX DYNAMIQUES BELARUS

TRACTEUR 57 FORCES
2 ROUES MOTRICES

\$6,500⁰⁰

4 ROUES MOTRICES

\$8,500⁰⁰

TRACTEUR 70 FORCES
2 ROUES MOTRICES

\$7,500⁰⁰

4 ROUES MOTRICES

\$10,500⁰⁰

TRACTEUR 85 FORCES
2 ROUES MOTRICES

\$11,000⁰⁰

4 ROUES MOTRICES

\$13,500⁰⁰



BELARUS VOUS OFFRE

EPANDEUR A
FUMIER A

\$1,500⁰⁰

CHARRETTE
A BLE DINDE
(complète) à

\$2,200⁰⁰

RHEAL FORGET

VENTE-SERVICE-PIECES

CASSELMAN, ONT.

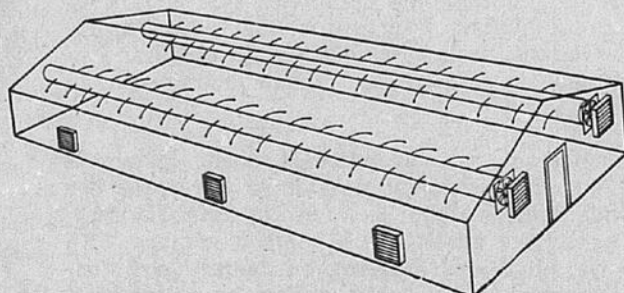
(613) 764-2807

**VOUS RECHERCHEZ L'EFFICACITE...
INSTALLEZ UN**

**SYSTEME
D'AERATION**

CARACTERISTIQUES:

- Ne forme pas de courants d'air
- Assure une circulation de l'air de l'environnement
- Contrôle automatique
Température uniforme
Répartit la chaleur



DE PLUS AMPLES INFORMATIONS SERONT FOURNIES SUR DEMANDE.

C.P. 404, Gatineau, Qué. J8P 6T9

No de téléphone: (819) 663-2344

Nom

Adresse

Ville

SPECIALISTE EN VENTILATION AGRICOLE

**UN SERVICE D'AGRICULTEUR
CANADIEN
D'UN OCEAN A L'AUTRE**

• Le boeuf de boucherie dans l'Ouest du Québec 1er au Québec, mais "parent pauvre"

par Colette Duhaime

BUCKINGHAM — L'Ontarien, et plus particulièrement la région du Pontiac, se classe au premier rang dans la production de bovins de boucherie au Québec. Pourtant, comme partout ailleurs dans la province, ils sont très rares ceux qui possèdent plus de 100 têtes (un nombre raisonnable pour retirer des revenus décents de cet élevage) et la plupart des producteurs doivent, pour boucler leur budget, travailler à l'extérieur. Il faut dire que même en étant de grands consommateurs de viande de boeuf, les Québécois n'ont jamais accordé une grande importance à

l'élevage et à l'engraissement de ces animaux et ont d'abord et avant tout investi dans l'industrie laitière. Judith Gallant, coordonnatrice d'un projet de création de petits parcs d'engraissement mis de l'avant par le ministère de l'Agriculture, explique ce fait en disant que le Québec a toujours été une «province laitière» et que les producteurs de bovins de boucherie n'ont pas toujours eu les avantages des producteurs laitiers qui, depuis longtemps, étaient assurés d'un prix garanti pour leurs produits, quel que soit l'état du marché. Devant une situation qui ne cessait

de s'aggraver et des producteurs qui songeaient de plus en plus à abandonner cette forme de production, le gouvernement créait, en 1976, l'assurance de stabilisation des revenus agricoles, à laquelle les producteurs pouvaient participer à raison de \$11 par tête. Depuis, ce taux a considérablement augmenté en raison du déficit accumulé par le programme, mais les producteurs sont au moins assurés de recevoir 75 pour cent du prix auquel sont vendus les veaux sur le marché. «En plus, explique Mme Gallant, les producteurs reçoivent 90 pour cent du salaire d'un ouvrier

pas plus d'argent. «Les consommateurs ne se rendent pas compte que l'essence, les grains et la machinerie ont considérablement augmenté, dit-elle, et que le coût de production des cultivateurs a, par le fait même, considérablement augmenté également. Aujourd'hui, un tracteur peut valoir de \$30 à \$40,000 et les producteurs qui ne peuvent pas grossir doivent se retirer. Alors, pour survivre, ils s'endettent pour agrandir leur ferme, acheter d'autres animaux en espérant que l'année sera bonne.»

Car, comme l'explique Judith Gallant, plus que tout autre travailleur, le producteur agricole est soumis aux règles du hasard. «La grande sécheresse que nous avons connue cette année a facilité le développement des chenilles légionnaires qui ont détruit des récoltes entières. Ces récoltes ne pourront être utilisées pour nourrir les animaux et les producteurs devront déboursier pour acheter d'autre nourriture. Avant de pester parfois contre la température, les gens de la ville devraient peut-être essayer de mieux comprendre que la nourriture qui arrive sur leurs tables est soumise aux lois du marché, c'est-à-dire à l'offre et à la demande. Actuellement, il y a pénurie de boeuf et la demande est plus forte que l'offre, alors il est normal que les prix augmentent. Mais il ne faut également pas oublier que les coûts de production ont eux aussi augmenté. D'ailleurs, si on y regarde de plus près, on se rend compte que le porc et le poulet ont augmenté autant que le boeuf depuis près de cinq ans, mais comme les hausses se sont toujours faites de façon graduelle, les consommateurs ne s'en sont pas rendus compte, alors que dans le cas du boeuf, la hausse a été tellement soudaine qu'elle a pris tout le monde par surprise.»

Ces prix peuvent également baisser encore, comme on l'a vu au début d'août, quand le boeuf s'est vendu à \$0.69 comparativement à \$0.84 quelques jours plus tôt. «A cause des grandes chaleurs, poursuit Judith Gallant, les gens ont décidé de manger des choses plus légères. Ils n'ont donc pas acheté autant de viande qu'avant et les prix ont considérablement diminué car la demande n'était plus là.»

Par ailleurs, de nombreux consommateurs préfèrent toujours acheter le boeuf de l'Ouest, qu'ils considèrent plus tendre que le boeuf local. Ils n'ont pas tout à fait tort, bien que Judith Gallant précise que de nombreux boeufs locaux sont aussi bons que le boeuf de l'Ouest. «Dans l'Ouest, dit-elle, il y a longtemps qu'ils font l'élevage du boeuf, alors ils ont réussi à développer des races bien spécifiques grâce aux recherches en génétique. Au Québec, nombre de nos troupeaux ont été formés à partir de troupeaux laitiers et l'on n'a pas encore formé de races de bovins de boucherie. Il y a bien quelques exotiques comme les charolais qui ont fait leur apparition, mais ils ne sont pas en nombre suffisant. Il faudra donc, dans les années qui viennent, favoriser le croisement entre de très bons taureaux reconnus pour leurs qualités au niveau de la formation de la viande et des vaches ayant fait leurs preuves.

C'est de cette façon que nous améliorerons la qualité des troupeaux du Québec.»

Un autre problème auquel font face les chercheurs est la grande quantité de nourriture nécessaire à un veau pour une livre de gain. Comparativement aux poulets qui prennent une livre de gain pour trois à quatre livres de nourriture, les veaux, pour leur part, doivent ingurgiter plus de douze livres d'aliments pour produire une livre de gain. Le boeuf, apprécié de tous, est donc l'une des viandes les plus cher à produire et, bien qu'ils se soient penchés sur ce problème, les scientifiques n'ont pas trouvé l'aliment miracle en matière énergétique qui permettrait de produire de la viande de boeuf à un coût moindre.

De leur côté, les consommateurs n'ont pas changé leurs façons de s'alimenter et réclament toujours de la viande de boeuf au meilleur coût possible.

Afin de mieux répondre à cette demande, le ministère a donc décidé de faire de cet élevage l'une de ses priorités au cours des années qui viennent. Mais, pour répondre à la demande du marché, les petites fermes d'appoint ne suffiront plus. Les éleveurs devront s'équiper afin de produire non seulement des veaux, mais également des animaux prêts pour l'abattoir.



Le boeuf: le Québec en consomme beaucoup, mais en produit peu.

spécialisé. Pour recevoir cet argent, poursuit Mme Gallant, les producteurs doivent investir plusieurs heures de travail, mais ils sont au moins assurés de ne pas perdre tout.»

En créant cette assurance, le gouvernement tentait de retenir des producteurs désireux de se retirer de cet élevage. Mais, ce n'était pas suffisant et, afin d'accélérer la création des petits parcs d'engraissement dans tout le Québec, le ministère a décidé d'augmenter de \$20,000 à \$40,000 les subventions versées à ceux qui voudraient non seulement se lancer dans l'élevage

surnommé «vaches-veaux», mais qui voudraient également élever les animaux jusqu'à l'abatage. «Le problème, explique Judith Gallant, c'est que les producteurs ne sont pas équipés pour engraisser les animaux chez eux. Ils vendent donc la plupart de leurs veaux à des propriétaires de parcs d'engraissement situés ailleurs au Québec, mais le plus souvent à Toronto. Les veaux nés en avril sont donc vendus à l'automne au poids de 400 à 600 livres, alors que si les producteurs pouvaient les garder quelques mois de plus, ils pourraient vendre un «produit fini», c'est-à-dire une vache pesant de 1,000 à 1,300 livres.»

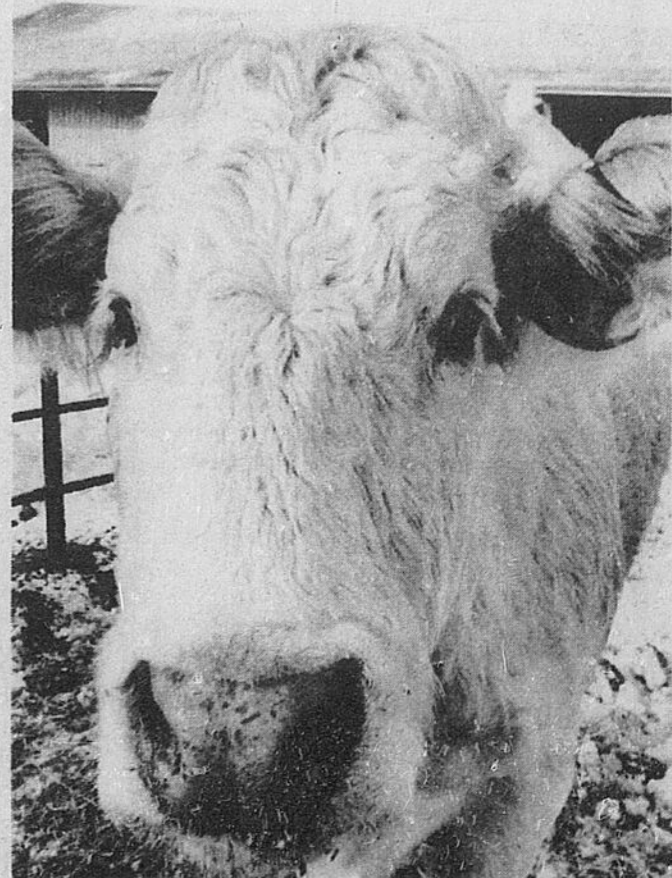
Mais, pour construire des parcs d'engraissement, il faut de l'argent et c'est pour venir en aide aux producteurs de la région que le ministère mettait sur pied, en avril 1977, un programme de subventions pour la création de petits parcs d'engraissement dans le comté de Papi-neau. Pour être éligible à ce programme, auquel 90 personnes se sont inscrites, il fallait être éleveur, être propriétaire d'au moins vingt vaches et pouvoir construire les facilités physiques nécessitées par l'engraissement des bovins de boucherie.

En créant ces parcs d'engraissement, le gouvernement espère bien enrayer l'exode des veaux à l'extérieur du Québec et augmenter par le fait même la production du boeuf de boucherie à 50 pour cent de nos besoins. Actuellement, la province ne produit en effet que 20 pour cent de ses besoins en boeuf, comparativement à 140 pour cent pour le porc.

«Nous sommes bien conscients que nous n'atteindrons jamais l'autosuffisance, poursuit Judith Gallant, mais notre but est d'augmenter sensiblement le nombre de vaches engraisées au Québec.»

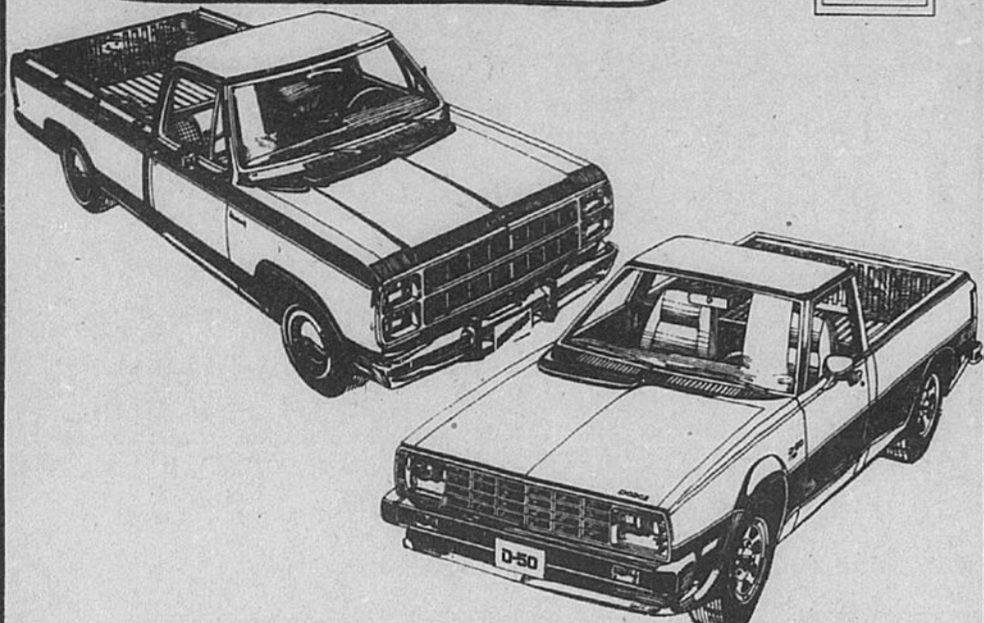
Idéalement, les agronomes pensent également que cet engraissement devrait se faire près des grands centres dans la vallée du Saint-Laurent, où se cultive également le maïs d'ensilage. «En théorie, dit Judith Gallant, on devrait faire l'engraissement là où se trouvent les consommateurs, c'est-à-dire non loin de la région de Montréal. Les veaux pourraient cependant être produits par les régions éloignées, qui les achemineraient ensuite vers des parcs d'engraissement des grands centres. Ceci n'empêcherait pas les producteurs d'engraisser des veaux pour le marché local.»

Mais ces grands projets ne se réaliseront pas de sitôt et, dans l'immédiat, le ministère tente surtout de venir en aide aux producteurs de boeuf qui, à chaque diminution de prix, risquent de «perdre leur chemise». L'expression est de Judith Gallant qui explique que, malgré l'augmentation du prix du boeuf, les producteurs ne font



Il faut 12 livres d'aliments pour produire une livre de boeuf.

VOUS SEREZ TOUJOURS BIEN VU
DANS UN NOUVEAU PICK-UP '79 DE CHEZ



VENEZ LES VOIR DES AUJOURD'HUI!



CASSELMAN, ONTARIO 764-2846
SORTIE CASSELMAN AU NORD DE LA 417

Le spécialiste du tracteur présente

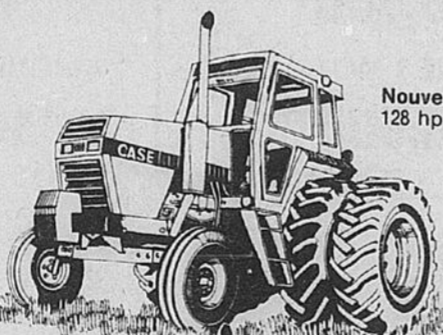
UN
NOUVEAU
DEPLOIEMENT
DE
PUISSANCE

La série CASE 90

Nouveau 2090:
108 hp* (80 kW)



Nouveau 2290:
128 hp* (95 kW)



Nouveau 2390:
160 hp* (119 kW)



Nouveau 2590:
180 hp* (134 kW)



Nouveaux moteurs 504 c. diesel de Case. Nouveau siège. Nouvelle cabine. Nouveau système hydraulique, nouvelle transmission et des dizaines de nouvelles particularités pour votre confort et meilleure production. Que vous soyez ou non un adepte des produits Case, il faudrait venir voir ces nouveaux tracteurs qui proviennent de l'entreprise qui fabrique seulement des tracteurs agricoles
*Mfr. Est. Pto

Aujourd'hui, venez voir les Case 90.

25 ans à votre service avec des produits de qualité

J.R. BRISSON
EQUIPEMENT

Nous avons un inventaire des plus complets
CASSELMAN, ONT. CHEMIN ENBRUN 764-2862 Ligne directe d'Ottawa 443-3300



• Les loisirs

Il suffit parfois de s'organiser

par Guy Lacombe

SAINT-ALBERT — Des loisirs, ce n'est pas pour nous autres! Les cultivateurs de St-Albert croyaient ça dur comme du fer jusqu'au jour où leur curé, le regretté André Deguire, a réussi à convaincre une centaine d'entre eux de s'organiser d'une façon ou d'une autre pour tout planter là pendant quelques semaines et d'aller prendre des vacances dans l'Ouest canadien.

C'était en 1973. Au début, plusieurs trouvaient une telle idée farfelue, voire irréalisable. Pourtant, l'été venu, l'idée avait fait son chemin et plus de cent paroissiens de St-Albert — des cultivateurs pour la plupart — recevaient leur baptême de l'air. Séparés en deux groupes et voyageant à une semaine d'intervalle, ils visitèrent surtout l'Alberta et la Colombie-Britannique, et ils se rencontrèrent tous à Edmonton où ils passèrent une semaine ensemble. Par la suite, les deux groupes continuèrent leur route qui allait en sens inverse.

Le voyage a été agréable, instructif et révélateur. Non seulement pour eux d'ailleurs, mais aussi pour leurs compatriotes de l'Ouest qui les ont reçus là-bas.

Quand ils sont revenus, les cultivateurs se sont rendus compte que le grain et le blé d'Inde avaient poussé sans eux, et que les vaches se portaient aussi bien qu'à leur départ... ou presque!

Depuis cette année-là, de dire Mme Léo Ouimet qui était du voyage avec son mari et ses deux fils, il y a beaucoup de gens ici qui ont pris l'habitude de se payer un voyage tous les ans.

Cela ne veut pas dire cependant que c'est facile pour un cultivateur de quitter sa ferme pour trois ou quatre semaines. Ce n'est pas comme fermer un magasin.

L'homme engagé

Par exemple, il n'y a que le fermier lui-même qui connaisse bien ses vaches avec leurs particularités individuelles. Et c'est important.

Quant aux «hommes engagés», les fermiers sont presque unanimes pour dire que c'est la solution du moindre mal. Un bon homme engagé, c'est rare, disent-ils, parce que ceux qui sont vraiment bons, ils ont leur propre ferme.

Il y a quand même d'heureuses exceptions à cette règle qui semble générale. Sur certaines fermes, l'homme engagé travaille avec le même soin, le même intérêt, la même ambition que s'il s'agissait de son propre bien. Mais c'est là une rare «bénédiction».

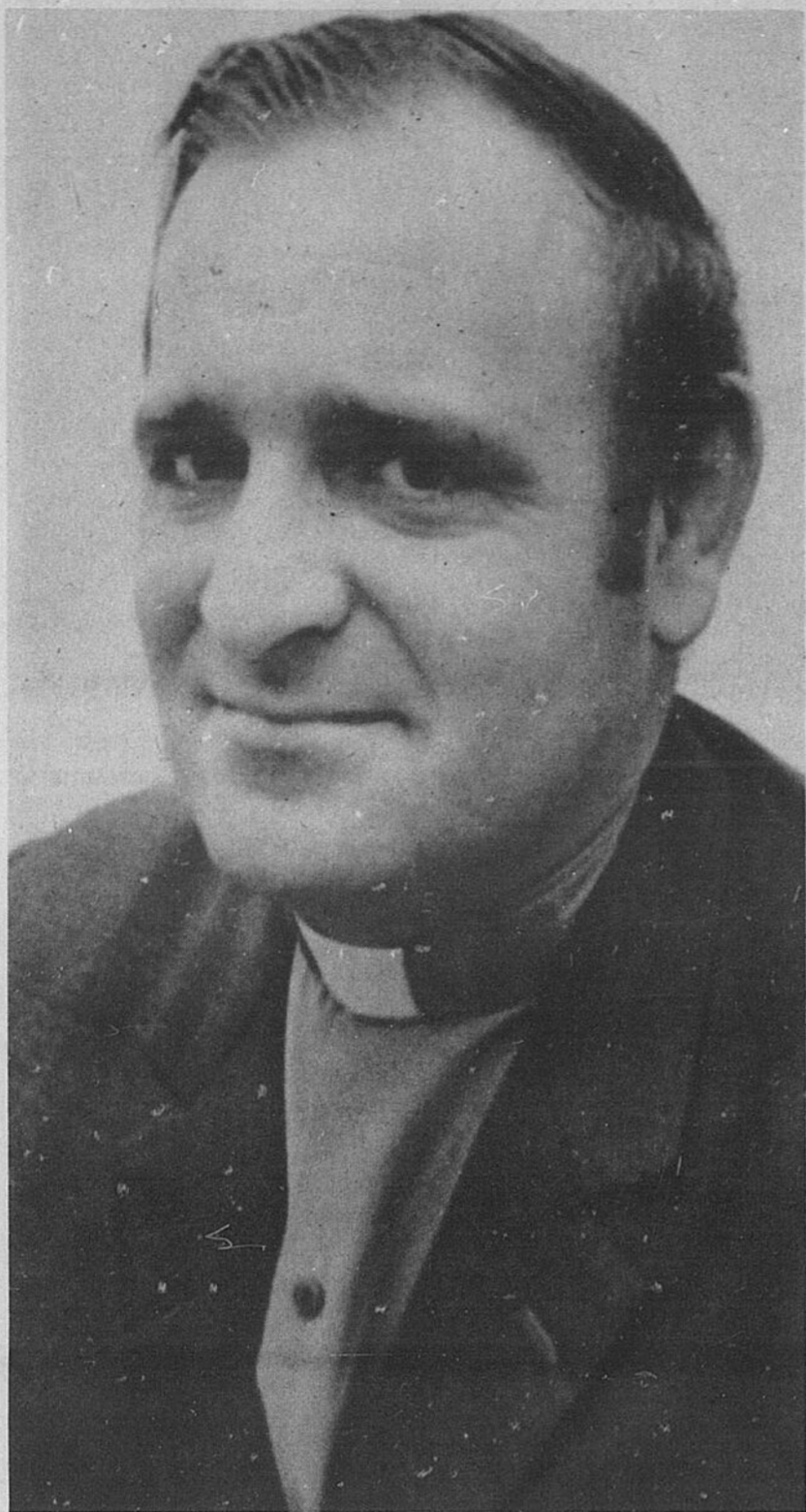
La ferme d'aujourd'hui, c'est comme une grosse entreprise qui n'aurait qu'un directeur, un gérant et un contremaître réunis dans la même personne... De plus, le capital investi est immense et les risques sont constants. «Si tu veux que ça marche, il faut que tu voies à ton affaire, disait l'un d'eux. Et fie-toi pas sur les autres pour ça».

«Tu ne peux pas mener une ferme et t'amuser en même temps», expliquait cet autre producteur laitier dont toute la ferme est un témoignage bien concret de succès. Toute sa vie, il a travaillé de 15 à 16 heures par jour et il n'a jamais pu supporter sur sa ferme des faiméants qui ne savent pas arriver à l'heure ou qui sont incapables de fournir une honnête journée d'ouvrage.

Congés de maternité

C'est un peu la rançon qu'il faut payer si l'on veut être un producteur laitier. La convention collective des vaches ne prévoit aucun jour férié, aucun congé, si ce n'est les congés de maternité. Pour le reste, il n'y a qu'un mot d'ordre: produire. Beau temps mauvais temps, le dimanche comme la semaine, à Noël comme à la fête du Canada, elles donnent leur lait deux fois par jour, un point c'est tout!

Les plus anciens qui ont été habitués à cette dure discipline des vaches ont fini par y adapter leur propre vie. Mais les jeunes ne l'entendent pas ainsi. C'est d'ailleurs la principale raison pour laquelle les terres paternelles ont si peu de preneurs.



C'est au regretté abbé André Deguire que revient le mérite d'avoir convaincu ses paroissiens de St-Albert que les loisirs et les vacances, ce n'est pas seulement pour les gens de la ville, mais aussi pour les agriculteurs...

... et de partir

De temps à autres, il y a bien un «vrai de vrai» qui ne se sent pas intimidé par cette perspective de travail qui ne cesse jamais. «Des loisirs? confiait au journaliste du DROIT un jeune producteur laitier, j'en ai autant que je veux, mais je les prends tous ici. C'est vrai qu'en hiver, le travail est pas mal toujours le même, mais dès que le printemps arrive, la ferme offre tout un éventail d'activités variées et intéressantes».

C'est peut-être la différence qu'il y a entre celui qui est né pour être producteur laitier et celui qui n'a pas cette vocation.

Savoir s'organiser?

Il n'en reste pas moins que la plupart des fermiers trouvent le temps de se divertir à certains moments. «Les fermiers qui ne quittent leur étable qu'à 9 heures et demi, dix heures, déclare catégoriquement Mme Ouimet, ne savent pas s'organiser».

Et c'est sans doute vrai si on en juge par le nombre de cultivateurs qui font partie d'équipes de hockey ou de balles, et qui ne manquent jamais une journée.

Par ailleurs, qu'on regarde le nombre de moto-neiges qu'il y a sur chacune des fermes. A certains endroits, chaque membre de la famille a la sienne.

En été, c'est sûr qu'on a moins de temps. Mais ils sont encore assez nombreux les fermiers qui trouvent le temps d'aller passer une heure ou deux (ou trois...) sur un terrain de golf.

Le problème c'est que chez beaucoup d'agriculteurs — comme chez beaucoup de citadins d'ailleurs — les loisirs sont considérés comme des pertes de

temps, presque une faiblesse, ou comme un dit encore, comme des «périodes improductives». Quant aux vacances elles-mêmes, elles sont considérées par plusieurs comme un luxe tout simplement inutile.

Dans certaines familles, à force de voir travailler le père comme un esclave, les enfants cessent de voir en lui le modèle qu'ils veulent imiter. Cela est surtout vrai si la mère se plaint de ne jamais sortir si ce n'est pour des mariages et des funérailles...

Un choix à faire

Toute la situation tient dans le fait qu'à un moment ou l'autre, le fermier fait des choix. Pour certains, tout ce qui compte c'est de grossir, de s'agrandir, de produire toujours davantage avec tout ce que cela entraîne au point de vue de vaches, de quota, de machinerie: c'est une roue qui ne finit pas de tourner.

D'autres fixent autrement les valeurs qui dirigent leur vie. Ils se donnent des objectifs de rentabilité, de confort et de bien-être, mais sans sacrifier le temps qu'ils estiment nécessaire à leur santé psychique ou à la qualité de vie de leur famille.

D'autres enfin réussissent à allier les deux en formant des copérations agricoles avec d'autres membres de la famille ou avec des amis. Comme on le verra ailleurs dans ce cahier, la formule père-fils, par exemple facilite beaucoup l'opération d'une ferme, surtout pendant les années où le père est en aussi bonne santé que son fils.

C'est peut-être là que se trouve la meilleure solution, mais elle ne demeure possible que dans des cas exceptionnels.

FROMAGE MARQUE



(613) 987-2872
ST-ALBERT, ONT.

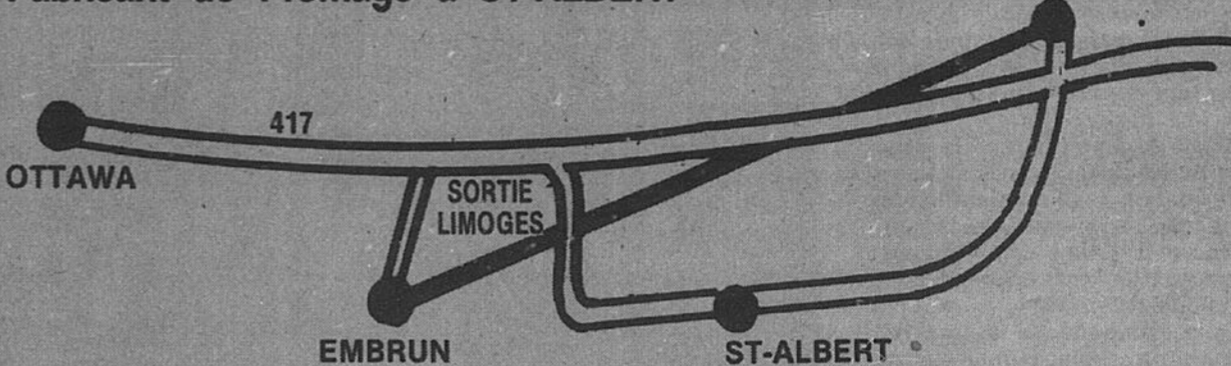
VENEZ NOUS RENCONTRER SUR LES LIEUX AU PLAN LAITIER COOP ST-ALBERT

SORTES DE FROMAGES DISPONIBLES

CHEDDAR FRAIS, MOYEN OU FORT • FROMAGE EN GRAINS "CURDS"
• FROMAGE A L'AIL • AUTRES SPECIALITES COLBY, FARMERS ET MOZZARELLA

Fabricant de Fromage à ST-ALBERT

CASSELMAN



OUVERT: Dimanche 10h 00 a.m. à 5h 00 p.m. lundi au samedi de 7h 30 a.m. à 5h 00 p.m.

LE FROMAGE **St-Albert** PEUT EGALEMENT ETRE ACHETE AUX ENDROITS SUIVANTS

ONTARIO

ALEXANDRIA

Sabourin
Graham Creamery

ALFRED

Charlie's Munchies
Cadieux & Frères
Marché Lalonde Boucherie
Vezina Epicerie
Petit Canot
Cuisine Volante
Hôtel Ontario

AVONMORE

Barkley

BEARBROOK

Bearbrook Farms
Russell Road

BONVILLE

Glenco Cheese

BELL'S CORNERS

Marcel's Discount Foods
& Pop Shoppe
28 A Northside

BOURGET

Armand Legault
Gorden
F. Lalonde
Serden Ltd.

CARLSBAD SPRINGS

G. Brennan
Denis Fortier General Store

CASSELMAN

Don Provost, dépanneur
Racine I.G.A.

CHENEY

Philippe Goyette

CLARENCE CREEK

Pilon

CORNWALL

Brown cheese House, Highway #2
MacMillan
Cumberland St.
Stormont Packing
Bedford
8e av.
Dominion #502
Brookdale
Nord Point
Goulet
Cumberland
Gosselin
Pitt St.
Bellemare Food Produce
9e av. & Sydney
Mado 7e av.
Norman
159 Mill Road
Carnival Delicatessen
139 Mill Rd.
Moise
Belmont
1ère av.
Labrecque
1ère av.
Gagné
Rue Guy
Drouin
Rue Alice
Séguin
Rue Louise, rue Walton

CRYSLER

Magasins Benoit
Magasin Demers

CUMBERLAND

Gigi's Lucky Dallar Grocery
Haddad's

CURRAN

Sauvé Mag. Gén.

EMBRUN

Centre du Castor
Bisaillon Roger
Lebeau
Pommerville
Bourbonnais
Co-Op Embrun Meat
Roger Variété
O. Maheu
Deli

FINCH

Hutt's
Rinch Red & White
David

FOURNIER

Hôtel Fournier
Hôtel Commercial
St-Amour

GLEN CAIRN

Cold Cut Hut

HAMMOND

P. Martin

HAWKESBURY

Lécuyer Dépanneur
Boul. Cécile
Périard Dépanneur
Rue William
A & P Dairy
A & P Meat
Rozon Boucherie
Rozon Epicerie
Dépanneur Lacelle
Ménard Maurice
Laurin
I.G.A. Lapointe
Paul Marché
Lacroix
Métro
Pinto
Rue James et Spence

L'ORIGNAL

LaFlamme
Séguin Dépanneur
Métro Richelieu
L'Original Packing

LEFAIVRE

J. Guy Cadieux Mag Gen
Guy Charbiand
Marché Suprême
J.C. Gascon Dépanneur

LIMOGES

Lacroix Red & White

MARIONVILLE

Frères Morin

MAXVILLE

Quartz
Maxville Manor

METCALFE

Metcalfe General Store
Ritchie Store Gas Bar

MOOSE CREEK

Hooper
Théoret
Provost

MOREWOOD

Weegar

NAVAN

J.T. Bradley & Sons

OTTAWA

Saslove Meat Market
30 Byward Market Square
Dudapest Fruit & Delicatessen
32 Byward Market Square
House of Cheese
34 Byward Market Square
Economy Herbs & Foods
48 Byward Market Square
George Mandia
278 Dalhousie
John Mandia
246 Dalhousie
B.J. Gravel
139 Dalhousie
Lauzon Meats & Vegetables
207 Guigues
Gil's Foodliner
489 Rideau
Bédard's Meat Market
67 Crichon
Bertorelli Grocery
77 Beechwood
Wistaff Meats
1655 Cyrville Rd.
Alta Vista I.G.A.
1559 Alta Vista Dr.
Gloucester Farmer's Market
1877 Innes Rd.
Lauzon Food Services
1074 Merivale Rd.
Sherbrooke Meat Centre
84 Sherbrooke
Quality Food Market
1101 Wellington
Charlie's Groceteria
220 Carruthers
Dubé Food Market
86 Forward

Armand Bisson

340 Preston
General Food Market
613 Somerset
Glebe Meat Market
793 Bank
Bell Pastiry & Delicatessen
160 Elgin
A.E. Price Fine Foods Limited
Rue Bank et Laurier
L'Esplanade Laurier
Ayoub Mini Mart
322 Somerset E.
Queen Mary Meat Market
283 Queen Mary
Quill Confectionery
6 Quill
E. Côté Grocer
1081 Cyrville Rd.
Cyrville Food Market
1089 Cyrville Rd.
Beacon Hill Variety Meats
Chemin Montréal
Beacon Hill
Laporte Gardens & Greenhouses Ltd.
2116, ch. Montréal
Joanisse I.G.A.
1021 boul. St-Laurent
Brick Oven
Lincoln Fields Plaza
Brick Oven
Billings Bridge Plaza
Len's Meat & Grocery Ltd.
1160 Bank
Slipacoff's
56 Byward Market Square
Zunders Fruitland
60 Byward Market Square

JOANISSE I.G.A.

50 Beechwood
Joanisse I.G.A.
320 McArthur

VANKLEEK HILL

John Fraser

VARS

Vars Grocery
Pelardeau Grocery
A. Quesnel

WENDOVER

Gratton

QUEBEC

AYLMER

Boucherie Georges Leduc
44 Albert
Boucherie Glenwood
Glenwood Shopping Plaza
Epicerie Mainville Enrg.
108 Foley

FARM POINT

Mini Marché Emile Charles

GATINEAU

Boucherie Ronald Plouffe
532 boul. Maloney E.
Boucherie C. Morin
Rue Notre-Dame
Epicerie du Nord
179 North O.
Epicerie Boudreaux-Westgate
329 Laviolette
J.R. Quevillon & Fils Ltée
360 Champlain
Boucherie LeBaron
32 du Barry
Pointe-Gatineau
Boucherie Brunet
154 St-Louis
Pointe-Gatineau

HULL

Morin Groceteria
3, rue Joanisse
Place Cartier I.G.A.
425, boul. St-Joseph
Dépanneur Berri
125 Berri
Epicerie Mario
159, rue Amherst
Epicerie Sgarbossa
31 Desorimier
Epicerie A. Labelle
Labelle
Malouf
Bergeron
A l'Ouest du Poste de Police
Rockland I.G.A.
St-Joseph Nursing Home
Bernard Payer

PLANTAGENET

Poirier

ROCKLAND

Martin
Lemieux
Beauchamp Variété
Labelle
Malouf
Bergeron
A l'Ouest du Poste de Police
Rockland I.G.A.
St-Joseph Nursing Home
Bernard Payer

RUSSELL

Tyo Red & White

ST-BERNARDIN

Method

ST-ISODORE

Bergevin Epicerie
André Landry

ST-PASCAL

Jérôme

SARFIELD

Dorval 77

VANIER

Chez Charlot Grocery
& Confectionery
45 St-Charles
Saskley Grocery & Meat Market
40 Joliet
Vilmar Foods
Marier Road
Hannah Confectionery
209 Hannah
E. Malouf Red & White
335 Lacasse
Kouri Groceteria & Meat Market
300 McArthur
R. Forget & Fils
161 Marier
Waterhall Meat Market
224 Bradley
Vanier Provisions
200 Durocher
Dimouchet Meat Market
323 Mona

JOANISSE I.G.A.

50 Beechwood
Joanisse I.G.A.
320 McArthur

VANKLEEK HILL

John Fraser

VARS

Vars Grocery
Pelardeau Grocery
A. Quesnel

WENDOVER

Gratton

QUEBEC

AYLMER

Boucherie Georges Leduc
44 Albert
Boucherie Glenwood
Glenwood Shopping Plaza
Epicerie Mainville Enrg.
108 Foley

FARM POINT

Mini Marché Emile Charles

GATINEAU

Boucherie Ronald Plouffe
532 boul. Maloney E.
Boucherie C. Morin
Rue Notre-Dame
Epicerie du Nord
179 North O.
Epicerie Boudreaux-Westgate
329 Laviolette
J.R. Quevillon & Fils Ltée
360 Champlain
Boucherie LeBaron
32 du Barry
Pointe-Gatineau
Boucherie Brunet
154 St-Louis
Pointe-Gatineau

HULL

Morin Groceteria
3, rue Joanisse
Place Cartier I.G.A.
425, boul. St-Joseph
Dépanneur Berri
125 Berri
Epicerie Mario
159, rue Amherst
Epicerie Sgarbossa
31 Desorimier
Epicerie A. Labelle
Labelle
Malouf
Bergeron
A l'Ouest du Poste de Police
Rockland I.G.A.
St-Joseph Nursing Home
Bernard Payer

PLANTAGENET

Poirier

ROCKLAND

Martin
Lemieux
Beauchamp Variété
Labelle
Malouf
Bergeron
A l'Ouest du Poste de Police
Rockland I.G.A.
St-Joseph Nursing Home
Bernard Payer

RUSSELL

Tyo Red & White

ST-BERNARDIN

Method

ST-ISODORE

Bergevin Epicerie
André Landry

ST-PASCAL

Jérôme

SARFIELD

Dorval 77

VANIER

Chez Charlot Grocery
& Confectionery
45 St-Charles
Saskley Grocery & Meat Market
40 Joliet
Vilmar Foods
Marier Road
Hannah Confectionery
209 Hannah
E. Malouf Red & White
335 Lacasse
Kouri Groceteria & Meat Market
300 McArthur
R. Forget & Fils
161 Marier
Waterhall Meat Market
224 Bradley
Vanier Provisions
200 Durocher
Dimouchet Meat Market
323 Mona

CONSULTEZ CES MARCHANDS

• Les femmes sur la terre

Partenaires à parts égales

par Reine Degarie

STE-ANNE-DE-PRESCOTT
—Les femmes, du moins celles qui le veulent bien, ont leur mot à dire sur la ferme familiale, et elles sont écoutées.

Johanne, Marielle et Rachel, toutes trois de Ste-Anne-de-Prescott, ont, chacune à leur façon, leur part de responsabilités et de profits sur leur ferme: la tendance est de plus en plus vers le partage moitié-moitié, entre conjoints, des bons comme des mauvais côtés de tout ce qui s'y passe.

Johanne était une fille de la ville, de Hawkesbury plus précisément, quand elle a rencontré Louis, un fermier de Ste-Anne-de-Prescott. Elle songeait à devenir une travailleuse sociale. Puis, l'amour aidant, elle a décidé de devenir fermière à part entière.

Elle admet toutefois se faire un peu pousser dans le dos par son mari, mais de suivre de son plein gré. Par exemple, quand il s'est agi de suivre un cours en gestion agricole donné par le collège Algonquin, sur le campus de Kemptville. «C'est Louis qui voulait y aller, mais il n'avait pas vraiment le temps. Comme il fallait que l'un des deux y aille pour apprendre les nouvelles méthodes... et bien il m'a demandé de m'inscrire. J'étais la seule femme parmi une trentaine d'hommes. Certains m'ont carrément dit que ce n'était pas ma place. Je suis restée».

«Avant, je ne savais rien et j'avais de la difficulté à comprendre ce que Louis m'expliquait. Là, je suis capable de conduire un tracteur. C'est moi qui sait préparer les meilleures moulées. Je sais comment choisir les taureaux qui s'accoupleront correctement avec les vaches pour améliorer le type de troupeau qu'on veut avoir...», de dire la nouvelle mariée de moins d'un an.

Les bêtes qui résulteront de ces accouplements s'appelleront «Brune-Bernie»: reflet de la réalité égalitaire du couple dont les noms de famille sont Brunet et Berniquez.

Ils vont hériter de la ferme dans quelques années. Présentement, c'est le beau-père qui verse un salaire commun pour les deux et ce sont les deux qui l'administrent ensemble.

Plus tard, ils entendent monter leur troupeau jusqu'à une centaine de têtes. Les tâches, les profits comme les pertes, vont reposer sur les épaules autant de l'un que de l'autre.

Pourtant dans cet univers, ressemblant un peu à une utopie égalitaire, certaines traditions demeurent.

«En même temps que tu te maries avec un fermier de par ici, c'est comme si tu signais une sorte de contrat qui engage la femme à s'occuper du jardin, à laver la voiture, à tondre le gazon autant que de faire des conserves. Les hommes ne veulent pas toucher à ça. Ça relève strictement d'affaires de femmes», de faire remarquer en riant les trois femmes.

Une journée ordinaire

L'été, Johanne se lève vers 7h 30, l'hiver, c'est plus tôt à



(Photo LE DROIT, par François Roy)

20 ans de métier

Avec 20 ans d'expérience sur la ferme, Marielle y partage non seulement toutes les tâches et les profits, mais

son mari se fie sur elle pour les grandes décisions à prendre.

7h, et occasionnellement, vers 5h 30, quand son mari et son beau-père n'ont pas le temps de faire le train des vaches, c'est elle qui y va. Elle n'a pas aimé faire la traite mais l'accepte quand même de bon cœur parce que c'est une bonne initiation à ce que signifie un réel partage sur une ferme.

Le matin, chacun prépare son petit déjeuner. Puis, Johanne va nourrir «ses» veaux, nettoyer la laiterie, parfois, au besoin, elle va faire les ballots de foin avec le tracteur. Pour le moment, elle ne s'occupe pas encore du battage de l'avoine: «ça ne servirait à rien de mettre mon nez là-dedans. Je n'y connais rien. Je ne peux pas apprendre tout en même temps. Ça viendra, dans le temps comme dans le temps».

Ensuite, elle peut tondre la pelouse ou laver la voiture ou s'occuper du jardin. Ça varie. Elle peut aussi bien faire du ménage dans la maison qu'aller donner un coup de main à la construction d'une nouvelle grange. Il y a aussi la préparation de plats spéciaux, surtout «des gâteaux comme sa mère les faisait», et celle du repas du midi. La vaisselle, c'est elle qui la lave et parfois Louis l'essuie, bien qu'il préfère s'en passer.

En après-midi, ça dépend de la température. «Sur une ferme, ce n'est pas comme dans une manufacture, ça varie beaucoup d'une journée à l'autre. La seule chose qui revient avec régularité, c'est le train des ani-



(Photo LE DROIT, par François Roy)

Seule mais décidée

Johanne était la seule femme parmi une trentaine d'hommes à suivre une session de deux semaines en gestion agricole donnée par le collège Algonquin. Même si elle a été un peu intimidée au début, elle est fière maintenant de tout ce qu'elle a pu apprendre pour améliorer le rendement de la ferme familiale.

maux le matin et le soir». Elle peut travailler à presser le foin, comme regarder la télévision.

Regrette-t-elle son choix? Pas du tout. «Je ne pense pas à autre chose. Je suis très contente. Sur une ferme, ce qu'il y a de magnifique c'est que tu es ton propre patron. Puis, on peut faire des petits tours à la maison quand ça nous tente».

A propos de ces «petits tours à la maison», Louis et Johanne veulent avoir trois ou quatre enfants. C'est un autre avantage de vivre à la campagne. «En ville, on ne pourrait pas se permettre d'en avoir autant. Les appartements sont trop petits et ça coûte beaucoup plus cher de vivre en ville. Ici, on a moins d'occasions de dépenser», de raconter, avec un visage des plus épanouis, l'heureuse fermière.

Quand à Marielle, elle a une vingtaine d'années de mariage et de vie de fermière dans le corps.

C'est une femme de tête qui n'a pas peur de mettre pleinement la main à la pâte. «Tout ce qu'un homme peut faire sur une ferme, je peux le faire. Ceux qui disent que la force c'est ce qui est important, on les laisse dire et puis on se débrouille. Par exemple, lever des poches d'avoine, c'est pas toujours la force qui compte; il faut tout simplement apprendre à avoir le tour de la faire», affirme Marielle qui a quatre enfants de 18, 12, huit et trois ans.

Les grossesses ne l'ont abso-

lument pas empêchée de poursuivre ses travaux agricoles. «Le soir, je faisais le train comme d'habitude, puis la nuit je rentrais à l'hôpital pour accoucher. Le lendemain de ma sortie, j'attachais le bébé sur moi et je retournais au champ ou à la traite, ou sur le tracteur».

Ces séjours à l'hôpital (pour les accouchements) ont été ses seules vacances en 20 ans, sauf un petit voyage de deux jours à Sherbrooke pour aller à des noces. «Ça ne me manque pas. Il faudrait avoir le temps et trouver quelqu'un de fiable pour nous remplacer. Mais on n'a pas le choix trop, trop. Alors, on n'y pense pas».

Quant aux finances et aux grandes décisions, comme celle d'acheter du nouvel équipement, c'est Marielle qui décide. «Mon mari est du genre prudent. C'est moi qui le pousse dans les dos. Il se fie sur moi pour tout».

Elle n'envie nullement le sort des femmes de la ville. Pourtant, la vie n'est pas toujours facile. «Les gens de la ville pensent que la vie à la campagne, c'est «relaxer» tout le temps. Même s'ils sont différents, nous avons nos stress aussi. Durant le temps des récoltes, on est pressé. La température, c'est un facteur qui énerve. Puis, la planification des investissements c'est pas facile. On se demande si on a fait le bon choix dans les achats...».

Ses journées comportent une bonne douzaine d'heures de travail et encore davantage l'été. Durant le temps des foins ou des semences, sa journée commence à 6h 30 et se termine souvent à 10h le soir. Elle en a sûrement plus, mais ne paraît avoir qu'à peine 35 ans. Elle respire de santé et a un corps qui pourrait faire l'envie de bien des filles qui fréquentent les discothèques.

Rachel, pour sa part, est secrétaire dans une école. Son mari, avec deux de ses frères et le beau-père, a formé une compagnie agricole.

Son salaire permet des investissements supplémentaires, tels qu'acheter plus d'animaux. «Le salaire que les hommes se versent répond aux nécessités courantes. Le mien vient en surplus. Ça permet à mon mari de prendre moins d'argent de la compagnie, donc d'investir davantage. Je suis plus utile de cette façon là, car ils ont suffisamment de main-d'œuvre entre eux».

L'été, pourtant elle aide directement aux travaux de la ferme «quand ils ont besoin de moi».

Rachel a fait remarquer que depuis une dizaine d'années, il y a de plus en plus de jeunes couples qui décident de prendre la succession sur la terre plutôt que de partir en ville, du moins à Ste-Anne-de-Prescott. Elle a également noté que les femmes de cette génération sont moins soumises que leur mère et ne craignent pas de relever les manches où et quand il le faut et où, quand et comme elles le veulent.

Déjà la passion de la terre

par Colette Duhaime

THURSO — Toute menue, le regard un peu timide, de longs cheveux bouclés, Claudine Thibaudeau mène d'une main ferme sa génisse «Freedom» qui, en juillet dernier, remportait le deuxième prix lors de la journée des jeunes éleveurs qui se déroulait dans le cadre de l'exposition agricole de Papineauville.

A 10 ans, Claudine a déjà la passion de la terre. Fille de producteur laitier, elle a appris très tôt à connaître les vaches laitières et, cette année, à l'occasion de son entrée au Cercle des jeunes ruraux de Thurso, son père lui a donné un veau dont elle s'est occupée avec beaucoup d'attention depuis le printemps dernier.

Son frère, Richard, 15 ans, membre du bureau de direction du Cercle de Thurso explique que la plupart des jeunes ruraux reçoivent ainsi un jeune veau dont ils doivent s'occuper en vue de la grande journée de l'exposition. Pendant plusieurs semaines, les jeunes surveillent donc l'évolution de «leur» bête et tentent de déterminer ses besoins avec l'aide des plus grands qui guident leurs premiers pas dans l'apprentissage de ce nouveau métier.

De toutes les activités du cercle, c'est d'ailleurs celle-là qui a le plus intéressé la petite Claudine qui avoue s'être longuement préparée en vue de l'exposition de Papineauville. «J'étais très nerveuse, dit-elle, mais j'étais convaincue que Freedom avait des chances car elle s'était très bien classée lors de l'exposition de Lachute. Mais j'avais quand même hâte de connaître les résultats.»

Richard, pour sa part, s'est classé troisième avec sa génisse «Emerald», une Ayrshire comme «Freedom» mais comme ce n'était pas sa première expérience cela s'explique assez facilement.

D'ailleurs, même s'il considère l'exposition comme l'une des activités les plus importantes de l'année, Richard aime suivre toutes les activi-



Claudine Thibaudeau, son frère Richard et leurs génisses.

tés du Cercle depuis les conférences données par des spécialistes agricoles jusqu'aux journées d'étable organisées pour aider les jeunes à se familiariser avec les travaux de la ferme et plus particulièrement avec la préparation des animaux pour les expositions. Car, participer à des expositions n'est pas une mince affaire et les bêtes doivent presque reluire des pieds à la tête pour tomber dans les bonnes grâces du juge. Entre autres, avant chacune des expositions, les jeunes doivent couper le poil de leurs bêtes afin de leur donner une plus belle forme. «La forme des génisses compte pour beaucoup dans le choix des juges, poursuit Richard, et nous devons essayer de donner à nos bêtes une belle apparence.»

Inscrits au Cercle des jeunes ruraux depuis plusieurs années, Richard Thibaudeau ne sait cependant pas encore s'il prendra la relève sur la terre paternelle. M. Thibaudeau, qui a dû abandonner de façon graduelle les travaux de la ferme à cause de problèmes de santé, ne se résout cependant pas à se départir complètement de sa terre. «Nous voulons la garder jusqu'à ce que les enfants soient en âge de choisir, explique Mme Thibaudeau, car on ne sait jamais ils seront peut-être intéressés à prendre la relève.»

A dix ans, Claudine est également beaucoup trop jeune pour faire un choix définitif mais elle est sûre d'une chose: c'est qu'elle adore faire partie du Cercle des jeunes ruraux et elle trouve bien dommage qu'il n'y ait pas plus de filles qui participent aux activités. Sur les 25 membres du Cercle, il n'y a en effet que 3 filles qui participent cependant aussi activement que les autres membres.

Des membres qui font l'apprentissage du travail de la ferme et qui feront peut-être un jour partie du mouvement de la Relève agricole s'ils persistent dans leur désir de travailler sur la ferme.

1979: le défi agricole

• Les engins agricoles puissants, confortables et coûteux

L'ère de l'«agrobusiness»

OTTAWA — «Prenez vos aisés... C'est l'heure du spécialiste des tracteurs!»

Entre ces deux phrases, imprimées en rouge sur la photo d'un dépliant publicitaire, on aperçoit, à travers les flammes d'un feu de foyer, un de ces nouveaux fauteuils de tracteur que peuvent maintenant s'offrir les agriculteurs.

Ce siège tout confort est rembourré, équipé d'accoudoirs et recouvert d'une étoffe quadrillée orange, jaune et noir. Sur la photo, ce fauteuil est installé comme un trône, au milieu d'un salon, devant une plante verdoyante et un couple souriant en tenue de gala... La dame a revêtu une grande robe jaune, dont les pans rejoignent le plancher. Son partenaire porte l'habit de soirée, la chemise à dentelle et le noeud papillon.

Cette image surprenante, conçue pour annoncer un siège de tracteur appelé «La chaise du président», symbolise peut-être comment a évolué l'agriculture et le domaine de l'équipement agricole, depuis le début des années 1970.

A la ferme, il ne se vend plus seulement des outils pratiques et robustes, ou des machines simples, durables et polyvalentes.

Futurisme

On y vend aussi le confort, le futurisme et la puissance. Telle compagnie annonce son tracteur à quatre roues motrices comme le «Roi de la traction» (Traction King). Une autre place sur la carrosserie rappelant le capot d'une voiture sport, une petite plaque chromée proclame: «Patron des champs» (Field Boss).

En somme, au moment même où d'importantes innovations technologiques ont eu lieu, il s'est formé une nouvelle «image» de l'agriculture: celle de l'«agrobusiness» où le style et les méthodes ne devaient pas accuser un trop grand décalage avec l'ère de l'exploration spatiale et des fours à micro-ondes.

La cabine de pilotage du tracteur est l'un des endroits où la «révolution» technologique a concentré ses plus grands efforts.

Aujourd'hui, l'agriculteur moderne bien nanti peut se rendre chez le concessionnaire agricole le plus près de chez lui et se procurer, moyennant le prix d'un condominium ou d'une Rolls Royce, un tracteur «tout équipé», fidèle à la tradition de nos automobiles américaines.

De la liste d'options, il peut meubler son poste de pilotage d'un climatiseur, de la radio AM-FM-stéréo, d'un fauteuil «de luxe» et d'un émetteur-récepteur «CB» (Citizen Band). La servo-direction est devenue une pièce d'équipement «standard».

Assis confortablement dans son siège rembourré et monté sur amortisseurs, le conducteur dispose aussi devant lui d'un volant inclinable et télescopique, monté sur un tableau de bord parsemé de jauges, de témoins lumineux et de commutateurs à en faire rougir d'envie les pilotes d'avions ou de poids-lourd.

A portée de la main, une série de leviers lui donnent le choix de 12 vitesses de croisière. Parmi toutes ces commandes, il y a même un briquet électrique.

Du plancher jusqu'au plafond, les cloisons et les poutres anti-roulis sont rembourrées ou capitonnées ou recouvertes de matière plastique. La radio et les bouches d'aération de la climatisation sont installées au plafond et, de part et d'autre, à l'avant et à l'arrière, de grandes surfaces de verre teinté assurent au chauffeur une visibilité hors pair.

Par temps de pluie, il pourra actionner un essuie-glace et la nuit, une série de phares éclaireront sa route.

Performances

Mais ces engins, que l'on peut apercevoir surtout dans l'Est ontarien, ne sont pas seulement des oasis de confort ou des salons sur roues où l'atmosphère est aussi bien contrôlée que dans les grands édifices du centre-ville. Les performances de ces machines modernes permettent aux agriculteurs d'exploiter de 10 à 15 fois la superficie cultivée il y a 40 ou 50 ans, et de s'offrir des loisirs en plus.

Par exemple, certains modèles de tracteur peuvent tirer derrière eux des charrues à



Le «Roi de la traction»: huit roues motrices?

neuf ou dix socs. Et chaque soc creuse un sillon deux fois plus large que les lames tirées autrefois par les chevaux.

Les plus grosses machines, utilisées d'abord dans les grandes surfaces de l'Ouest, sont actionnées par d'énormes moteurs diesel surcomprimés, dont la cylindrée dépasse amplement celle des plus gros moteurs de Cadillac des années 1960.

Leur poids, en comptant les pneus remplis d'un liquide au calcium pour en augmenter la traction, peut aisément dépasser les 10 tonnes et ces machines sont capables d'en tirer ou d'en soulever autant.

Mais les tracteurs ne sont qu'à la tête d'une longue chaîne d'instruments aratoires qui sont de plus en plus nombreux, complexes, et spécialisés.

Un garage

L'agriculteur moderne peut maintenant mécaniser son exploitation à 100 pour cent et il lui faudra, pour atteindre cet objectif, des dizaines de machines différentes, du plus petit moteur électrique à la gigantesque moissonneuse-batteuse autonome de \$75,000. La ferme moderne compte donc son hangar pour remiser toutes ces ma-

chines quand elles ne servent pas et un garage rempli d'outils pour les réparer ou en faire l'entretien.

La plupart des accessoires agricoles «s'accouplent» directement au moteur du tracteur, par l'entremise d'un genre d'arbre de transmission, appelé «prise de force» (PDF), situé à l'arrière de l'engin. Il s'agit d'une robuste tige de métal de près de 2 pouces de diamètre qui, lorsqu'elle est embrayée, tourne sur elle-même au rythme de 500 ou 1,000 tours minute. L'agriculteur doit d'ailleurs être bien renseigné sur son fonctionnement, parce que cet appareil, qui a remplacé la courroie des anciens tracteurs a été à l'origine de nombreux accidents mortels.

Ainsi, donc, à l'aide de la PDF, le tracteur doit être, en théorie, la source de puissance mécanique de la majorité des machines agricoles stationnaires ou mobiles de la ferme.

Mais, à cause de contraintes physiques, un manque d'espace, par exemple, ou par économie de temps, peu de fermiers entrepreneurs disposent d'un seul tracteur. Ils en ont trois, quatre ou même sept, souvent

de grandeurs ou de puissances variées pour effectuer diverses tâches ou pour suppléer au cas où l'un d'eux serait en panne.

Parmi les machines aratoires, il y a la série de moissonneuses qui sont différentes, selon qu'on récolte du maïs, du blé ou du foin. Il y a les herbes, équipées de dizaines de disques pour briser les mottes de terre, après les labours; il y a les «conditionneuses» qui coupent le foin et l'assèchent en même temps, en pressant les tiges entre deux rouleaux; il y a aussi la «souffleuse», un genre de ventilateur, qui sert à projeter le fruit de la récolte vers le sommet du silo; et il y a encore les ensemenceuses, les épancheuses d'engrais et les charettes mécanisées qui servent à recueillir, à transporter, puis à déverser dans la souffleuse le produit broyé et mélangé de la récolte. En plus, beaucoup d'agriculteurs se munissent d'au moins un camion à benne et d'un camion-citerne, ce dernier servant à transporter aux champs les mélanges liquides d'herbicides, de pesticides ou d'engrais.

Il existe encore d'autres machines peut-être moins couran-

tes mais qui illustrent bien comment chaque exploitation peut être mécanisée. L'une d'elles, que nous a montré fièrement un agriculteur de la région, ramasse les bottes de foin, les entasse en balles de 125 unités et va déposer le tout à l'endroit voulu. Fini le temps des fourches. Une autre machine a été conçue pour faire du bois de foyer.

Les travaux réalisés à l'intérieur des bâtiments de ferme peuvent être aussi très mécanisés. Dans une exploitation laitière, par exemple, le matériel de traite des vaches peut coûter dans les \$20,000, avec ses réseaux de tubes de verre, ses trayeuses automatiques et ses longs tubes de verre qui mènent le lait à une grande citerne d'acier inoxydable qui garde le liquide à température constante jusqu'à ce qu'un camion passe pour la vidanger.

La «cuisine» de la ferme permet, elle, de préparer les repas des animaux, en tirant, par moteurs électriques et autres dispositifs, les aliments des silos, en les mélangeant avant de les répandre par convoyeur dans une grande auge située à l'extérieur du bâtiment.

Règle générale, les agriculteurs s'accrochent fort bien de la machinerie agricole, même si certains éprouvent parfois quelques incertitudes.

Jour de la vie.

M. Réjean Leclerc, un agriculteur de 29 ans de Casselman, dit que l'exploitation agricole mécanisée lui permet de mieux jouir de la vie que ses prédécesseurs. Il dit qu'il peut maintenant disposer d'assez de temps libre pour vaquer à d'autres occupations, comme des cours de perfectionnement ou des loisirs. Mais il souligne qu'il ne peut pas encore se permettre de «vraies vacances» comme les citadins. «Je ne peux pas m'absenter bien longtemps, car les vaches, il faut les traire, sept jours par semaine, 365 jours par année».

Président local de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario, Réjean Leclerc explique que les agriculteurs de l'Est ontarien ont augmenté considérablement la grosseur et la puissance de leur équipement, surtout depuis cinq ans, parce que les pluies abondantes du début de la décennie ont empêché les fermiers d'aller chercher leur récolte qui pourrissait dans les champs transformés en borbiers.

Un détaillant de machinerie agricole de Casselman a d'ailleurs raconté qu'à cette époque, seuls les tracteurs à quatre roues motrices pouvaient parcourir les champs sans s'enliser. Depuis lors, les tracteurs à quatre roues motrices sont devenus beaucoup plus répandus.

D'autres conditions ont également changé. Réjean Leclerc estime que le crédit agricole est presque trop facile à obtenir. Il soutient que les banques «n'ont plus peur de prêter. Elles regardent le quota (de lait) que tu as et savent que c'est un revenu assuré».

«Les banques vont même te convaincre de faire passer ton emprunt de \$20,000 à \$75,000», explique-t-il, en soulignant que ces institutions financières vont suggérer à l'agriculteur d'augmenter sa production, ce qui nécessite évidemment une augmentation des investissements.

Par contre, il fait l'éloge des concessionnaires locaux qui sont ordinairement choisis par le fermier aussi bien en fonction du service après-vente que de la qualité de leur produit. Il ne trouve pas que les vendeurs exercent de pressions indues quand ils présentent un tracteur neuf à l'agriculteur pendant quelque temps pour le lui faire essayer.

L'inflation

Mais il remarque que l'inflation a fait son œuvre. En montrant diverses machines stationnées sur son terrain, il indique que les prix ont presque doublé en cinq ans et que les fabricants ont ralenti la production. Cette situation lui a d'ailleurs permis récemment de vendre un instrument aratoire, vieux de quelques années, au même prix qu'il l'avait payé.

Combien vaut son exploitation au complet? «Il faudrait vraiment que je consulte mon comptable», répond-il.

Son père, M. Léopold Leclerc, de qui Réjean a obtenu la terre, croit que la machinerie agricole d'aujourd'hui est un rare bienfait.

Pas à blâmer

«Je ne peux pas blâmer les jeunes d'aujourd'hui», a-t-il dit, en évoquant les quelques 14 ou 15 heures par jour qu'il passait, durant sa jeunesse, à cultiver une terre d'environ 70 acres.

M. Leclerc — père dit qu'il lui fallait de trois à quatre semaines, en ce temps-là, pour labourer cette étendue de terre. Aujourd'hui, vous pouvez réaliser le même travail, préparer la terre pour l'hiver, par exemple, en deux jours de travail, à raison de huit heures par jour».

Il ajoute aussi qu'à l'époque, le temps était plus clément. Il faisait beau plus longtemps. «Aujourd'hui, il fait soleil durant trois jours et il se remet à pleuvoir».

C'est une des raisons pour lesquelles les agriculteurs essayent de s'équiper pour accomplir les travaux des champs le plus rapidement possible.

Et cela empêche souvent les fermiers de partager certaines machines, comme la moissonneuse-batteuse, comme cela se pratique encore dans l'Ontario québécois.

«Il y a dix ans, poursuit Réjean Leclerc, c'était faisable, mais aujourd'hui, tout le monde récolte en même temps».



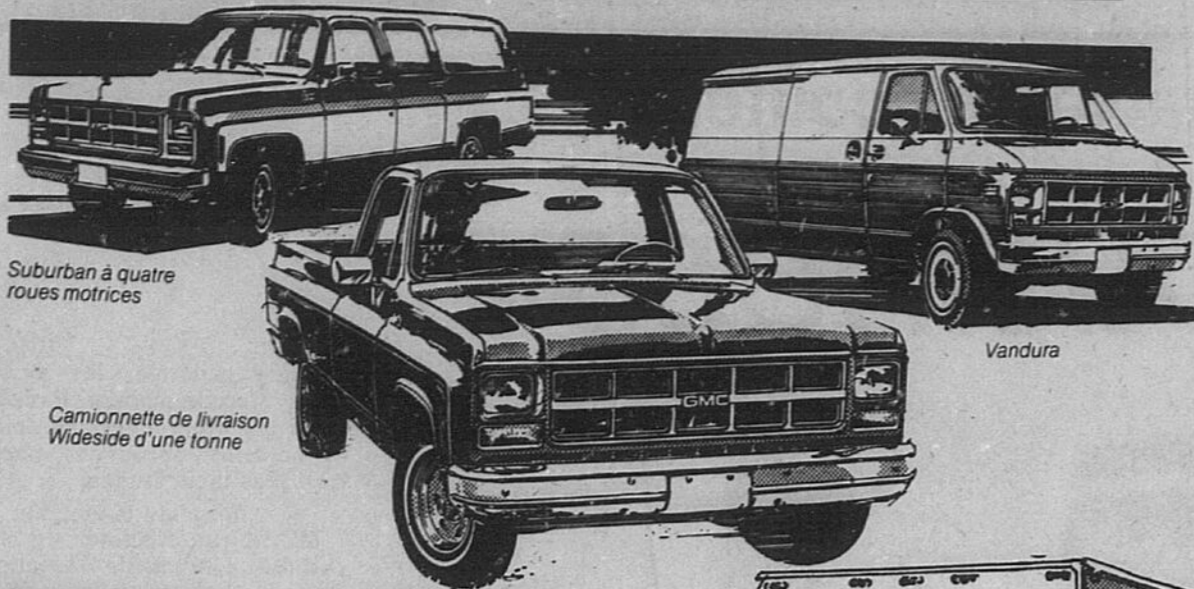
Du plus petit au plus gros

Des machines, aratoires, il y en a pour tous les goûts et tous les portefeuilles. Chez le concessionnaire de la coopérative agricole, à Plaisance, vous avez le choix d'un petit tracteur pour tondre le gazon ou d'une im-

mense moissonneuse-batteuse. Entre les deux, il y a la machine à faire des bottes de foin...

(Photo Le Droit par Paul Chiasson)

NOS 1980 SONT ARRIVÉS!



Suburban à quatre roues motrices

Vandura

Camionnette de livraison Wideside d'une tonne



Modèle 6500



Les experts du camion

Que vous recherchiez une camionnette, un poids moyen ou un poids lourd, du Jimmy à quatre roues motrices au puissant Astro 95, les experts du camion chez Roy's ont ce qu'il vous faut.

GREEN VALLEY, ONTARIO, 525-2300

Roy's

Pour tous les transports

ALLOCATION D'USINE DE \$1,500



SUR MOISSONNEUSE BATTEUSE DE RECOLTE MASSEY-FERGUSON

Les moissonneuses-batteuses Massey-Ferguson 540 et 550 vous offrent un dispositif de récolte efficace et puissant qui est incorporé à titre d'équipement standard. Et nous vous l'offrons à un prix d'épargne à l'occasion de la nouvelle option que nous vous offrons durant la Saison d'Action 1979 chez notre concessionnaire. Vous devez en profiter.

On nous a accordé une allocation d'usine de \$1,500 sur les moissonneuses-batteuses MF 540 et MF550, ce qui signifie des économies supplémentaires pour vous.

Les deux moissonneuses-batteuses comprennent des moteurs à combustible efficaces Perkins et des cylindres exclusifs qui donnent une vitesse puissante et constante afin d'obtenir de meilleurs résultats.

Nos allocations d'usine vous permettent d'obtenir une moissonneuse-batteuse Massey-Ferguson encore plus facilement. Ne manquez pas de voir tous les détails sur cette offre en venant nous visiter ou en nous téléphonant.



L'offre est en vigueur jusqu'au 28 septembre et est sujet à la disponibilité de l'inventaire.

P.D.L. BOURBONNAIS EQUIPMENT LTD.
VENDEUR MASSEY-FERGUSON

SARSFIELD, ONT. (613) 835-2623 — 835-3212

OUVERT: Lundi au vendredi 8h a.m. à 6h p.m. Samedi 1h a.m. à 4h p.m.

Le Centre rural du collège Algonquin Un laboratoire de technologie douce

par Pierre Oulmet

PLANTAGENET — Autour des vieux bâtiments de ferme, d'étranges appareils colorés subissent les intempéries, sous le regard amusé des riverains qui passent par là.

Eparpillés ici et là devant la maison qui surplombe la douce vallée de Plantagenet, ces machines n'ont rien à voir avec l'agriculture telle qu'on la connaît aujourd'hui dans cette région. Une éolienne rouge de taille imposante, confectionnée selon les plans du Centre national de la recherche, ressemble à un énorme batteur à oeufs.

À côté, une autre machine a été conçue pour harnacher la puissance du vent. Ce n'est rien d'autre que des sections de baril de 45 gallons, disposées le long d'un axe. Et puis, il y a une autre machine, celle-là destinée à sécher le bois de foyer, tranché scrupuleusement en longueur égales.

Au loin, de part et d'autre d'un jardin expérimental qui couvre environ une acre en superficie, les champs sont en jachère: le foin, mêlé à toutes sortes de «mauvaises herbes», y pousse sans aucune inhibition et on ne semble pas du tout intéressé à le déranger.

A part un mince filet de fumée qui s'échappe d'une cheminée, un ouvrier occasionnel qui gratte tranquillement le jardin bien entretenu et quelques véhicules dans la cour, on croirait cette ferme abandonnée.

Cette propriété est en quelque sorte un laboratoire et une salle de cours en plein air, nommé «Centre rural du collège Algonquin», et dirigé par un avant-gardiste du nom de Charles Lemay.

Cet éducateur-chercheur croit dur comme fer à la technologie douce et tente de l'appliquer avec des moyens de fortune à l'agriculture et aux besoins fondamentaux de la famille agricole.

On sent qu'il s'y passe quelque chose d'important. Le fait qu'il n'y ait pas de vieux professeurs en blouse blanche, penchés sur une série d'éprouvettes, ni d'appareils complexes et chromés pour mesurer des quantités mystérieuses et infinitésimales donne à l'endroit une ambiance de pionniers à l'oeuvre.

Dans un coin d'un garage rempli d'objets hétéroclites, quelques jeunes sont assis, tranquilles, autour d'un nouveau modèle de poêle à bois. Avec minutie et patience, ils évaluent la performance de cette boîte en fonte, reliée au plafond par un long tuyau.

«Celui-là n'est pas très efficace», lance Lemay en regardant le poêle d'un air indifférent. Il sait très bien qu'avec la hausse constante du prix du pétrole, les poêles à bois sont en grande demande, et qu'un manuel, ou un genre de guide du consommateur en ce domaine serait on ne peut plus précieux pour ceux qui décident d'utiliser le bois pour chauffer leur maison. Les résultats de ces expériences seront donc publiés sous peu.

Rapidement, Charles Lemay vient au sujet qui l'occupe d'une façon très importante, ces jours-ci. On sent que l'éolienne vaut sans doute la peine d'être essayée pour fournir de l'énergie électrique, mais que maintenant, on se penche fébrilement sur les méthodes susceptibles de remplacer ou de diminuer considérablement la consommation de pétrole.

Et l'une de ces méthodes, c'est la fabrication des composts. Lemay dit d'ailleurs qu'il cherche une subvention quelconque qui lui permettrait de poursuivre des expériences en ce domaine.

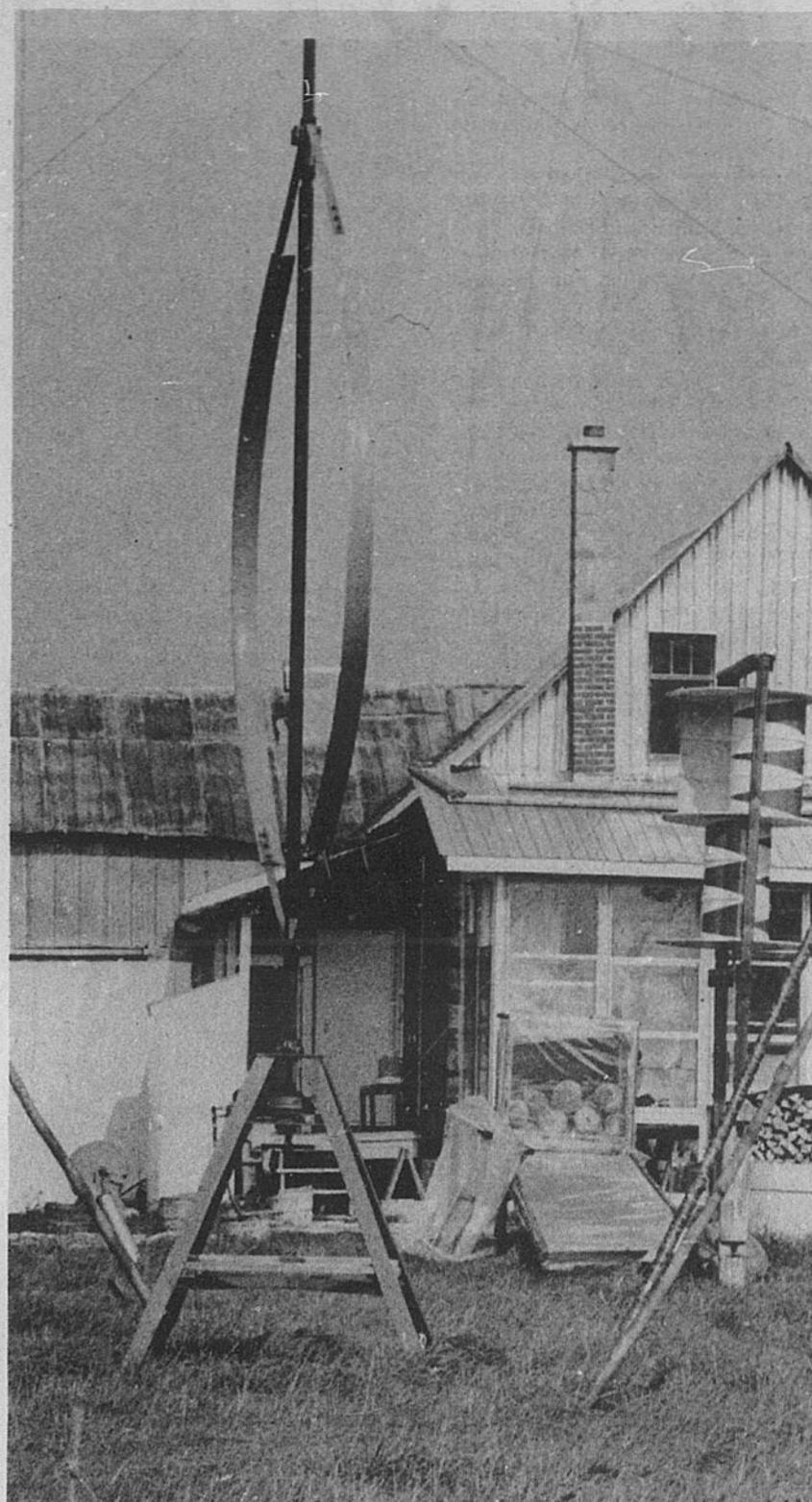
Le compostage a ceci de pratique et de merveilleux que c'est un excellent engrais entièrement organique qui ne sent pas mauvais, qui ne transporte pas de microbes «pathogènes» et qui est excellent pour nourrir les plantes avec les éléments essentiels qu'il leur faut (comme dirait Charbonneau).

Les engrais chimiques, tirés du pétrole, souligne Charles Lemay, peuvent être très néfastes pour la terre, les plantes et les animaux. Ils sont néanmoins utilisés à grande échelle en agriculture, aujourd'hui.

«Plusieurs terres sont entièrement brûlées, de nos jours, des résultats de ce genre de culture», raconte Lemay. Il explique que les matières chimiques contenues dans ces engrais artificiels ne fournissent pas tous les éléments nutritifs nécessaires à la terre, aux plantes et aux animaux et que ces derniers peuvent souffrir de maladies graves si leur diète n'est pas contrôlée de près et si l'on ne lui ajoute pas certains autres éléments chimiques qui ne se retrouvent plus dans la terre traitée.

«Les engrais chimiques brisent également la chaîne des microorganismes qui vivent dans la terre et qui permettent aux matières organiques de se décomposer pour fournir tous les éléments aux plantes. C'est pourquoi Lemay tente de trouver des méthodes de fabrication des composts qui pourraient être utilisées par les exploitations agricoles.

Avec son équipe, il a mis au point une technique à petite échelle qui ne manquerait pas d'intéresser les jardiniers par sa simplicité. Celle-ci consiste à accumuler le fumier, les feuilles mortes, les déchets de cuisine ou autres matières organiques dans un genre de grand contenant circulaire et ajouré, formé d'une section de clôture à neige à laquelle on a fixé des crochets aux deux extrémités pour retenir le compost.



La maison principale du Centre rural du Collège Algonquin, à Plantagenet, est entourée d'appareils inusités qui ont provoqué jadis les sourires moqueurs des habitants des environs. Mais avec la crise mondiale de l'énergie, cette technologie douce mise à l'essai ici permettra peut-être à de nombreux agriculteurs à se tirer d'affaire. Rira bien qui rira le dernier...

(Photo Le Droit par François Roy)

C'est lorsqu'il faut remuer le mélange organique que la section de clôture entre en jeu. Elle se détache facilement et le fabricant de compost n'a qu'à reformer le contenant juste à côté pour le remplir à nouveau avec l'humus qu'il contenait auparavant, en commençant par le dessus du talus. Le compost en fermentation se retrouve alors à l'inverse de sa position originale, l'effet recherché pour obtenir les meilleurs résultats.

À la fin du procédé de décomposition, le fermier ou le jardinier obtient une belle terre noire et riche qu'il peut alors répandre dans son champ.

À l'échelle «industrielle», ou en quantités plus grandes, on doit trouver d'autres techniques de compostage. Les Américains en ont inventé quelques-unes qui ont permis, par exemple, à la ville de Milwaukee de fabriquer le «Millorginite» à partir de ses déchets municipaux.

Depuis quelques années, Charles Lemay, s'est consacré à l'essai de diverses «matières premières».

Il raconte que son groupe a fait l'essai, l'an dernier, des résidus de restaurants d'Ottawa. Quoique fort malodorante, il estime que cette mixture de déchets de la table pourrait devenir une précieuse source d'engrais pour ceux qui veulent fabriquer des composts.

Mais il reste encore quelques problèmes à résoudre. Il faudrait d'abord trouver les matières idéales avec lesquelles mélanger la pâte partiellement liquide. Et les gros copeaux de bois, semble-t-il, sont trop lents à décomposer.

Ensuite, il faut trouver une façon efficace de brasser de grosses quantités de composts pendant la fermentation. Mais le problème sans doute le plus important, explique Lemay, c'est de trouver le moyen de séparer les objets de plastique, de verre et de porcelaine de la matière première. Il estime qu'il faudra probablement séparer les déchets à la source, en plaçant seulement les matières organiques dans une poubelle spéciale.

Il raconte qu'un fermier de l'est d'Ottawa a fait l'essai, il y a quelques années de ce résidu de restaurants à l'état brut. «Ses plants poussaient à merveille, mais à la fin, son champ avait l'air d'un dépotoir. C'était jonché de sacs, d'ustensiles et de boîtes de plastique, de morceaux de verre et de porcelaine qui ne se décomposaient pas».

L'histoire s'est d'ailleurs mal terminée, car un nouveau projet domiciliaire s'est construit non loin de cette ferme et l'agriculteur a dû cesser son exploitation «manu militari» quand les résidants du projet, n'en pouvant plus de subir l'odeur de l'engrais», ont averti la police et les inspecteurs de l'environnement.

Ces expériences et bien d'autres encore, ont convaincu le chercheur que les méthodes «aérobiques» de compostage contiennent moins de risques. Les méthodes anaérobiques (absence d'air) sont peut-être avantageuses parce qu'elles produisent du méthane (utilisable comme carburant), mais elle «stérilisent moins», du fait que les températures internes des matières en décomposition ne sont pas aussi élevées.

Avec ces expériences, Lemay tente d'en appliquer les résultats à l'agriculture. Il compare la performance de divers engrais entièrement organiques mélangés à diverses sortes de terre. Son jardin en porte d'ailleurs les marques: d'une section du jardin à l'autre, la hauteur et la taille des plants, enseignés en même temps, varie considérablement, selon la richesse du sol. La composition des diverses parcelles du terrain varie du sable presque pur à la terre riche et brune. Au fur et à mesure que la saison avance, des relevés sont pris et on examine la performance de chacun des «mélanges» de terre et d'engrais organique.

Une autre source de compost ou d'engrais organique, ce sont les déchets humains. Dans son souci d'augmenter l'autonomie de la ferme familiale, Charles Lemay a entrepris de ne pas gaspiller cet engrais naturel en construisant, sous la salle de bains du centre rural, le réservoir en blocs de ciment d'une toilette organique. Il dit que si les plans et l'entretien sont respectés, il n'y a pas d'odeur et le mélange que l'on retire du fond du réservoir, au bout d'environ trois ans, a la consistance d'une bonne terre noire et fertile. «Y a rien de mieux pour le jardin», dit-il.

D'après lui, peu de gens de la région de l'Outaouais ont mis en pratique ces nouvelles idées. Il n'est pas certain, dit-il, que l'agriculture totalement biologique soit encore rentable. «Mais de toute façon, il va falloir, un jour ou l'autre, que l'on recycle nos déchets organiques».

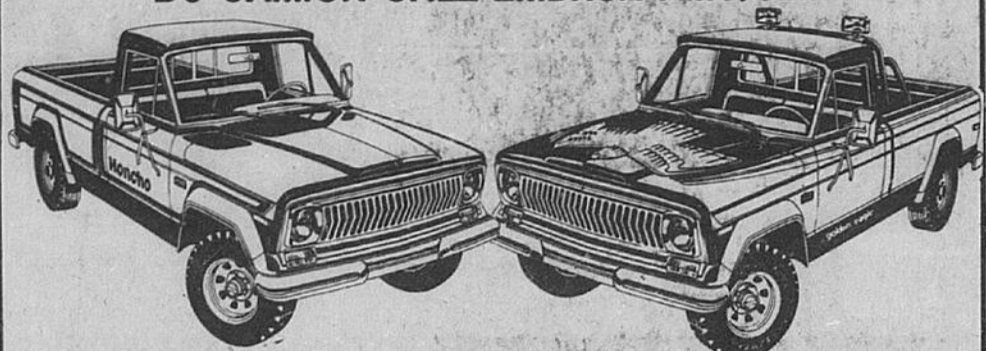
Il dit que beaucoup de gens se sont ouverts les yeux quand un auteur américain, de retour d'un voyage en Asie, a raconté comment les agriculteurs de certains pays ont réussi à cultiver leur terre pendant plus de 4,000 ans, sans jamais les épuiser, alors qu'aux Etats-Unis, des millions d'acres de terre ne produisent plus après seulement une quarantaine d'années de culture intensive. L'auteur avait remarqué que les Asiatiques recycloient scrupuleusement toutes les matières organiques qu'ils retiraient du sol.

À l'intention des agriculteurs, qui viennent maintenant le consulter, parfois, après s'être moqués gentiment de ses éoliennes, Lemay déclare: «Ne jetez pas vos fumiers, ils vont devenir beaucoup moins chers que les engrais chimiques».

Faire le train sans le petit banc

TOUT CONFORT TOUTE EPARGNE

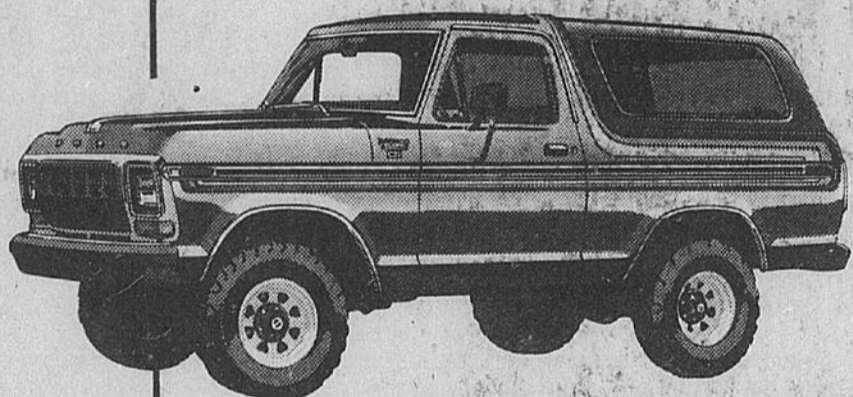
VOILA CE QUE VOUS OFFRE LE CENTRE
DU CAMION CHEZ EMBRUN AMC/JEEP.



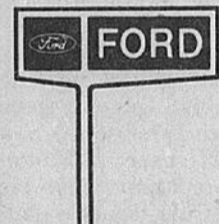
VENTE	SERVICE	PIECES
-------	---------	--------

EMBRUN 378 RUE NOTRE-DAME
443-3383

FIABILITE ET DURABILITE



C'EST CE QUE TRANSIT FORD
VOUS RESERVE... ET ÇA, A BAS PRIX



TRANSIT FORD
PLANTAGENET, ONTARIO.
673-4830

HOMELITE

EPARGNEZ \$30.00

Des tronçonneuses Homelite qui accomplissent du gros travail efficacement! Lorsque vous recherchez une tronçonneuse qui combine la puissance de coupe à celle de la sécurité, recherchez la Homelite. La caractéristique de sécurité "Safe-T-Tip" de la Homelite prévient les coups de contre-allumage et vous pouvez l'obtenir comme de l'équipement optionnel sur certains modèles. Voyez la série complète de tronçonneuses Homelite chez votre marchand le plus près de chez vous et profitez de ce rabais spécial offert sur les modèles XL-1 A0 et SXL-MINI jusqu'au 31 octobre 1979.

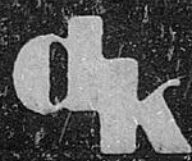
Marque de commerce déposée • Textron Canada Limited — Usager enregistré



XL-1 A0
Lame de 16"
\$189.95 rég. \$219.95

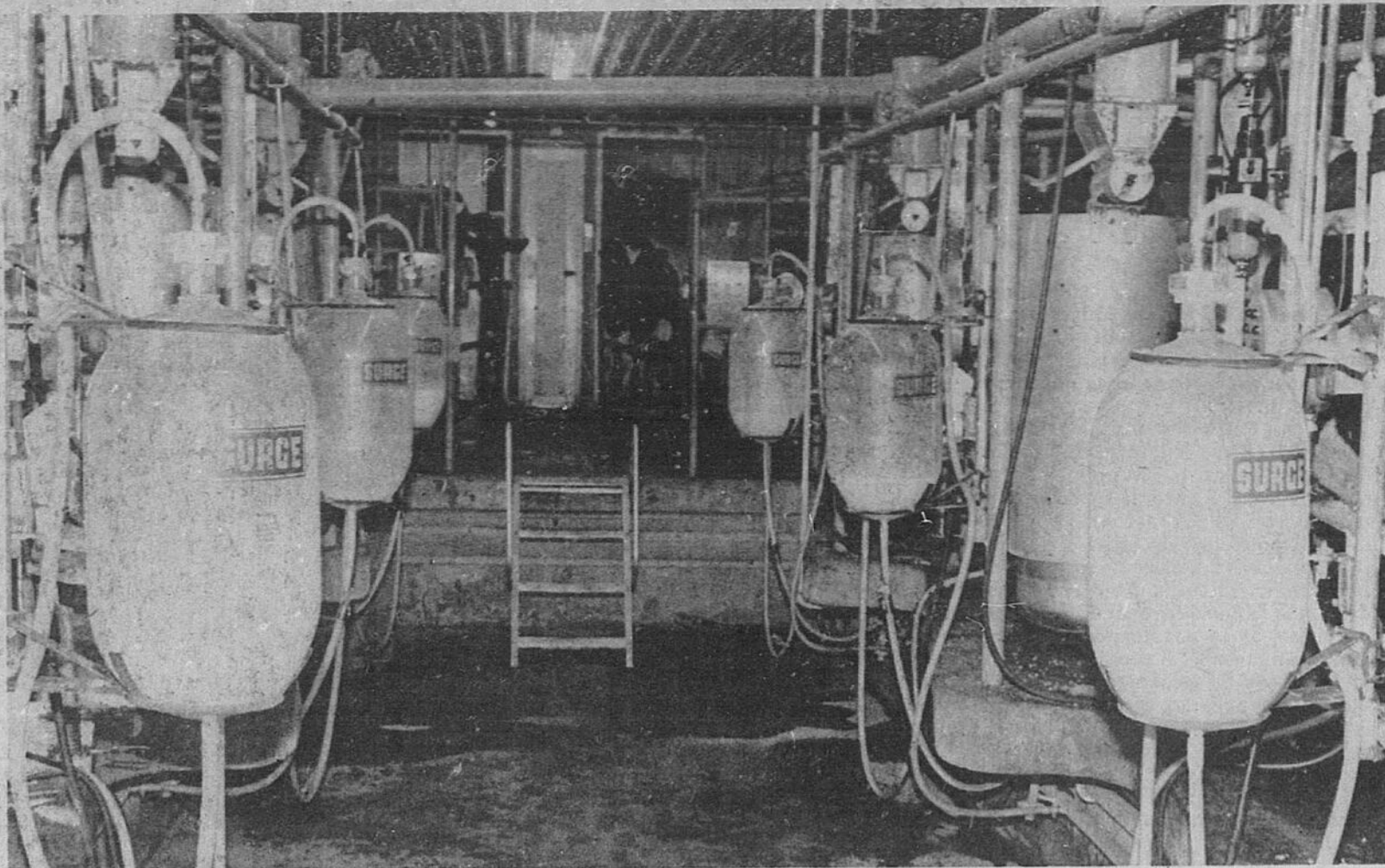


SXL-MINI
Lame de 16"
\$219.95 rég. \$249.95



dick kropp sales ltd.

2273, CROISSANT GLADWIN — 733-6705
près du boul. St-Laurent et à l'arrière du McDonald's.



Avec une salle de traite comme celle des frères Charbonneau, ce n'est plus le fermier qui se déplace d'une vache à l'autre; ce sont les vaches qui se déplacent et viennent se faire traire.

(Photo LE DROIT par Gilles Benoit)

par Guy Lacombe

Fournier — Bien assis sur son petit banc à trois pattes, la chaudière solidement serrée entre les deux cuisses, le fermier entreprend de traire sa huitième vache. Cette dernière lui manifeste son contentement en lui caressant le visage avec l'extrémité poilue de sa longue queue.

Les jets rapides et secs résonnent dans le fond de la chaudière en fer blanc. Mais bientôt, le bruit métallique se change en bruit liquide et le bruit devient plus sourd à mesure que la chaudière se remplit. De temps à autre, il dirige un jet de lait en direction du chat qui observe patiemment ce spectacle quotidien et qui ne se lasse jamais de cette chaude ration du matin.

Puis le fermier verse le contenu de sa chaudière dans le grand bidon d'aluminium et recommence son opération avec la vache suivante. Quand il aura fini, il placera ses bidons dans l'eau froide et versera son surplus de lait dans le séparateur: le petit lait ira aux veaux et la crème servira à faire son beurre ou ornera tout simplement sa table.

Quand on parle de production laitière, c'est un peu l'image qui vient à l'esprit de bien des gens. Bien des fermiers et fermières se souviendront d'ailleurs des nombreuses heures qu'ils ont passées, soir et matin, assis sur le fameux petit banc, à «faire le train», ou debout près du séparateur à tourner la manivelle...

Mais tout ça, c'est maintenant de l'histoire ancienne... aussi ancienne que les voitures des laitiers qui faisaient naguère la livraison dans toutes les rues de la ville et qui étaient tirées par des chevaux qui connaissaient mieux les parcours que les laitiers eux-mêmes...

L'automatisation a fait son chemin à la ferme comme ailleurs, autant à l'étable que dans les champs. Tout est changé sauf la vache... Et encore!

À la ferme des frères Charbonneau, de Fournier, par exemple, il n'y a plus aucun vestige de cette ancienne façon de «faire le train». Le fermier ne se déplace plus d'une vache à l'autre; ce sont les vaches qui se déplacent et viennent se faire traire. Elles quittent la grande étable où elles circulent librement, se rendent dans la salle d'attente, bien en ordre, puis, le moment venu, elles pénètrent dans le salon laitier où le fermier les attend.

En entrant, elles doivent d'abord se laver les pieds dans une eau à laquelle on a ajouté

une solution spéciale, puis un jet d'eau leur lave doucement le pis, après quoi elles avancent chacune leur tour dans une stalle spéciale où les attend un bon déjeuner de moulée pendant qu'une trayeuse électrique fera le travail de traite que le fermier faisait autrefois à la main.

Présentement, chez les frères Charbonneau, on peut traire six vaches à la fois de cette façon. «Au début, explique Claude Charbonneau, c'a été compliqué d'habituer les vaches à ce système, mais maintenant qu'elles y sont habituées, elles fonctionnent tout aussi automatiquement que l'appareil compliqué qui en extrait le lait pour le diriger par un système de pipeline jusqu'au grand réservoir réfrigéré dans la pièce d'à côté.

Fait intéressant à noter, les vaches se présentent toujours dans le même ordre, c'est-à-dire les meilleures en premier et les moins bonnes en dernier. Quand une vache a fini, une barrière s'ouvre et elle sort du salon. En même temps, une autre porte s'ouvre pour laisser entrer une autre vache qui doit nécessairement passer par un bain de pied et qui, en avançant, active elle-même la douche qui lui lave le pis. Elle avance ensuite dans la stalle qui est libre, et la voilà prête à donner son lait.

Le salon laitier est fait de telle façon que les vaches sont sur un plancher surélevé d'environ trois pieds par rapport au fermier. Celui-ci peut donc travailler tout à son aise sans avoir à se pencher. Mais sa tâche n'est pas de tout repos pour autant. Dès qu'une nouvelle se présente dans une stalle, il doit d'abord parfaire le nettoyage du pis avec une serviette qu'il a trempée dans une eau chaude additionnée de désinfectant. Puis il installe la trayeuse après avoir stimulé le pis. Il lui faut du même coup surveiller six vaches à la fois, enlever la trayeuse à celles qui ont fini, les congédier, voir à ce que les autres entrent en place, etc. Chez les Charbonneau, c'est une opération qui prend quatre heures le matin et quatre heures en soirée une bonne journée de travail complète juste là. En tout, environ 110 vaches sont traitées deux fois par jour.

Lors de la visite du journaliste du DROIT, M. Claude Charbonneau n'avait guère le temps de tenir une conversation. Ce n'était plus le fermier tranquille qui s'assied sur son petit banc derrière sa vache, mais plutôt le technicien affairé qui appuie sur des boutons, tourne des commutateurs, installe des trayeu-

ses ou en enlève, bref, un homme qui pose une vingtaine de gestes différents à la minute, et ce pendant quatre heures, tout en tenant compte du tempérament et des capacités de chacune des vaches!

C'est ce qu'on appelle un salon de traite qui suppose une stabulation libre. Peu de producteurs laitiers sont équipés de cette façon en raison du prix d'un tel équipement. La stabulation libre nécessite une plus grande étable (celle des frères Charbonneau mesure 84 x 200 pieds) et suppose, pour être rentable, un troupeau d'au moins 80 vaches.

L'équipement d'un salon de traite, il y a cinq ans, coûtait environ \$25,000, sans parler du bâtiment lui-même où cet équipement est installé. Aujourd'hui, ce prix a probablement doublé.

Mais quand un fermier a une opération qui le justifie, cet équipement est en quelque sorte le «nec plus ultra» dans la production laitière.

Dans l'Est ontarien, on peut compter sur les doigts de la main de tels salons laitiers. Cela ne veut pas dire pour autant que tous les autres producteurs marchent encore sur le système du «petit banc à trois pattes». Toutes les fermes laitières ont maintenant un pipeline grâce auquel le lait des vaches est acheminé automatiquement dans le grand réservoir réfrigéré de la laiterie.

Le tuyau — en matière plastique ou en acier inoxydable — traverse l'étable d'un bout à l'autre, juste au-dessus des stalles des vaches, et le fermier y branche sa trayeuse d'une vache à l'autre. Comme les trayeuses sont également électriques — ce sont d'ailleurs à peu près les mêmes que celles des salons laitiers — le fermier peut facilement traire deux vaches à la fois et, s'il a la chance d'avoir de l'aide, il peut traire quatre vaches à la fois. C'est ainsi qu'il est possible de traire une quarantaine de vaches dans environ une heure.

Le travail est quelque peu différent en ce sens que les vaches sont traitées dans l'étable même et que le fermier doit se livrer à une plus grande gymnastique pour laver le pis des vaches, installer la trayeuse et l'enlever. Mais personne ne se plaint de cela.

Pour un troupeau aussi nombreux que celui des frères Charbonneau, c'est quand même une autre histoire, et Claude Charbonneau n'hésite pas une seconde à dire que rien ne le ferait retourner à l'ancien système. Ce n'est pas qu'il craint le travail: René et Claude Charbonneau font régulièrement des journées de 15 à 16 heures. Mais pour eux, c'est une question d'efficacité.



Tracteur MF285
**LE TRACTEUR
QUI A FAIT
SES PREUVES**

Si vous recherchez un tracteur pouvant effectuer les gros travaux en profondeur, venez voir le MF285. Il est très puissant, manœuvrable et économique, en plus d'être muni d'un moteur diesel Perkins fournissant 81 H.P. de P.D.D. Le MF285 facilite le travail agricole grâce à la transmission standard de 8 vitesses ou sa puissance multiple de 12 vitesses et ses hydrauliques fiables, y compris la bielle d'accouplement en 3 points. Mais faites-en l'essai vous-même. Et renseignez-vous au sujet de la garantie partielle du tracteur MF qui donne une couverture de 2 ans ou 1500 heures selon la première éventualité.



Tracteurs 2705 et 2675 de Massey-Ferguson

**GRANDE PUISSANCE;
EFFICACITE
SIX CYLINDRES**

Nous avons deux solutions de 6 cylindres à vous offrir pour vos travaux agricoles. Le MF 2675 et MF 2705. Le MF 2675 comprend un moteur diesel Perkins de 100 h.p. de P.D.D. Le MF 2705 offre une puissance de démarrage de 120 H.P. Choisissez avec navette avant/arrière ou une 24 vitesses avec transmission manuelle de 8 vitesses avec 3 changements de vitesses possible lorsque le tracteur est en marche. Et vous obtiendrez une nouvelle module de commande plus spacieuse offrant une meilleure visibilité au chauffeur que tout autre tracteur sur le marché. Donc venez le voir vous-même. Et n'oubliez pas de nous demander des précisions sur la garantie partielle du tracteur MF qui couvre une période de 2 années ou 1500 heures, selon la première éventualité.



RENE CARRIERE CO. LTD.

ROUTE 17
ALFRED, ONTARIO.

(613) 679-4326
679-4394

Vous obtenez ce dont vous avez besoin avec Massey-Ferguson

OUVERT:
Lundi, mardi, mercredi, jeudi
7h 30 a.m. à 5h p.m.
Vendredi 7h 30 a.m. à 5h p.m.
Samedi 9h a.m. à midi

• La mécanisation et la modernisation

Un bienfait ou un sacrilège?

par Pierre Ouimet

OTTAWA — Si pour plusieurs agriculteurs, la mécanisation et la modernisation prônée par la «rénovation verte» semble un bienfait et une façon toute naturelle d'évoluer, de nos jours, il existe des gens pour qui ce phénomène constitue presque un sacrilège.

M. Jean Poirier est un spécialiste de l'Environnement, diplômé à l'université de Waterloo. Il a détenu un poste à Environnement Canada pendant cinq ans, à titre de coordonnateur à l'inventaire des terres et il est maintenant animateur de l'ACFO pour l'est ontarien.

D'après lui, les agriculteurs sont en train de se faire avoir. Au cours d'une récente entrevue, il a dit qu'il existe présentement une sorte de psychose de la consommation chez les agriculteurs, une «espèce d'escalade» des investissements et de la technologie agricole qui ne peut que ruiner soit les terres, soit les agriculteurs eux-mêmes.

Il prétend que le fermier, longtemps traité de «colon» et d'ignorant par ses cousins de la ville, est en train de se bâtir une fierté autour d'un idéal où l'industrialisation et la mécanisation figurent au premier plan.

«Les compagnies qui fabriquent l'équipement agricole et qui leur prêtent de l'argent, sont au courant de ce complexe d'infériorité et l'exploitent au maximum», a-t-il dit.

Ces compagnies, dit-il, vont prêter au client potentiel un tracteur tout neuf pendant un certain temps, pour lui mettre l'eau à la bouche. Et, de la même façon que les gens de ville se sont empressés, jadis, de se procurer une automobile plus grosse, plus rutilante, plus bourrée de gadgets que leur voisin, les agriculteurs «ralent» quand leur voisin de la campagne vient de s'équiper en neuf.

«L'industrie a fait du fermier l'une des plus tristes victimes de la consommation», affirme Poirier en disant que l'agriculteur, exposé à une espèce de «lavage de cerveau», s'est empressé de se sortir de l'image de «nez crotté» en s'adonnant à la «philosophie de rattrapage».

A part les techniques de vente psychologique



Les gros tracteurs sont parfois une forme de dévouement chez les agriculteurs. Un dévouement qui coûte passablement cher...

(Photo LE DROIT par Gilles Benoit)

NOUS SOMMES FIERS, A TITRE DE PIONNIER DANS LA MISE AU POINT DES TRACTEURS A 4 ROUES MOTRICES POUR LA FERME, DE VOUS PRESENTER NOTRE NOUVELLE SERIE DE TRACTEURS CASE A 4 ROUES MOTRICES.

AVANT D'ACHETER, COMPAREZ LES AVANTAGES DES PRODUITS CASE:

• Direction transistorisée de choix et exclusive. • Nouvelles hydrauliques Con-Trol de Case • Nouvelle cabine Guardian insoustrisée • Nouveau tableau de contrôle pratique • Roues avant et arrière de même grosseur et disposées à même largeur. • Nouvelle vitesse pour la route (17,4 m/h-28 km/h) • Nouveaux freins à haute puissance • Nouvel embrayage silencieux et facile de la prise de force (optionnel) • Planétaires vers l'extérieur pour une meilleure traction. • Moteurs Case à haute capacité de couplage • Système d'engrenage à 12 vitesses pour tous genres de travaux. Ces progrès de la technologie agricole peuvent améliorer la productivité de vos terrains au cours des prochaines années.



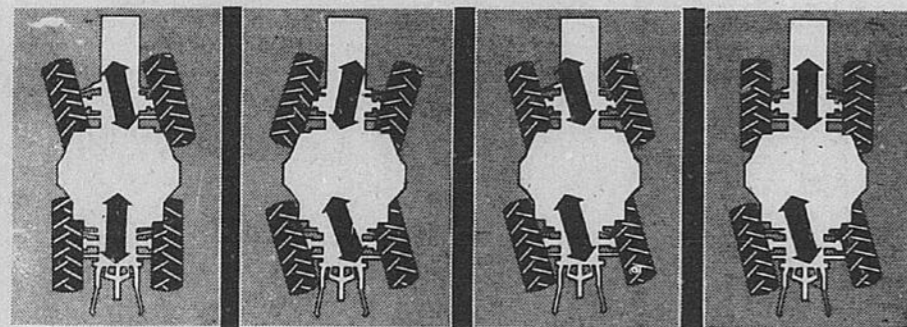
★ **CLASSEMENT DU MANUFACTURIER**

- ★ Modèle 4490: moteur de 213 h.p. (158 KW) Prise de puissance 174 h.p. (130 KW)
- ★ Modèle 4690: moteur de 256 h.p. (191 kW); prise de puissance de 219 h.p. (163kW)
- ★ Modèle 4890: moteur de 300 h.p. (223 kW) prise de puissance de 252 h.p. (188 kW)

NOUVEAU TRACTEUR DE FABRICATION SPECIALISEE

Un autre pas vers l'amélioration de la performance des véhicules à 4 roues motrices de la part de Case.

SEULS LES PRODUITS CASE OFFRENT UNE DIRECTION TRANSISTORISEE DE CHOIX DE MODELE SPECIALISE



Direction des roues avant. Direction de type automobile. Idéale pour les récoltes, la plupart des travaux dans les champs, la conduite sur la route.

Direction coordonnée. Les roues avant et arrière sont coordonnées électroniquement pour procurer un meilleur virage en vitesse élevée.

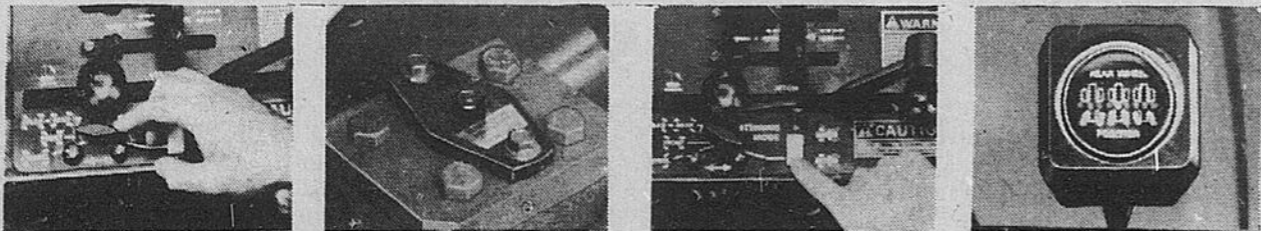
La direction du treuil contrebalance la direction des instruments sur les flancs de colline. Contrôle le chevauchement des instruments. Commande en 4 roues motrices (tout lorsque réglé en double) pour le maximum de traction.

Direction des roues arrière à interrupteur basculant électronique "précis" qui permet d'accrocher les instruments plus facilement. Idéal pour manoeuvrer dans les cours et autour des bâtiments.

★ **AUSSI ★ NOUS AVONS LA NOUVELLE SERIE 90 DE CASE EN MONTRE A 2 ROUES MOTRICES**

- MODELE 2090 108 hp
- MODELE 2290 128 hp
- MODELE 2390 160 hp
- MODELE 2590 180 hp

CHEZ CASE SEULEMENT: CONTROLE ELECTRONIQUE A EMBRAYAGE FACILE ET PRECIS.



«Click...» aussi facilement que vous pouvez allumer et éteindre un interrupteur d'électricité. Un contrôle qui vous permet de régler, même en pleine marche, pour traction avant à arrière, de direction coordonnée à direction du treuil. Lorsque vous réglez pour direction avant, les roues arrière se centrent automatiquement.

Détecteurs électroniques transistorisés sur les roues, à réponse instantanément, à chacune des commandes de direction dans chacune des quatre directions. Le contrôle de direction Case vous amène où vous le voulez comme vous le voulez. Comparez la direction avec celle des autres tracteurs.

Pour contrôle d'opération des roues arrière: Il suffit de régler le sélecteur de direction à position arrière "treuil" et régler l'interrupteur basculant pour activer électroniquement l'hydraulique des roues arrière.

Indicateur électronique optionnel, indique la position des roues arrière. Lorsque vert, les roues arrière sont centrées. Chacun des points de ton ambre à gauche ou à droite indique une inclinaison d'environ 4° des roues arrière. Toute pression contre les roues arrière (ornières, flancs de colline) est enregistrée et équilibrée électroniquement.

VENEZ NOUS VOIR POUR DES SUPER AUBAINES D'AUTOMNE AGISSEZ MAINTENANT

MARLEAU GARAGE LTD.
St-Bernardin, Ont. (613) 678-2033



«Une escalade qui mène à la ruine»

(«Les vendeurs suivent tous des cours de psychologie de la vente»), Poirier explique qu'il existe d'autres façons de pratiquer «l'escalade technologique».

L'une d'elles consiste à vendre un tracteur plus puissant au cultivateur. Il faudra par la suite que tous les autres appareils soient changés. «Tu n'utiliseras pas une charrue à deux «oreilles» pour un tracteur de 150 forces. Il faut ensuite que tu changes l'ordre de grandeur de toutes les autres machines.»

L'animateur-écologiste soutient également que les agriculteurs se font «fourrer» en achetant de la technologie compliquée. Certaines grosses machines sont équipées d'indicateurs LED (light emitting diodes), les moteurs sont presque tous surmontés d'un «turbo-compresseur». «Il existe même un tracteur appelé «Big Bud» qui offre un écran de télévision pour que l'opérateur puisse voir à l'arrière.»

D'après lui, il existe de moins en moins de mécaniciens capables de réparer tous ces appareils complexes et c'est devenu un problème majeur. Ainsi, dit-il, les concessionnaires préfèrent de plus en plus remplacer la pièce défectueuse plutôt que d'essayer de la réparer. Il se produit alors une hausse des coûts d'entretien et un gaspillage de pièces mécaniques.

La technologie et l'usage de méthodes complexes ont atteint un point tel, souligne Poirier, qu'il se vend maintenant des «combinaisons d'astronautes» avec bulles de plexiglass et respirateur, pour permettre au fermier de préparer ses pesticides sans s'empoisonner.

«Est-ce le genre d'agriculture que l'on veut? Des études disent, selon lui, que l'agriculteur est en moins bonne santé que le citoyen urbain. Il souffre de maladie nerveuse, d'affections cardiaques et d'asthme, entre autres», précise Jean Poirier.

Il estime aussi que les techniques d'élevage, de croisement et de nutrition des animaux de ferme ont affaibli leur résistance aux maladies. Ou bien l'usage généralisé de médicaments a provoqué des mutations chez les microorganismes pathogènes, de sorte que les «remèdes» perdent leur efficacité.

L'argument voulant que les agriculteurs ont plus de loisirs qu'autrefois, qu'il ne sont pas obligés de travailler aussi dur, ne tient pas non plus, dit-il. «Ceux qui font cela ne sont pas les meilleurs fermiers. Quand tu veux que ton affaire marche, il faut que tu travailles. Si tes bottes de foin sont dans le champs et que l'orage menace, il faut que tu prenne le temps d'aller les chercher.»

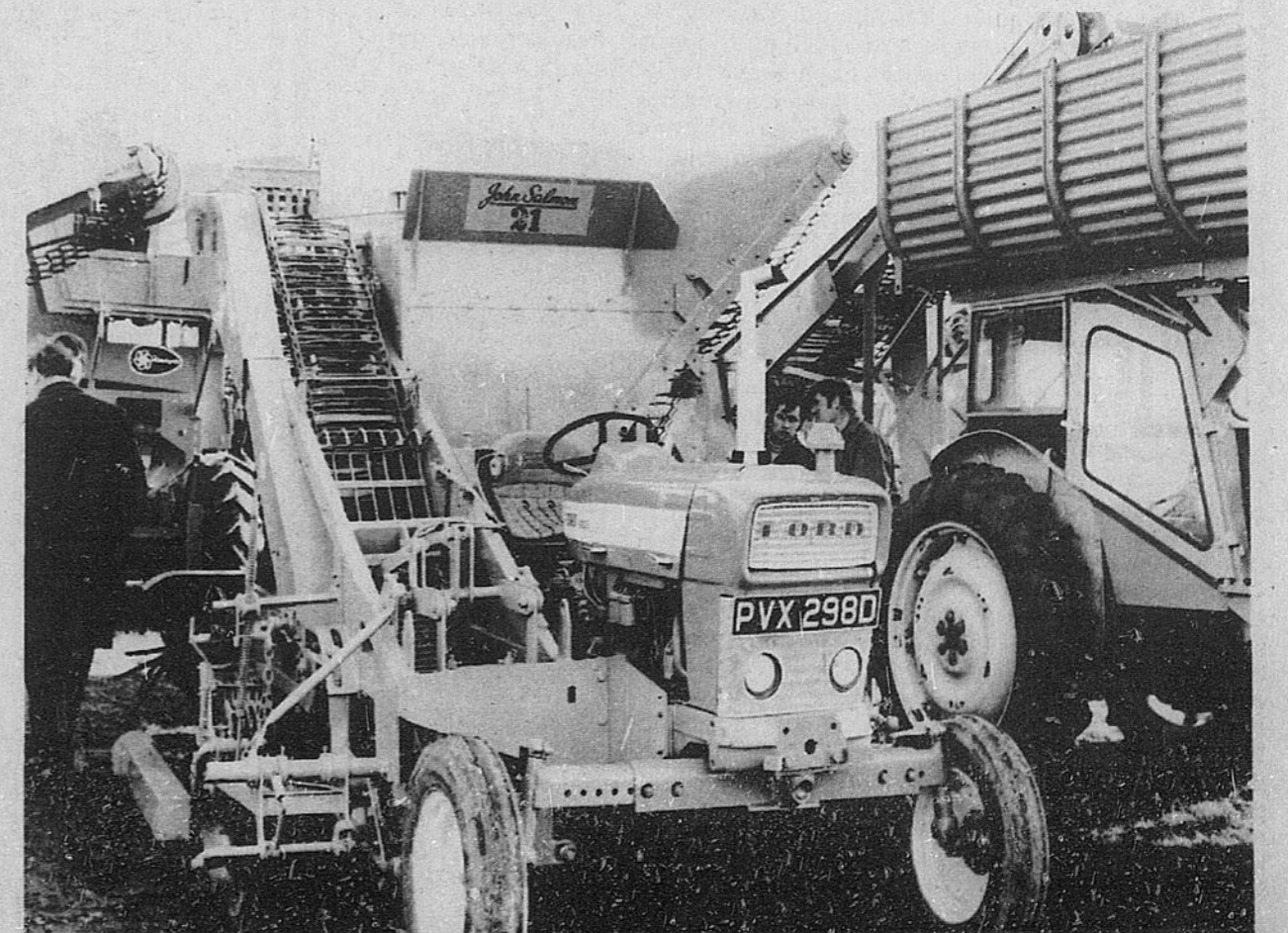
Poirier soutient que l'industrie agricole «essaie par tous les moyens d'amplifier et de grossir le système en place et de nier que le petit agriculteur ou la petite ferme familiale peut être rentable.»

«Mais aujourd'hui, on est capable de donner des milliers d'exemples pour montrer aux agriculteurs que les arguments de l'industrie ne marchent pas.»

Il cite en exemple une communauté du sud de l'Ontario, qui appartient à l'ordre Amish des Mennonites et qui ont conservé la plupart des pratiques d'il y a 100 ans. «Ils n'ont pas d'électricité, pas d'eau courante, ils chauffent au bois et font vivre les deux dernières manufactures de buggy en Ontario.» Poirier raconte que ces gens n'ont aucune police d'assurance. «Lorsqu'il y a un incendie et qu'une ferme est rasée, 150 hommes arrivent le lendemain et reconstruisent les bâtiments en un rien de temps. Puis, chacun donne une vache au sinistré pour reconstituer son troupeau, si celui-ci a été perdu.»

Mais il ne préconise pas que l'on retourne 100 ans en arrière. D'après lui, les fermiers de cette époque là ignoraient une foule de choses et s'infligeaient souvent eux-mêmes les malheurs qui leur arrivaient. «Mon grand-père jetait immédiatement le colostrum de la vache, après la naissance du veau, alors qu'il est prouvé, aujourd'hui, que cette substance (le premier lait) aide au nouveau-né à combattre les infections bactériennes.»

Jean Poirier dit enfin qu'il s'agit de repenser toute une façon de vivre et de pratiquer l'agriculture, de façon à permettre à l'agriculteur de s'assurer une certaine autosuffisance et de vivre en harmonie avec la nature et ses fonctions biologiques.



De beaux engins destinés à exploiter un complexe d'infériorité?

• La coopérative Ecolovie Une agriculture bien naturelle

par Colette Duhaime

SAINT-ANDRE-AVELLIN — La coopérative Ecolovie réunissant quelque 13 producteurs de produits écologiques a commencé à fabriquer du compost il y a quelques semaines et les promoteurs de cette nouvelle industrie de la Petite-Nation espèrent bien être en mesure de produire 3,000 tonnes de ce produit au cours de leur première année d'existence. Ce compost qui alimentera les petites fermes productrices de légumes biologiques sera également vendu en sacs dans les centres de jardinage de la région afin de répondre à la demande croissante des jardiniers amateurs qui préfèrent de beaucoup les engrais naturels aux engrais chimiques.

Pourtant, ce projet de fabrication de compost qui a pu se réaliser grâce à une subvention de l'OPDQ dans le cadre du projet OSE et à des prêts accordés par la Banque fédérale de développement et la Société de développement des coopératives n'est pas la priorité du groupe Ecolovie qui veut d'abord et avant tout développer le marché des produits biologiques de façon plus rationnelle et répondre à la demande sans cesse croissante de façon plus adéquate.

Michel Schryer, gérant de la coopérative explique en effet que les producteurs de produits biologiques de la Petite-Nation tenteront, grâce à la coopérative, d'assurer une meilleure distribution de leurs produits, particulièrement dans la région de la capitale où de plus en plus de marchands et de grossistes demandent des produits naturels.

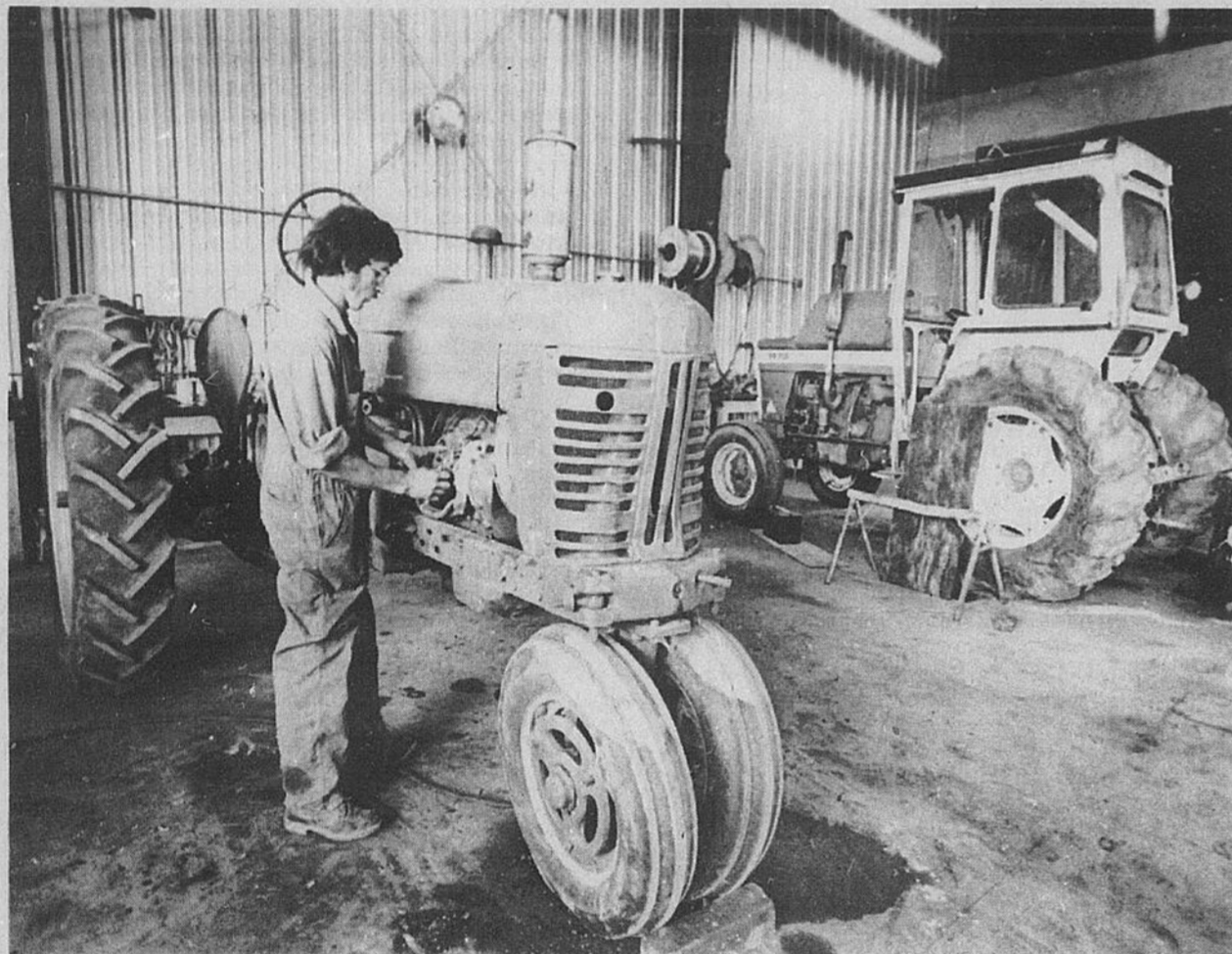
La région de la Petite-Nation n'a pas été oubliée elle non plus puisque la coopérative érigea un édifice sur le terrain de 16 acres qu'elle a acheté sur la Côte Saint-Pierre, édifice qui abri-

tera un petit kiosque de légumes naturels. Pierre Chagnon, l'un des membres de la coopérative, explique d'ailleurs que ce magasin mettra également à la disposition des personnes intéressées de nombreux produits naturels jusqu'ici introuvables dans la région. «Cependant, ajoute-t-il, les consommateurs n'y trouveront pas toutes les sortes de fruits et légumes frais mais seulement les légumes produits par les membres de la coopérative car nous ne voulons pas entrer en compétition avec les marchands locaux».

Les coopérateurs de la Petite-Nation n'ont également pas l'intention de faire compétition à d'autres producteurs de compost qui auraient l'intention de s'installer ailleurs au Québec et ils entendent bien faire profiter les autres de leur expérience. «Nous n'avons pas l'intention de créer un monopole dans ce domaine, poursuit Pierre Chagnon, et nous voulons, au contraire, aider d'autres personnes dès que notre coopérative aura atteint un certain seuil de rentabilité».

Ce seuil, les membres de la coopérative sont convaincus qu'ils l'atteindront très bientôt puisque Ecolovie est la seule entreprise qui fabrique des engrais naturels au Québec. «Nous sommes donc assurés de pouvoir écouler tous nos produits», explique Michel Schryer, et nous craignons même de ne pas pouvoir répondre à la demande».

Malgré tout, il n'est pas question que Ecolovie devienne une super entreprise. Ses promoteurs, défenseurs du grand principe «Small is beautiful», préfèrent en effet susciter d'autres expériences du genre plutôt que d'envahir un marché qui prête de plus en plus une oreille attentive à ce type d'expérience.



Encore en circulation

Malgré la modernisation accélérée de l'agriculture, il existe encore des vieux tracteurs en circulation. Un mécanicien de la coopérative agricole de Papineauville, Raoul Parisien, répare ici un International construit en 1953.

(Photo LE DROIT, par Paul Chiasson)

• La Coopérative de Papineau Une expansion pour mieux servir

par Colette Duhaime

PLAISANCE — L'Outaouais québécois fêtera cette année son quarantième anniversaire de coopération agricole et, malgré les problèmes survenus au cours des derniers mois avec des industriels désireux d'établir une fromagerie dans la région de Mont-Laurier, les promoteurs du projet d'agrandissement de la Coopérative agricole régionale de Papineau espèrent bien être en mesure de mener leur projet à terme.

Commentant ce projet d'expansion, M. Réjean Quévillon, président de la Coopérative, déclarait il y a quelques mois: «La coopérative a toujours été prête et sera toujours prête à défendre les intérêts des producteurs agricoles. Et c'est dans cette optique que nous avons décidé de proposer aux producteurs ce nouveau projet d'expansion qui nous permettrait, d'ici cinq ans, de répondre à la demande de la région en matière de fromage».

Quarante ans après la création de la première coopérative de la région, la Coopérative agricole régionale ne pense plus en termes de petits villages, mais bien en terme régional.

Pourtant, c'est dans les villages que les premières coopératives ont vu le jour. En 1939, à Thurso; en 1940, à Notre-Dame-de-la-Salette; en 1941, à Saint-André-Avellin, et en 1944, à Buckingham. Ces petites coopératives qui assuraient la transformation du lait des producteurs locaux, allaient, au cours des années se fusionner et agrandir leur potentiel. Pourtant, ce n'est qu'en 1965 que la véritable fusion de toutes les coopératives de la région allait se faire. A la suite d'une proposition faite par le ministère de l'Agriculture, les quatre coopératives alors existantes allaient en effet se réunir sous le nom de Coopérative agricole régionale de Papineau.

M. Jean-Paul Diné, l'un des artisans de ce regroupement a travaillé ferme pour convaincre les

producteurs de se rallier à ce projet de fusionnement. «J'ai toujours cru que pour s'en sortir, les producteurs devaient se regrouper et lorsque nous avons commencé à parler de fusionnement, j'ai travaillé activement à faire avancer cette cause».

Car malgré les études de marché prouvant que la seule façon pour les producteurs agricoles de s'en sortir était de fonder une grosse coopérative, certains d'entre eux n'étaient pas convaincus. «Mais la grande majorité des producteurs s'est ralliée», poursuit Jean-Paul Diné, et, en 1966 la Coopérative agricole régionale de Papineau pouvait construire l'usine actuelle».

Les coopérateurs qui avaient connu l'ère des petites beurrieres desservant de petites communautés pouvaient envisager de desservir une plus grande communauté: celle de l'Outaouais.

Parallèlement, les producteurs pouvaient également se doter de services plus adéquats et, au cours des années, les nombreux centres de distribution mettaient à leur disposition de nombreux produits nécessaires à l'exploitation de la ferme dont la nourriture pour animaux, les engrais chimiques, les grains de semence, les insecticides, les produits du pétrole, l'huile à chauffage et l'essence.

Depuis 1971, la Coopérative a également modernisé ses magasins de distribution, centralisé la fabrication des moulées à Thurso afin d'effectuer la livraison de ces produits en vrac et a fait l'acquisition de plusieurs camions afin de livrer ses produits à la ferme. La coopérative a, de plus, établi à Thurso une usine de mélange pour les engrais chimiques granulaires et liquides.

En juin 1977, la Coopérative faisait également l'acquisition de la laiterie Château, de Buckingham.



MENAGEZ L'ENERGIE... ECONOMISEZ DES DOLLARS!

(M) 800. PISTOLET A CALFEUTREUR. Qualité professionnelle, pour rendement supérieur sans problème. \$1.99
 (N) 801 CALFEUTREUR AU SILICONE A PEINTURER \$5.99
 (O) 799A CALFEUTREUR AU SILICONE DOW. Résiste à la moisissure, flexible en permanence. \$5.99
 (P) 805 CALFEUTREUR DAP ARCHITECTURAL. Haute qualité! A base d'huile. Blanc, gris. \$1.19
 (Q) 804 CALFEUTREUR DAP BUTYFLEX. Longue durée. Protection étanche à l'air et à l'eau. Cartouche 11 onces blanc. \$1.99
 (R) CALFEUTREUR AU SILICONE DOW. Pour les travaux plus étendus et exigeants. Cartouche 12 onces. \$5.99
 799 Clair \$5.99 799A Blanc \$5.99
 (S) 798 CALFEUTREUR PRO. Adhère à la plupart des matériaux. Noir, gris, blanc. \$0.69



CARTOUCHES

(S) 573 CARTOUCHES A PLOMB HERITAGE. Jusqu'à 12, en plastique, disponible: no. 2, 4, 5, 6, et 7 1/2. \$3.99
 (T) 570 CARTOUCHES IMPERIAL JAUGE 12. Charte spécial longue portée. Boîte de 25. Profitez de nos bas prix!
 (U) 572 CARTOUCHES CAL 22 IMPERIAL. Courte, longue, long rifle ou pointe creuse. Boîte de 50. \$1.59
 (V) 571 CARTOUCHES IMPERIAL PERCUSSION CENTRAL Cal. 303. 20 par boîte.
PROFITEZ DE NOS BAS PRIX!

LAISSÉZ-NOUS VOUS AIDER A MIEUX COMBATTRE L'HIVER RIGOUREUX GRACE A CES AUBAINES SPECIALES DE PRO!

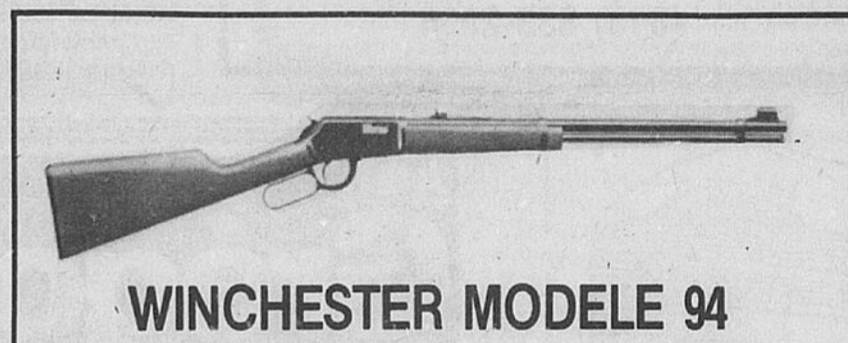


(M) 819. CHASSE NEIGE 2 C.V. "SNOW CANNON". Léger, facile à manier avec amplement de pouvoir pour débayer sentiers, trottoirs et allées! Largeur de la vis 20". Commandes groupées facilitent l'opération. \$299.99
 (N) 822. CHASSE-NEIGE 8 C.V. 26" DEUX PHASES. 4 vitesses avec plus neutre et renverse. Se rit des grosses bordées. Pneus de 18" avec chaînes installées en usine. Dispositif de sécurité. \$749.99



BROUETTES

(A) 562 BROUETTE TOUT-USAGE A CADRE EN BOIS. Capacité 4 pi. cu. Roue sur coussinet à rouleaux avec pneu de 4.00 x 8". \$59.95
 563 BROUETTE A CADRE D'ACIER. \$59.95
 (B) 566 PELLE A BOUT ROND TRUE-TEMPER. \$6.99
 (C) 567 RATEAU A GAZON TRUE-TEMPER. \$7.49
 (D) 568 SACS UTILITAIRES A PATERRE 33" x 47". Pqt de 5. \$0.99



WINCHESTER MODELE 94

La carabine modèle 94 a tué plus de gibier en Amérique du Nord que toute autre carabine du même genre. Chambre pour Winchester 30-30. La carabine la plus en demande, idéale pour la chasse au chevreuil. Disponible également Winchester 32, Special, calibres Win. 44-40 et Magnum 44. Plus de quatre millions de ce modèle 94 ont été vendus... l'arme favorite des sportifs.

30-30 et 32 SPECIAL \$193
 MAGNUM-44 \$219



CARABINE COOEY

Carabine action simple, idéale pour le commençant. Légère (4 1/2 lb), hors tout 37 1/2", à culasse mobile pour maniement facile et sécurité maximum. Tire des cartouches, courtes, longues et pour longues carabines. \$48.50



TRONÇONNEUSES

(F) 921 TRONÇONNEUSE AU GAZ MAC 310 DE LUXE. Puissant moteur et plaque lamellé de 14" donnant une nouvelle dimension à la coupe. Fonctionnement anti-vibration confortable. A voir chez Pro! \$189.98
 (G) 919 TRONÇONNEUSE AU GAZ MAC 110. Légère, facile à manier mais assez puissante pour l'utilité autour de la maison Plaque de 12". \$119.98
 920 TRONÇONNEUSE AU GAS MAC 140. Plaque de 14" avec dispositif d'auto-alignage \$29.99
 (H) 922 TRONÇONNEUSE ELECTRIQUE LUMB 'N' TRIM 8" DE REMINGTON. Légère, peu dispendieuse, facile et plaisante à manier, ne pèse que 4 1/2 lbs. \$4.49
 (K) 925 LUBRIFIANT AUTOMNE/HIVER CASTROL POUR SCIE A CHAÎNE 4 LITRES

LA VENTE SE TERMINE LE 13 OCTOBRE

POUR DES OUTILS DE PRECISION ET DE QUALITE **Rockwell** NOUS AVONS LA SERIE COMPLETE

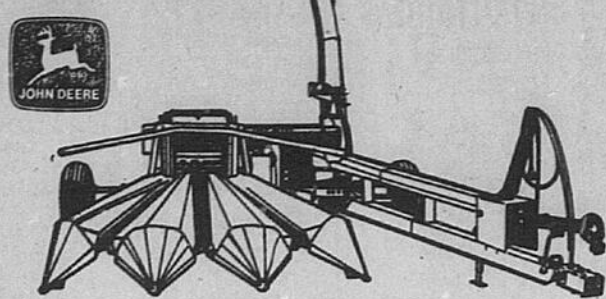
FINANCEMENT **AVCO** CHARGEX VISA master charge

D. LATREMOUILLE LTÉE
 561, rue NOTRE-DAME EMBRUN 443-3666

• Terres, animaux et équipement coûtent cher

«Même avec \$200,000, où est-ce que tu veux aller?»

Les nouvelles moissonneuses Powr-Mizer(MD) — la puissance que vous avez toujours recherchée avec celle que vous avez déjà en main.



Obtenez des résultats supplémentaires avec votre tracteur grâce aux nouvelles et puissantes moissonneuses 3940 et 3960. La caractéristique de puissance commence avec les têtes du couteau Dura-Drum(MD) de 36 ou 48 lames. Ces lames supplémentaires couperont votre récolte. Et vous pouvez conserver vos lames toujours tranchantes avec la nouvelle barre de coupe à réglage rapide. Le modèle d'accès facile vous permet de ne pas vous éreinter ou de perdre votre calme, puisque que vous n'avez pas à vous pencher et que vous n'avez aucun protecteur à enlever. Tout ce dont vous avez besoin pour un ajustement précis en moins de deux minutes, c'est une clef. La puissance efficace continue avec une souffleur spéciale de 2 vitesses. Une vitesse vous permet de traverser les récoltes difficiles telles que le transport du foin, tandis que l'autre ajustement conserve l'énergie pour les plus petites récoltes. Venez visiter et examiner les caractéristiques des nouvelles moissonneuses Powr-Mizer(MD) 3940 et 3960.

SPECIAL

Aucun intérêt avant le 1er juin 1980 sur les ventes financées JDFF des nouveaux tracteurs utilitaires John Deere et l'équipement de fenaison et les tracteurs utilitaires d'occasion.

J.A. WILLIAMS
VENTE ET SERVICE
(Cumberland) Inc.
CUMBERLAND, ONTARIO
(613) 833-2504

par Guy Lacombe

WENDOVER — Même si des institutions financières comme la Société de crédit agricole ou les Caisses populaires font tout en leur pouvoir pour aider des jeunes à se lancer en agriculture, il est pratiquement impossible de nos jours de partir à zéro comme la chose pouvait se faire il y a une trentaine d'années.

Dans les années 40, un jeune homme courageux pouvait se lancer en agriculture avec à peu près rien. Dans l'Est ontarien, un tel raconte qu'il n'avait que \$300 de comptant quand il a acheté sa ferme; un autre n'avait qu'un cheval et une vache. Tous ont travaillé dur et se sont imposés de gros sacrifices pendant plusieurs années.

Mais quoi qu'on en dise, un tel courage aujourd'hui ne suffit plus. Il faut de l'argent. Et beaucoup d'argent. La Société de crédit agricole ou les Caisses populaires Desjardins sont bien disposées à prendre certains risques avec des candidats qui représentent peu de risques. Mais «même avec \$200,000», commente un fermier de Wendover, M. Alain Delorme, «où est-ce que tu veux aller?»

Aujourd'hui, les terres elles-mêmes coûtent beaucoup plus cher qu'autrefois, même toutes proportions gardées. Les vaches également, pour ceux qui veulent aller dans la production laitière ou la reproduction. Et également le quota, l'équipement, etc.

Le jeune d'aujourd'hui aura beau avoir le courage qu'on voudra, la seule façon qu'il a de se lancer c'est, comme on dit, que son père soit venu au monde avant lui... En d'autres mots, les jeunes cultivateurs qui peuvent acheter la terre paternelle à bon prix sont les seuls qui peuvent espérer faire une carrière agricole intéressante et profitable. Les autres seront endettés toute leur vie, à moins qu'ils ne gagnent le gros lot ou qu'ils soient d'exceptionnels gestionnaires. Pour Alain Delorme, tout est là. La ferme, explique-t-il, est une grosse entreprise et elle doit être menée comme telle. Cela veut dire que le fermier doit surveiller constamment son exploitation et y mettre tout le soin nécessaire, et il doit pouvoir prendre rapidement de bonnes décisions. Il lui faut aussi être capable de percevoir clairement les problèmes afin d'appliquer les bonnes solutions sans délais.

Quand Alain Delorme deviendra propriétaire de la terre paternelle, il sera la troisième génération de sa famille à exploiter cette entreprise. Mais il sera le premier à avoir fait des études universitaires et à porter le titre d'agronome. C'est une chance qui est peu commune. En fait, Alain Delorme est probablement le seul fermier-agronome dans tout Prescott-Russell. Ce n'est pas que la profession d'agronome n'attire pas de

jeunes gens. C'est plutôt que les études terminées, peu de diplômés veulent retourner sur la terre. Trop de belles professions s'offrent à eux. «J'aurais eu bien des possibilités moi aussi, confie le jeune agriculteur, et j'ai pris la plus difficile. Celle aussi que j'aime le mieux et qui répond le mieux à mes ambitions.»

En réalité, la ferme des Delorme s'est développée de façon remarquable au cours de la dernière décennie. Pas seulement à cause de l'équipement agricole moderne, mais peut-être davantage à cause de la façon dont on fait la gestion du troupeau. Par exemple, à nombre égal de vaches, la production laitière est à peu près trois fois supérieure à ce qu'elle était du temps du grand-père Delorme. Mais il faut dire que les vaches sont soigneusement surveillées et que la reproduction se fait scientifiquement de façon à ce que le troupeau, dans son ensemble, soit de qualité supérieure.

Pour ce qui est de la production laitière elle-même, la règle à suivre est très simple: plus la vache est en santé, meilleure est sa production. «Prends juste les sabots, explique Alain Delorme. Il faut les surveiller constamment. S'il y a des excroissances de corne, la vache a mal au pied, elle boite, elle souffre, elle donne moins de lait. C'est comme nous, renchérit-il: si on n'est pas bien, on travaille moins bien, on produit moins.»

Mais si les détails comme celui-là sont importants et requièrent une attention constante, il y a

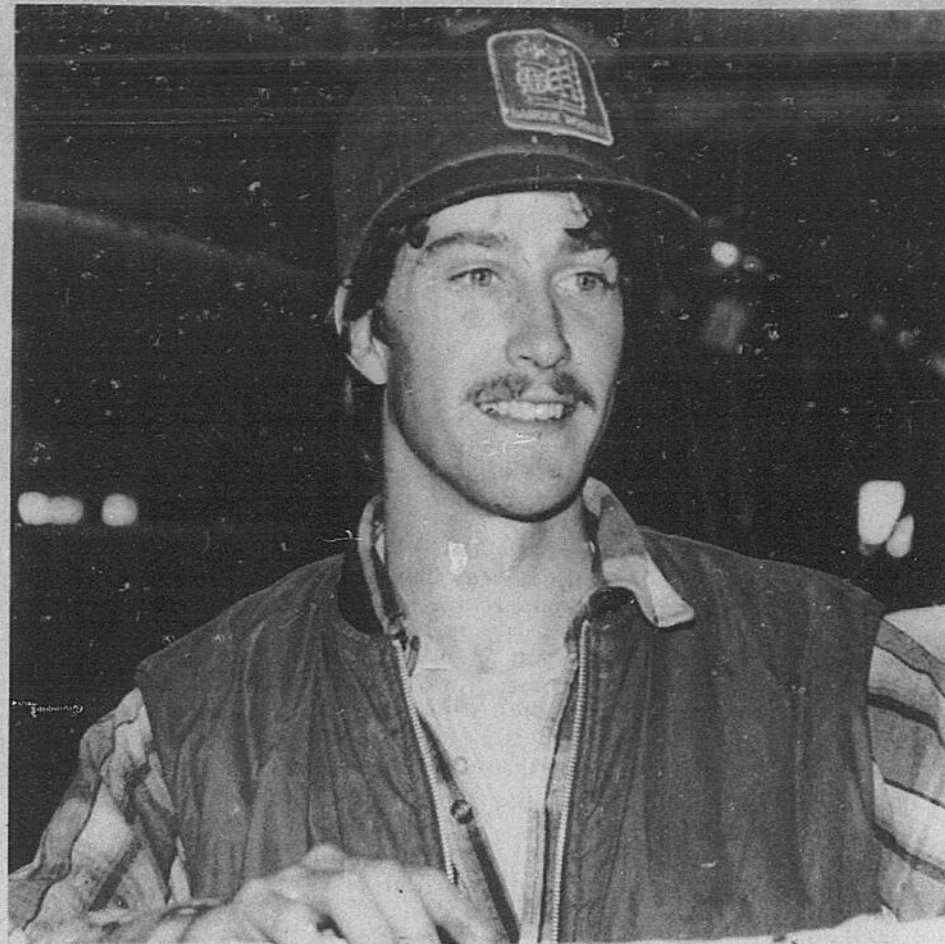
aussi des problèmes de taille qui exigent des solutions rapides et bonnes.

«Un des plus grands bienfaits de l'université, de dire le jeune fermier, c'est qu'on y apprend à penser avec logique.» Puis il explique que lorsqu'un problème surgit, il faut être capable d'en saisir l'ampleur et l'importance afin d'être en mesure d'y trouver une solution logique.

Il souhaiterait que tous les jeunes aient la chance d'aller à l'université et de se spécialiser dans leur difficile profession d'agriculteurs. «Il y a tant de choses à apprendre, dit-il. La gestion du troupeau est une discipline. Mais il y a aussi la gestion des sols qui est fort différente mais tout aussi importante. Il y a la comptabilité, la tenue de livres, etc., sans parler des connaissances de métier.»

L'agriculteur, en effet, doit être constructeur, soudeur, charpentier, mécanicien, plombier, électricien, etc. Chez les Delorme, on est présentement à agrandir l'étable en même temps qu'on fait la récolte et qu'on fait le train quotidien. A l'occasion, on prend de l'aide spécialisée, mais là comme ailleurs c'est le fermier lui-même qui fait le gros de l'ouvrage.

C'est donc dire que le jeune d'aujourd'hui qui se lance dans une telle entreprise doit mettre tous les atouts de son côté: argent et talent. Si le premier manque, l'entreprise ne peut démarrer; si le second manque, elle est vouée à l'échec.



Après avoir terminé ses études en agronomie, Alain Delorme avait le choix entre plusieurs professions intéressantes. «J'ai pris la plus difficile», dit-il, c'est-à-dire qu'il est retourné sur la terre paternelle pour y demeurer. Ils étaient 62 diplômés dans sa classe. Deux seulement ont pris cette option.

(Photo Le Droit, par Gilles Benoit)



A&R
Grégoire
Automobile Ltée., Ltd.

S'Y CONNAIT EN CAMIONS!

TOUTE CONSULTATION EST GRATUITE QUE CE SOIT POUR UN CAMION OU UNE VOITURE



CAMIONS CHEVROLET

NOUS AVONS UN VASTE CHOIX DE CAMIONS A DES PRIX VRAIMENT IMBATTABLES.

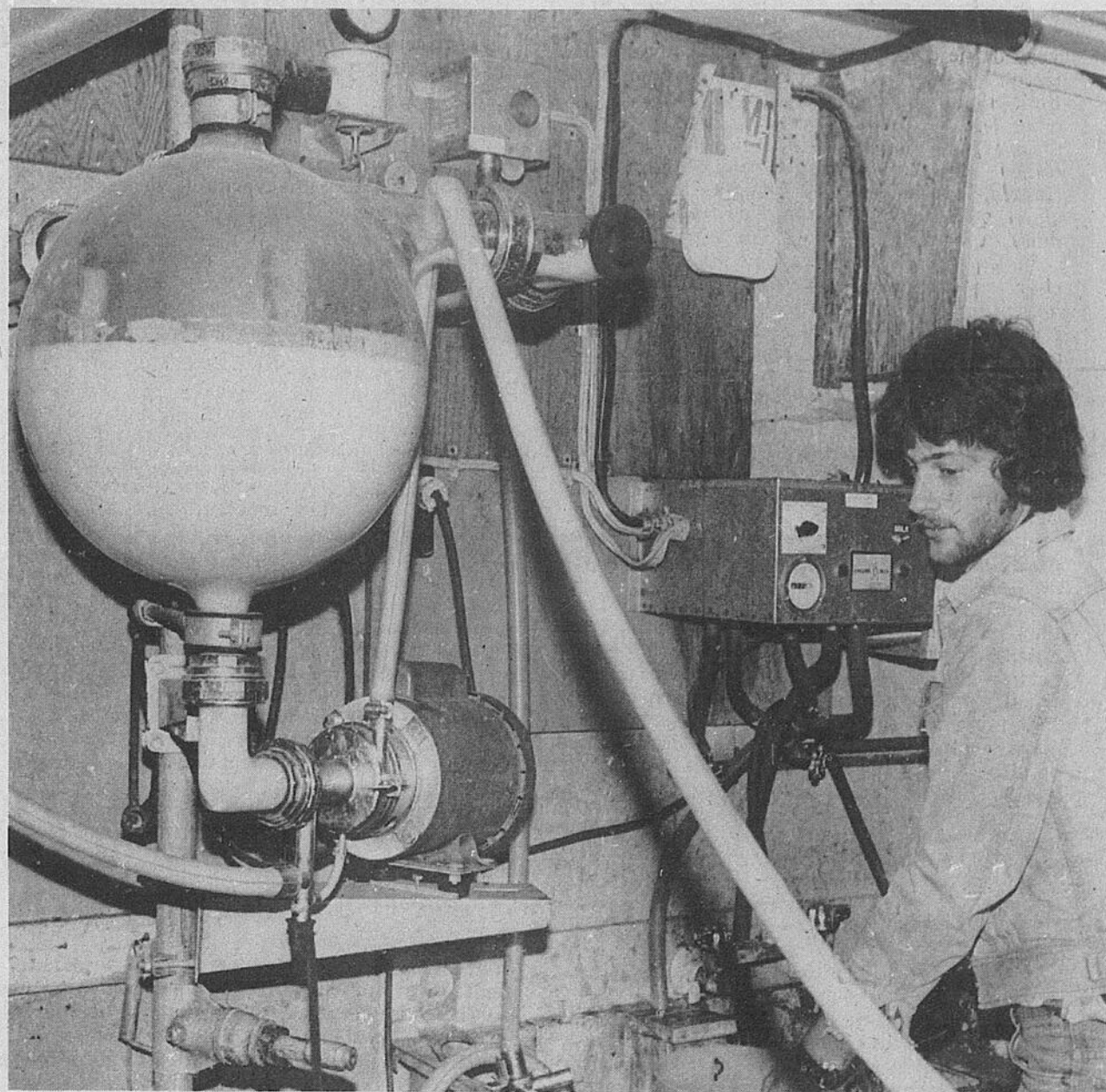


FINANCEMENT BANCAIRE

PLAN DE PROTECTION CONTINUE

LOCATION A LONG TERME

A&R RUE NOTRE-DAME
Grégoire EMBRUN, ONT.
Automobile Ltée., Ltd. 443-2885



Il y a loin du bidon dans lequel on versait jadis la chaudière de lait à cet équipement sophistiqué qu'est le pipeline. Mario Delorme (ci-dessus) en con-

naît tous les secrets. Grâce à ce système le lait passe directement de la vache au grand réservoir réfrigéré qu'un camion vient vider tous les deux jours.

(Photo Le Droit, par Gilles Benoit)

UTILISEZ

NOS P'TITES ANNONCES

efficaces, économiques

EN COMPOSANT: 237-8400

LA CARTE CHARGEX VISA EST HONORÉE

Dans Glengarry, Prescott, Russell et Dundas 90% des cultivateurs font appel au crédit agricole

par Guy Laconbe

OTTAWA — Dans les comtés de Prescott, Russell, Glengarry et Dundas, environ 90 pour 100 des cultivateurs sont des clients de la Société de crédit agricole (S.C.A.). Et selon un officier de crédit de cette Société, M. Raymond Legault, il n'y a pas de quoi s'étonner. Quand un homme administre une entreprise de \$200,000 et davantage, il est bien normal qu'à un moment ou l'autre il ait besoin de financement. Mais comme la Société du crédit agricole a été établie pour aider les agriculteurs qui ont des besoins, ou encore les aspirants-agriculteurs qui veulent acheter et mettre sur pied une exploitation rentable, c'est surtout de ce côté-là qu'elle dirige ses efforts.

Ces dernières années, cette Société de la Couronne n'a pas eu toutes les ressources suffisantes pour répondre à toutes les demandes d'emprunt agricole à long terme. C'est pourquoi elle a dirigé vers d'autres sources de crédit les exploitations qui sont déjà solidement établies pour venir en aide surtout aux débutants ou aux autres cultivateurs qui ont des besoins pressants. «On prend ceux qui sont au bas de l'échelle, explique M. Legault, particulièrement les débutants».

La Société de crédit agricole est une véritable institution financière qui fonctionne essentiellement sur une base d'affaires, mais elle a ceci de particulier qu'elle peut échelonner un prêt sur une longueur de 30 ans, que les prêts peuvent être remboursés par anticipation en tout temps, et que le taux d'intérêt est inférieur à celui des autres institutions financières (présentement, il est à 10 et trois quarts pour 100p).

De plus, il peut arriver que cette Société de crédit finance une entreprise à 100 pour 100. Quand il a été établi qu'un agriculteur ou un aspirant-agriculteur a véritablement besoin de l'aide de la S.C.A., il n'a en somme que deux conditions à remplir pour obtenir un prêt, pourvu toutefois qu'il soit en âge et qu'il soit un citoyen canadien ou un immigrant reçu. 1) Il doit prouver qu'il a une capacité de remboursement, c'est-à-dire qu'il doit démontrer que l'exploitation agricole produira un revenu suffisant, sous sa régie, pour qu'il puisse s'acquitter de toutes ses obligations financières et assurer à sa famille un niveau de vie convenable. 2) Il doit prouver en outre qu'il a une bonne capacité de gestionnaire et qu'il a de l'expérience dans une exploitation agricole.

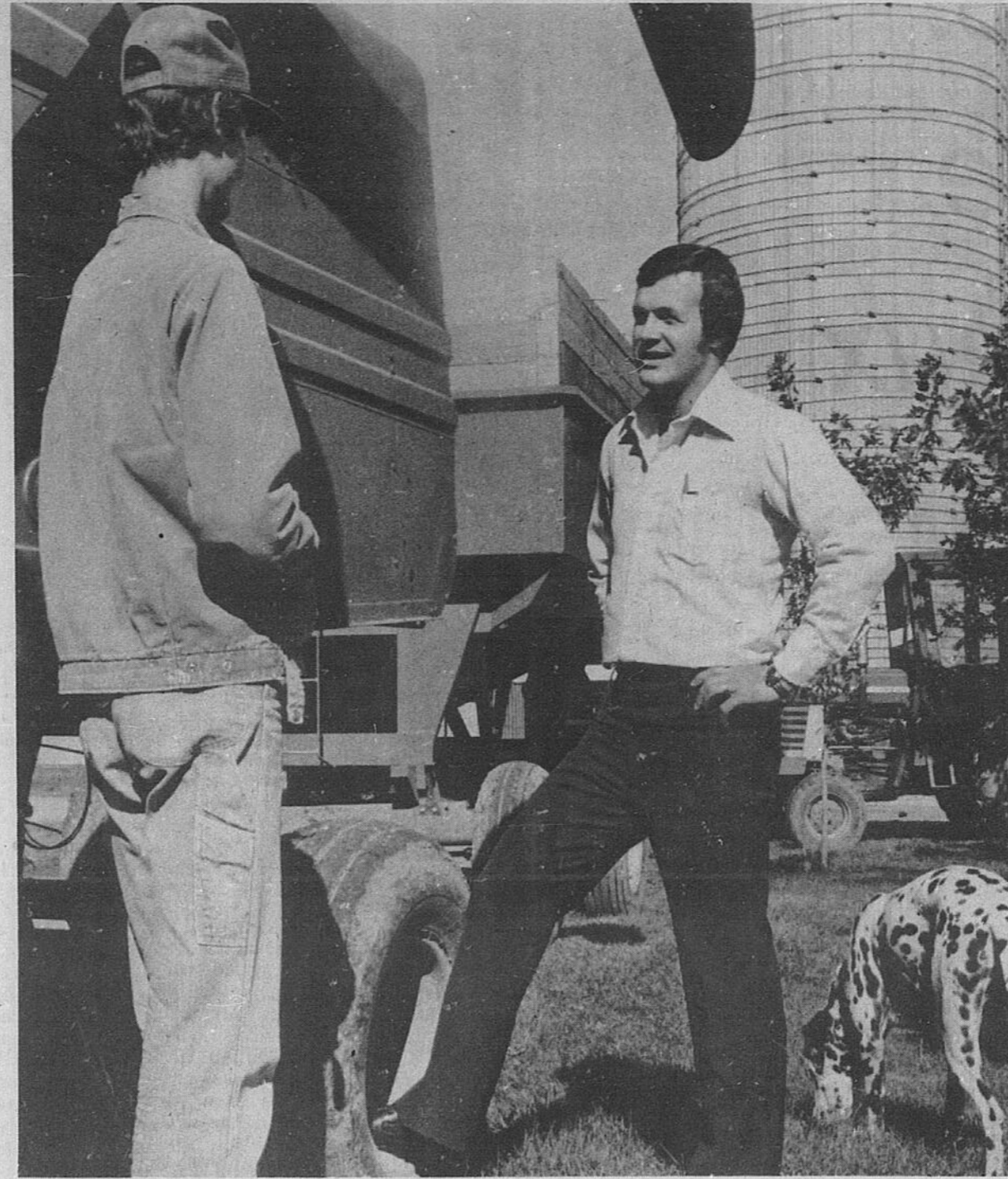
Le mois dernier à Fredericton, lors de la Conférence annuelle de l'Institut de l'Agriculture du Canada, le président, M. Douglas McRorie, déclarait qu'il n'était pas facile de trouver des fermiers capables d'user sagement de crédit.

M. Legault se dit d'accord avec cela, surtout chez les jeunes cultivateurs qui sont souvent portés à se procurer ce qu'il y a de plus gros, de plus puissant et de plus moderne en machinerie agricole. «Pour certains, explique-t-il, c'est une forme de défoulement. Ils travaillent fort, ont peu de loisirs, mais en revanche ils se paient de bonnes machines...»

Il arrive aussi que le fils qui achète la ferme de son père se trouve à hériter de l'entreprise mais pas de la sagesse, de la pondération, de l'expérience du père.

Mais, de poursuivre M. Legault, prenez n'importe quel autre homme d'affaires qui gère une entreprise de \$200,000 ou davantage. Il a ordinairement son comptable et souvent il jouit de l'aide d'un ou plusieurs associés ou même d'un petit bureau de direction. Le cultivateur, lui, est un homme seul. Il faut qu'il connaisse l'élevage, l'agriculture, la mécanique, la construction, la comptabilité, la gestion, etc. C'est beaucoup demander. «Autrefois, dit encore l'officier de crédit de la SCA, si quelqu'un n'avait pas trop d'habitude, on lui disait: achète-toi une ferme, au moins tu vas vivre. Mais aujourd'hui, c'est tout le contraire».

M. McRorie qui est aussi directeur de la division des services d'agriculture de la banque Royale, suggérerait que le gouvernement et le sec-



La Société de Crédit agricole existe pour aider financièrement les agriculteurs qui ont besoin de crédit. Mais elle est plus qu'un service de prêts. Elle offre aussi un service de conseils en gestion et, selon M. Raymond Legault (ci-dessus), c'est là un besoin des plus urgents, surtout chez les jeunes agriculteurs.

(Photo LE DROIT par Gilles Benoit)

teur privé fassent davantage pour donner aux agriculteurs la formation en gestion dont ils ont besoin. «Il y a une véritable nécessité, sur une ferme moyenne, d'améliorer le niveau de gestion de la ferme», a-t-il poursuivi. Et cela est important parce que le crédit est devenu un ingrédient essentiel pour la survivance de la plupart des fermes.

A ce compte-là, on peut dire que les agriculteurs francophones de l'est ontarien sont nettement désavantagés. Le seul endroit où ils peuvent prendre des cours en gestion, c'est au Collège d'agriculture de Kemptville. Mais alors tout est en anglais. Les écoles secondaires pourraient préparer davantage les étudiants aux fonctions de gestionnaires. Mais même à l'école secondaire de Plantagenet, aux dires de M. Jean Poirier, animateur de l'ACFO, on ne croirait jamais qu'on est en plein centre agricole. Les étudiants ne sont pas plus préparés aux travaux de la ferme que ceux qui vont à l'école Champlain d'Ottawa...

Au niveau de la Société de Crédit agricole elle-même qui a précisément un service de conseils en gestion financière non seulement pour examiner les projets agricoles mais également pour conseiller après l'emprunt, il semble y avoir une pénurie d'officiers francophones. Par exemple, le mois dernier, le directeur régional, M. J.S. Given, annonçait le transfert de Jill Campbell, conseillère en crédit, de Stratford à Cornwall. Mlle Campbell s'occupera donc d'une région où les agriculteurs francophones sont environ 50 pour 100, et elle est unilingue anglaise.

Bien sûr, elle apprendra le français, mais à la Société de Crédit agricole tous ceux qui ont appris le français, qui ont été déclarés bilingues et qui reçoivent la prime au bilinguisme, à toutes fins pratiques ne parlent jamais français et font tout en leur pouvoir pour passer aux conseillers francophones les clients d'expression française.

D'autre part, pour les cultivateurs de Prescott-Russell, ils doivent en outre se rendre tout à fait à l'Ouest d'Ottawa, au coin de la promenade Moodie et de la route 7, où sont situés les bureaux de la SCA. Il serait normal, de dire M. Legault, qu'il y ait un bureau dans les comtés mêmes, là où sont les cultivateurs, mais c'est une idée qui n'a pas encore fait son chemin.

Si un tel bureau existait à Casselman, par exemple, il serait plus facile pour l'officier de prêt d'être présent aux cultivateurs non seulement pour étudier leurs besoins, mais aussi pour leur venir en aide dans leur gestion. Cela faciliterait en outre la mise en oeuvre d'une innovation que suggérerait le mois dernier M. McRorie à Fredericton, si toutefois la SCA se dit d'accord avec une telle idée. Il s'agit de «prêts d'opérations rotatifs», selon les mots même de McRorie.

Dans le passé, a-t-il expliqué, on donnait de l'argent aux fermiers et on leur fixait une date de remboursement. Avec le nouveau système, un fermier se verrait allouer l'argent sur une période d'un an peut-être, et il pourrait rembourser à mesure que les revenus entrent à la ferme. Et puis il peut en retirer de nouveau s'il en a besoin. De cette façon, le prêt monte et descend selon les besoins saisonniers de la ferme.

M. McRorie a expliqué en outre qu'il n'y aurait pas de date fixe de remboursement et que dans bien des cas, cette date pourrait être reportée à l'année suivante ou même continuer à monter et descendre sur une période de plusieurs années.

EPARGNES D'AUTOMNE VENTE DE FIN DE SAISON



TRACTEURS D'OCCASION	
Universal, 651M, FWD 61 H.P.	\$5,900
Universal, 445DJ, FWD 42 H.P.	\$4,800
Cockshutt, 1950T,	
cabine refaite	\$12,400
Nuffield, 465, LDR P.S.	\$4,000
White, 2-50, FWD Cab.	
LDR in mod. 83 H.P.	\$16,950
Cockshutt, 1855,	
FWD cab. 98 H.P.	\$16,000
M.F., 135, Cab.	\$4,600
FORD, SM,	
attelage à 3 PTS PTO	\$2,750
White, 2-105,	
FWD cab. 105 H.P.	\$24,900
Cockshutt, 1755, TWD	\$11,900
Cockshutt, 30	\$950
Cockshutt, 30	\$950
J.D., 2150, LDR cab. 80-85 H.P.	\$12,500
Cockshutt, 1750	\$8,900
D.B., 990	\$1,750
White, 1365, FWD cab. LDR	\$9,900
White, 2-85, FWD cab. clim.	\$24,500
Oliver, 55, LDR	\$3,450
White, 1370, FWD	\$10,000
A.C., 180, cab. 70 H.P.	\$8,700
Cockshutt, 540, LDR	\$3,400
Oliver, 88	\$1,250
1HC, B275, LDR	\$3,675
White, 1370, LDR FWD	\$11,500
Cockshutt, 1255, LDR FWD	\$6,500
Leland, 384	\$5,800
Cockshutt, 1850, cab.	\$8,800
Ford, 7000, cab. TWD	\$13,800
Cockshutt, 1655, cab. TWD	\$12,800
White, 1370, FWD ldr	\$11,500
White, 1355, FWD	\$10,000
A.C., 190XT, cab. LDR 2 BOT.	\$10,500

AUSI EN INVENTAIRE

- 20 épanduses d'occasion
- 20 charrues d'occasion
- 6 pulvérisateurs à disque d'occasion
- 4 ramasseuses-dépouilleuses d'occasion
- PLUSIEURS MOISSONNEUSES-BATTEUSES
- 10 lieuses à foin d'occasion
- 8 botteleuses d'occasion
- 12 moissonneuses d'occasion
- 5 broyeuses

A DIVERS PRIX ET GRANDEURS

AUSI UNE GAMME COMPLETE D'INSTRUMENTS ARATOIRES NEUFS

AGENT AUTORISE

SPERRY NEW HOLLAND

PIECES et SERVICES



Plus de 25 ans de ventes et de service pour la communauté familiale

WHITE • NEW IDEA
NEW HOLLAND • YANMAR

WEAGANT FARM SUPPLIES LIMITED

ROUTE 43 A L'OUEST DE WINCHESTER 774-2180 EQUIPEMENT WHITE & NEW IDEA

VILLAGE DE SOUTH MOUNTAIN 989-2097 EQUIPEMENT NEW HOLLAND

MAINTENANT DEUX EMPLACEMENTS

OBTENEZ LES VOTRES A DES PRIX D'AUTOMNE AUJOURD'HUI MEME!



Combinés Massey-Ferguson 750 et 760
LES GEANTS AGRICOLES QUI VOUS EMBALLERONT



UN PERKINS A L'AVANT DU CONFORT AU HAUT

ET UNE SATISFACTION DE 4 FAÇONS EN PLUS

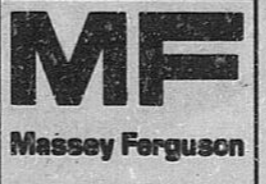
Lorsqu'il s'agit d'effectuer des travaux de récolte de maïs en grande quantité, les MF750 et MF760 accompliront le travail rapidement pour vous. Venez voir ces géants et vous serez emballé. Les deux ont un Perkins à diesel, sont efficaces et comprennent le nouveau moniteur électronique de 14 canaux pour la surveillance de toutes les fonctions importantes, un gros cylindre à barre et les nouvelles têtes à maïs de la série 1100 afin de donner plus d'efficacité au combiné. Et ce n'est pas tout. Pour un environnement entièrement contrôlé, il y a une nouvelle module de commande flamant neuve. Venez voir ces puissances agricoles immédiatement... MF 750 et MF760

Une excellente sélection de tracteurs depuis les 37 H.P. et plus, prêts pour la livraison immédiate

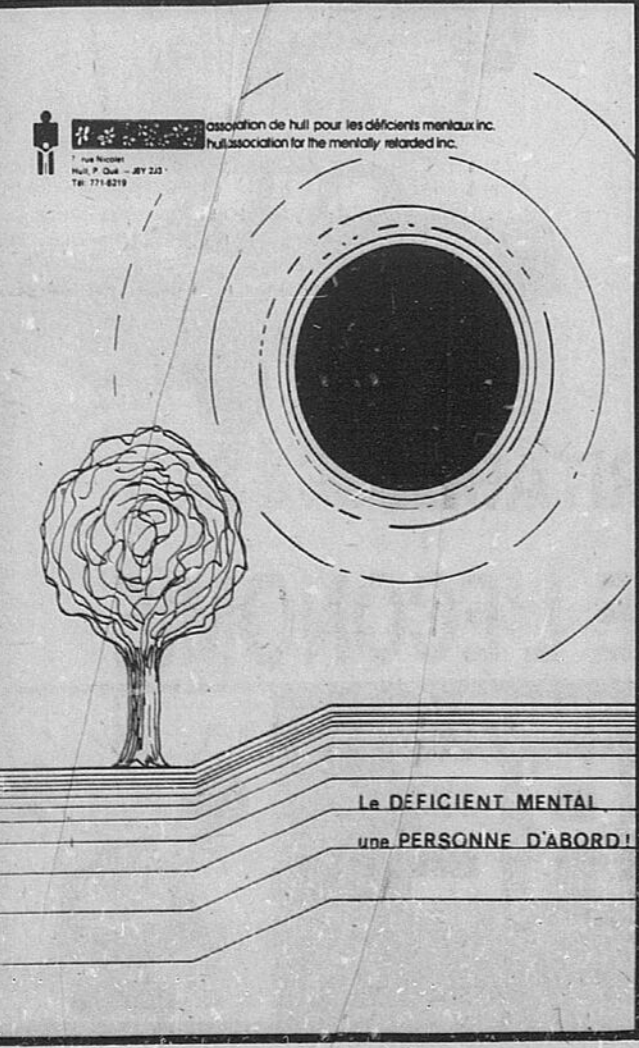
TRACTEURS ET EQUIPEMENT D'OCCASION

Nous avons une assez grande quantité de tracteurs et de machinerie agricole d'occasion, entièrement remis à neuf et prêts à rouler pour vous. Consultez-nous!

E.L.B. SMITH'S FARM EQUIPMENT LTD.

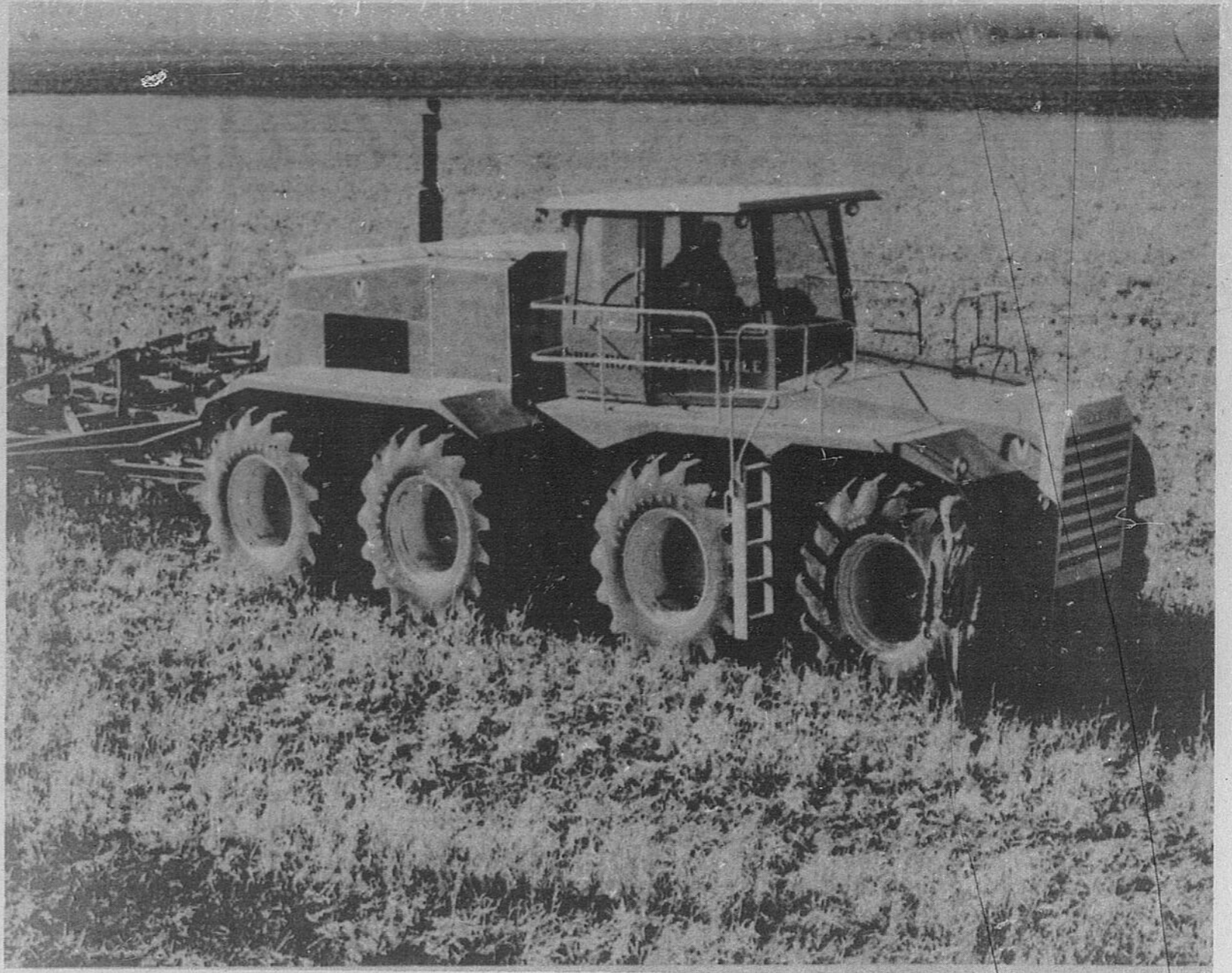


WINCHESTER, ONTARIO, K0C 2K0
Route 31, 1/2 mille au sud de Vernon
(613) 774-3379



• Agripop

Les caisses populaires: une oreille attentive aux besoins des agriculteurs



Les grosses machines agricoles sont souvent nécessaires de nos jours pour assurer l'efficacité d'une opération agricole. Mais chez les jeunes cultivateurs, elles peuvent être tout simplement une forme de

défolement... et un défolement dispendieux. «Big Boy» que l'on voit ici pèse 28 tonnes et de vendait l'an dernier pour \$130,000. (Téléphoto CP)

par Guy Lacombe

OTTAWA — Que les Caisses populaires Desjardins prêtent une oreille attentive aux besoins des agriculteurs, cela n'a rien de particulièrement nouveau.

Mais le programme Agripop que viennent de lancer les Caisses populaires de l'Union régionale de Québec présente quand même quelque chose d'innovateur dont les agriculteurs ne manqueront pas de tirer profit. Les principaux éléments de ce programme se présentent en quatre volets, soit une équipe spécialisée au service des agriculteurs; une formule de crédit parant à toute éventualité; un plan de comptabilité par

ordinateur, et la publication d'un bulletin d'information saisonnier.

«Avec le lancement du programme Agripop, a expliqué récemment le président de l'Union régionale de Québec, M. Jean-Marie Ouellet, les Caisses populaires ne feront en somme que continuer un travail entrepris depuis plusieurs décennies en vue d'aider sans cesse l'agriculteur qui a besoin de crédit. Ce qui est probablement plus nouveau, c'est que le programme Agripop est lancé après une longue période d'étude des besoins de ce genre d'entreprise, la plus présente que l'on connaisse sur le territoire québécois».

M. Ouellet a d'autre part affirmé qu'à la Caisse populaire Desjardins, les ressources nécessaires à un prêt agricole sont plus présentes que jamais. Au plan des ressources humaines, par exemple, la grande majorité des directeurs en milieu rural ont bénéficié d'une session de perfectionnement avec le concours de la faculté d'Agriculture de l'université Laval.

Au plan des ressources monétaires, il n'y a pas de problèmes non plus. «La diminution récente de nos normes de liquidité, a poursuivi M. Ouellet, rend l'argent disponible chez nous, sans compter que la Caisse populaire peut bénéficier en tout temps de l'appui des institutions du mouvement des Caisses populaires Desjardins».

Dans le domaine de la comptabilité, la Caisse populaire entend mettre son ordinateur au service des agriculteurs. Cela permettra à l'emprunteur de mieux connaître sa situation financière, de lui fournir plus d'éclairage pour assumer ses obligations tout en lui permettant de mieux prévoir le développement futur de sa ferme.

Modalités des prêts

Le directeur général de l'Union régionale des caisses populaires, M. Raymond Blais, a par ailleurs précisé les deux formes de prêts que les cultivateurs pourront obtenir à leur caisse populaire.

Il y a tout d'abord la formule tandem: la caisse populaire consent des prêts à même ses fonds, mais ces prêts sont garantis par l'Etat (Système qué-

bécois de crédit agricole) qui, du même coup, alloue un rabais d'intérêt à l'emprunteur.

La deuxième formule consiste en une opération de crédit agricole autonome, c'est-à-dire qu'il n'y a ni garantie ni intervention de l'Etat. Cette opération s'applique surtout dans les cas où l'emprunteur n'est pas éligible au rabais d'intérêt. Dans ce cas, la Caisse populaire Desjardins rend l'initiative et l'entière responsabilité du prêt.

La formule tandem n'est pas nouvelle cependant, a rappelé M. Blais, puisque depuis 1962, la loi de l'amélioration des fermes du Québec fait appel à la participation des institutions privées. Plus récemment même, la formule a été étendue au crédit à long terme après l'avoir été au crédit à court terme.

Six sortes de prêts

Les principales composantes du régime autonome des caisses populaires sont tout d'abord le crédit d'exploitation qui se traduira en avance sur les récoltes (engrais, semences, plants, carburant, pesticides, etc., y compris la main-d'oeuvre) ou en avances sur l'élevage (troupeaux, aliments, soins vétérinaires, etc., y compris la main-d'oeuvre).

Deuxièmement, on prévoit aussi une avance en compte courant. Il s'agit d'un crédit variable jusqu'à concurrence d'une avance préétablie. L'intérêt est calculé périodiquement sur le solde débiteur.

En outre, il y a quatre autres sortes de prêts, soit des prêts d'élevage (crédit à moyen terme

destiné au financement des producteurs) des prêts d'équipement (crédit à moyen ou long terme destiné au financement du matériel agricole), des prêts immobiliers (crédit hypothécaire à long terme sur biens-fonds), et enfin des prêts spéciaux (crédit à court ou moyen terme à d'autres fins, telle l'acquisition de quotas).

Le crédit à court terme est accordé pour moins d'un an, avec option de renouvellement dans le cas d'une avance en compte courant. Le crédit à moyen terme dure de un à sept ans, et celui à long terme dure plus de sept ans. Quant aux taux d'intérêt pratiqués, ils sont sujets à diverses considérations.

La comptabilité verte

Les agriculteurs qui le désirent pourront confier à Agripop le soin de leur comptabilité, et cela n'aura rien de compliqué, a assuré M. Blais, puisque c'est l'ordinateur qui fera tout... ou presque. L'agriculteur n'aura qu'à codifier ses transactions (par chèque ou comptant) selon une méthode toute simple.

Grâce à un tel système, il lui sera possible de prendre connaissance en tout temps de sa situation financière et d'analyser le rendement de son entreprise.

Ajoutons enfin que le programme Agripop comprend la publication d'un bulletin saisonnier qui traitera, au fur et à mesure de sa parution, des composantes du programme, en plus de sujets spécialisés.

RECOMMANDATIONS D'ENGRAIS CHIMIQUE POUR LE MAÏS A L'AUTOMNE

Si vous n'avez pas fait faire l'analyse de votre terrain, votre co-op vous suggère d'appliquer votre engrais à l'automne avant de labourer.

Phosphore — Le phosphore stimule le système de racine et aide à la pollinisation du maïs. Un épi incomplet est un indice qu'il manque de cet ingrédient.

Potasse — Le potasse joue un rôle très important dans la culture du maïs. Les pores sont fertilisés par cet ingrédient; le manque de cet ingrédient peut empêcher les pores de se refermer et causer une perte d'eau; il est très important que les pores se referment pour conserver l'eau qui servira à la survie du plant lors d'une sécheresse.

Comme ces deux ingrédients sont positifs et que la terre est négative, il n'y a pas de perte d'engrais — en épandant votre engrais à l'automne, cela vous procure moins de travail au printemps et votre terrain est moins tassé. Votre engrais s'étant décomposé à l'automne, elle pourra nourrir les plants de maïs dès leur pousse. En plus, à l'automne, les épanduses sont moins en demande ce qui nous permet de vous offrir un meilleur service.

DONNE PAR MINOT A L'ACRE

	100 minots		120 minots		140 minots		160 minots	
	P ₂ O ₅	K ₂ O	P ₂ O ₅	K ₂ O	P ₂ O ₅	K ₂ O	P ₂ O ₅	K ₂ O
Sable	50	90	70	110	90	130	110	155
Sable argileux	45	80	65	100	85	120	105	145
Argile	40	60	60	80	80	100	100	125
Glaise/argile	35	40	55	60	75	80	95	105
Glaise	30	30	50	50	70	70	90	95

En faisant l'application du phosphore et du potasse à l'automne, cela vous permet d'utiliser un bon engrais comme le Big Bonus 7-29-5 que vous pouvez verser dans la planteur. Complétez votre engrais avec de l'acqua comme base de nitrogène et ainsi vous devriez obtenir une excellente récolte à l'automne. (par Léandre Richer)

La Coopérative Agricole

D'EMBRUN LTEE

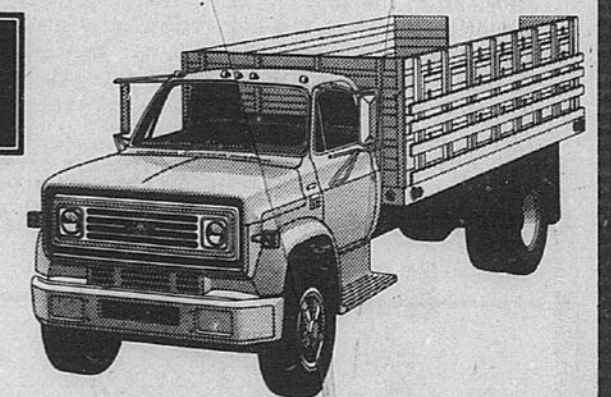


491, RUE NOTRE-DAME,
EMBRUN, Ontario
par LEANDRE RICHER, représentant des ventes
TELEPHONE: 443-2833 EN SOIRÉE: 443-2035



CAMIONS GMC

FAITES L'ESSAI



LE VERITABLE

CHAMPION DE L'ECONOMIE

UNE RAISON DE PLUS POUR ACHETER CHEZ

BAURORE

PONTIAC — BUICK — GMC
ROUTE 148 ANGERS QUE. 663-3443 — 986-6714



• Les quotas dans l'industrie laitière

Une très grande incomprise

par Guy Lacombe

OTTAWA — Durant la dernière campagne électorale fédérale, il était significatif, à certaines assemblées contradictoires, de voir des candidats s'engueuler au sujet des quotas de lait. Il y a eu, entre autres, cette soirée à Embrun où le candidat conservateur Gordon Johnson s'en est pris au gouvernement libéral sortant pour la «mauvaise distribution des quotas». Le député sortant Denis Ethier n'a pas réussi à convaincre son adversaire que les quotas de lait étaient déterminés non pas par le gouvernement fédéral, mais par une Régie provinciale.

Si les hommes politiques eux-mêmes ne comprennent pas clairement le système de répartition de la production laitière canadienne, il ne faut pas s'étonner que la population elle-même, y compris une forte proportion de producteurs laitiers, ne s'y retrouvent pas.

Ce n'est pourtant pas sorcier. Autrefois, les cultivateurs produisaient le lait qu'ils pouvaient et le vendaient du mieux qu'ils pouvaient à des laiteries ou à des fromageries. Mais il est arrivé, à un moment donné, qu'il y avait beaucoup trop de lait sur le marché.

C'est à ce moment-là, en 1966, que le gouvernement fédéral est intervenu. Le ministère de l'Agriculture, conjointement avec les provinces, a formé la Commission canadienne du lait, dont le rôle, si on veut le résumer très brièvement, était — et est encore — de maintenir l'équilibre entre la production et la demande sur le marché.

Pour que cet objectif soit atteint avec le plus d'équité possible, la Commission a fondé, en 1970, le Comité canadien de gestion des approvisionnements de lait. Formé de représentants de chacune des provinces et de la Commission canadienne du lait, ce comité a pour mandat de répartir chaque année la production totale du lait entre les provinces. Pour ce faire, on s'est basé sur la production des années précédentes, puis on a alloué à chacune des provinces un quota de production correspondant. On a fait de même pour les producteurs: leur quota a été fixé en fonction de leur production de l'année 1965-66, qui avait été une bonne année.

En assignant à chaque province et à chaque producteur un quota ou une part de production, on en arrivait ainsi à contrôler toute la production laitière. Et ce contrôle avait un double avantage: celui de maintenir le prix du lait et d'en assurer la vente.

En effet, depuis que le système des quotas existe, les cultivateurs n'ont plus à s'inquiéter de l'écoulement de leur produit. Ils peuvent du même coup planifier leur entreprise avec beaucoup plus d'assurance puisqu'ils savent d'avance de façon précise quels seront leurs revenus annuels.

Ainsi, si on voulait résumer toute la situation, ce sont tout d'abord les consommateurs qui décident de la quantité de lait que doivent produire les cultivateurs canadiens. Puis le Comité canadien de gestion des approvisionnements de lait divise la «tarte» de façon inégale entre les provinces, dépendant de la quantité de lait que produisait chacune d'elles en 1966.

Au niveau provincial ensuite, il y a un nouvel organisme qui répartit le quota provincial entre les producteurs laitiers. Cet organisme, en Ontario, s'appelle la Régie de mise en marché du lait de l'Ontario (Ontario Milk Marketing Board).

Les producteurs laitiers ne sont pas pour autant paralysés dans leur entreprise. Ils peuvent parfois acquérir plus de quota, et ils peuvent aussi, s'ils le veulent, diminuer leur production. C'est ainsi que le quota est devenu à son tour un objet de commerce.

Cela veut dire que si un gars décidait demain de devenir un producteur laitier, il ne lui suffirait pas de s'acheter une ferme, des vaches et une installation laitière. Il faudrait qu'il achète en outre son quota ou, si l'on veut, le privilège de produire du lait. Et il n'est pas assuré qu'il n'aurait qu'à se rendre à la Régie de mise en marché du lait de l'Ontario et s'acheter du quota comme il a acheté ses vaches.

La Régie contrôle les quotas, elle ne les crée pas. Elle ne peut vendre du quota que si elle en a déjà acheté de fermiers qui ont diminué leur production ou abandonné leur entreprise.

Ainsi, quand un fermier se plaint qu'il n'a pas assez de quotas, il ne peut blâmer la Régie, ni les gouvernements. Les politiciens ont souvent tendance à faire des quotas une affaire politique, mais il n'y a rien de politique là-dedans. Quand ils agissent ainsi, ils ne font qu'embrouiller les producteurs.

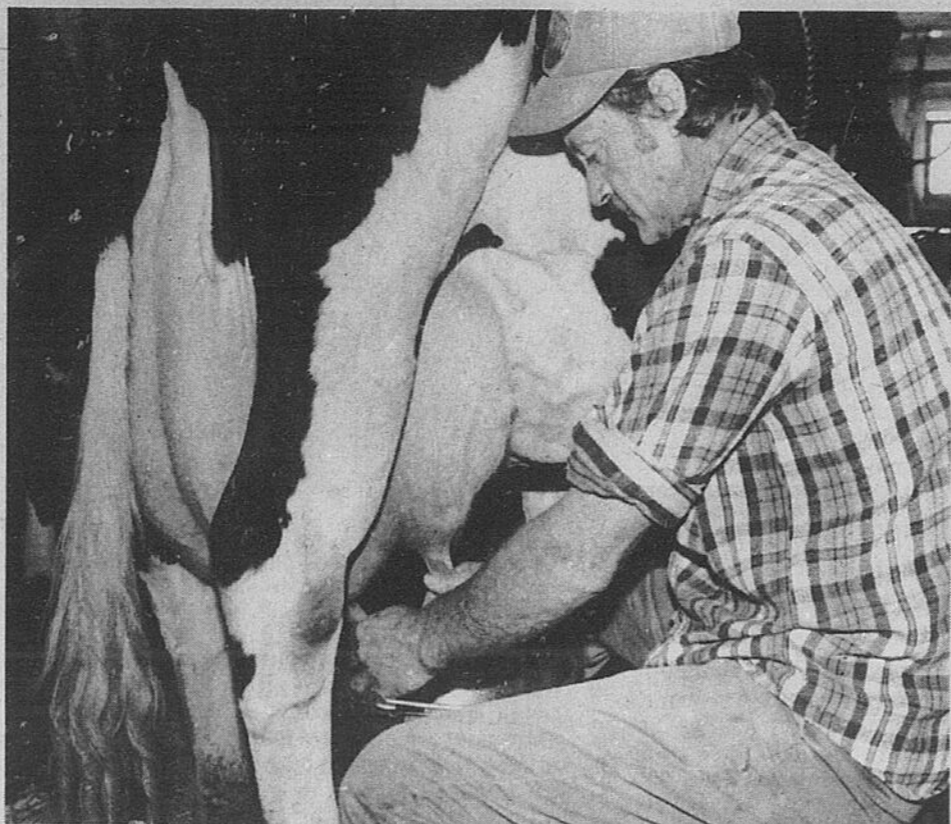
Le producteur qui n'a pas assez de quota n'a qu'à se tenir les yeux ouverts, surveiller ce qui se passe, et garder contact avec la Régie. Ce faisant, il saura quand il y a du quota de disponi-

ble, et il lui reviendra de prendre la décision d'en acheter ou pas.

Là où il peut y avoir de la politique cependant (car la politique finit toujours pas s'introduire partout), c'est quand des organismes puissants comme le Conseil laitier de l'Ontario (Ontario Dairy Council) usent de leur influence pour faire obstacle à des organismes publics comme la Régie de mise en marché du lait de l'Ontario. Le Conseil laitier de l'Ontario est composé de puissants producteurs de produits laitiers tels que Aults et Kraft, et il se sert de son influence pour protéger les intérêts de ses membres. C'est là qu'il faut chercher une explication au manque de quota dont se plaint le Plan laitier de St-Albert, qui ne parvient pas à répondre à la demande de fromage de ses clients.

Quand, il y a quelques mois, la Régie de mise en marché du lait de l'Ontario a voulu augmenter de 8 pour 100 le quota de lait affecté à la production du lait Cheddar, il a fallu aller chercher ce 8 pour 100 quelque part, c'est-à-dire au Conseil laitier de l'Ontario. Mais ce dernier a refusé. Il arrive donc que les gros peuvent produire du beurre dont on a des surplus pendant que les petits sont empêchés de produire du fromage dont on a besoin.

Comment se fait-il que le Conseil laitier de l'Ontario soit plus puissant que la Régie de mise en marché du lait de l'Ontario? Voilà la question qu'il faut poser aux politiciens, et voilà aussi le terrain où ils devraient travailler plutôt que de lancer de vaines accusations contre Ottawa, qui n'a rien à voir dans tout cela.



Cette image du producteur laitier d'antan pourrai sembler familière à d'aucuns, mais si M. Lucien Delorme de Wendover a accepté de revenir en arrière pendant quelques minutes, c'est uniquement pour les besoins du photographe et pour faire ressortir par contraste les transformations qui se sont effectuées dans l'industrie laitière comme partout ailleurs... (Photo LE DROIT par Gilles Be-noit)

VENTE PRE-SAISONNIERE TORO

EPARGNEZ JUSQU'A \$200

A L'OCCASION DE CETTE VENTE, VOUS POUVEZ FAIRE L'ACQUISITION D'UNE SOUFFLEUSE TORO POUR SEULEMENT \$279.95 POUR UN MODELE A 1 PHASE ET \$569.95 POUR UN MODELE A 2 PHASES. LE CHASSE-NEIGE TORO EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHE ET LES PRIX NE SERONT JAMAIS PLUS BAS QUE MAINTENANT. EMPLOYEZ VOS CARTES MASTER CHARGE, CHARGE X OU NOS CONDITIONS DE PAIEMENT ET EPARGNEZ PENDANT CETTE VENTE A TEMPS LIMITE. APRES TOUT, IL Y AURA BIEN TOT DE LA NEIGE, PUIS, N'EST-CE PAS LE TEMPS D'AVOIR L'AIDE DE TORO?

MotoSport Plus

860, BANK, ANGLE 5E 232-7374 275, ST-JOSEPH 770-6682

LA QUALITE QUE VOUS VOLEZ... LE SERVICE QUE VOUS MERITEZ

Harvestore et Slurrystore - un programme d'alimentation qui minimise les pertes

OUI, VOUS POUVEZ vous renseigner sur l'entreposage du foin, du maïs, du fumier liquide

Harvestore, un système qui conserve l'alimentation. L'oxygène est un grand corrupteur d'aliments causant la perte de la valeur nutritive par le gaz carbonique, la vapeur, l'ammoniac et la chaleur. Ces pertes sont contrôlées par le système Harvestore. La différence entre le système Harvestore et les modes d'entreposage conventionnels réside dans le fait que Harvestore limite le montant d'air extérieur qui entre en contact avec l'alimentation entreposée. Les pertes sont amoindries et vos récoltes sont plus profitables.

Alimentation constante. Il y a 30 ans, nous fabriquons du bon équipement, et depuis, c'est toujours mieux.

Le remplissage par le haut et le déchargement par le bas des silos Harvestore signifient que toujours le premier entré est le premier sorti. Vous pouvez le remplir en tout temps sans interruption de l'alimentation. Jamais de changement brusque dans l'alimentation. Si jamais vous avez eu à changer l'alimentation de votre bétail, vous reconnaîtrez l'importance de cet avantage.

Le jour, le soleil réchauffe les sacs internes, les dilate et force l'air hors des sacs par les éventails, sans perte de gaz carbonique. Le soir, les gaz à l'intérieur se contractent et la pression extérieure repousse l'air à l'intérieur des sacs. Cet air ne vient pas en contact avec le fourrage stocké.

Le plus important fabricant de systèmes d'alimentation automatisés au monde.

POUR RENSEIGNEMENTS, ADRESSEZ-VOUS AUX PROFESSIONNELS

ONTARIO HARVESTORE SYSTEMS LTD.

CASE POSTALE 1490 Sans frais, indicatif 613

RUE VAN BUREN, KEMPTVILLE, ONT. 1-800-267-7940 ou 613-258-5905

ATTENTION CULTIVATEURS

Nous ramassons les animaux malades, infirmes ou morts sans frais de votre part.

MACHABEE ANIMAL FOOD LIMITED

R.R. 1, St-Albert, Ont.

Tél.: Crysler (613) 987-2818

Nous assumons les frais d'appels téléphoniques et avons cinq camions en vue de vous assurer un service rapide et efficace.

Pour les cultivateurs du Québec, appelez à frais Virés à Pointe-au-chêne (619) 423-5238

Licence 507 RP-79 Centre d'alimentation animale, Licence 664 C79 collection.

ECONOMISEZ \$72

SUR LE NOUVEAU NECESSAIRE DE SOUDAGE ET DE COUPAGE AIRCOMATIC® "S" AIRCO®

LE TOUT POUR SEULEMENT \$239.95 (Taxes fédérales comprises)

Prix courant du nécessaire et des gants: \$311.95

Offre en vigueur du 15 septembre au 31 décembre 1979

27, rue Cousineau, Hull, Qué.

777-7375

CANOX

CHEZ NOUS, C'EST LE TEMPS DES CAMIONS!

VASTE CHOIX DE CAMIONS NEUFS ET USAGES

PRIX ET SERVICES IMBATTABLES

RAYMOND DUPUIS LTEE

CASSELMAN, ONT. 764-2994

L'endroit où vous trouverez la différence!

MERCURY LINCOLN

• La Ferme expérimentale d'Ottawa

L'une des premières au monde

par Michel Gauthier

OTTAWA — La Ferme expérimentale d'Ottawa, qui s'étend sur une superficie de 1,200 acres,

est un des maillons d'une chaîne qui comprend une cinquantaine de fermes expérimentales dans l'ensemble du Canada.

On a qualifié de centrale celle d'Ottawa, parce qu'on y retrouve également le siège du ministère de l'Agriculture du Canada et de la direction de la recherche, cinq instituts de recherche et la station de recherche d'Ottawa.

Fondée en 1886, la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa était l'une des premières du genre au monde et ses débuts furent modestes. Elle devait s'occuper alors du développement de l'agriculture dans l'Ouest du Québec et l'Est Ontarien, ce qu'elle fait d'ailleurs encore aujourd'hui.

Mais avec le temps, elle a acquis une vocation multifonctionnelle et tiré parti des avantages, au bénéfice de toute la population que lui confère sa localisation.

Ainsi, on estime à 280,000 le nombre de visiteurs qui se rendent annuellement à la Ferme expérimentale centrale, soit pour s'y promener à leur guise en suivant un itinéraire de leur choix, soit pour profiter de visites guidées organisées par les services d'information du ministère de l'Agriculture.

En tout, 188 groupes ont profité des visites guidées l'an dernier. Cela représente près de 7,000 personnes, dont 600 venant de 53 pays étrangers. On dénombre également plus de 33,000 personnes, surtout des écoliers, qui ont visité la Ferme en chariot.

Attrait

On peut se rendre à la Ferme expérimentale centrale en tout temps, sans rendez-vous. C'est ouvert du matin jusqu'au soir.

«Souvent, les gens veulent avoir les services d'un guide, de dire un porte-parole du ministère de l'Agriculture, alors qu'ils peuvent en réalité s'en passer facilement. Nous disposons d'une excellente brochure qui permet de faire le tour des différents points d'attraction sans rien manquer».

Bovins

Pour ceux qui aiment les animaux de la ferme, les expositions permanentes de bovins de boucherie et de bovins laitiers seront l'occasion d'admirer les superbes spécimens des principales races canadiennes. On y retrouve des bovins de boucherie Aberdeen Angus, Hereford et Shorthorn, ainsi que les races laitières Holstein, Ayrshire, Jersey et Guerseu.

Nos bovins jouissent d'une excellente réputation dans le monde et des acheteurs de l'étranger fréquentent assidûment les expositions permanentes de la Ferme expérimentale.

Horticulture

Une large place est faite à l'horticulture sur le terrain de la Ferme expérimentale centrale.



En voiture

La voiture tirée par des chevaux est fort populaire auprès des visiteurs, surtout les enfants. Elle fait le tour de la ferme en une vingtaine de minutes.

(Photos Le Droit par Michel Lafleur)

Ainsi, l'arboretum, qui couvre une vaste superficie, est un répertoire vivant de plus de 4,000 variétés d'arbres, d'arbustes et d'arbrisseaux, de plantes et de fleurs. On y retrouve aussi un atyant jardin ornemental, un potager et de magnifiques pelouses.

Le visiteur ne manque pas de s'émerveiller devant certaines curiosités tels un robuste pin Sylvestre planté en 1890 et des haies dont l'existence remonte à la date de fondation de la Ferme.

Les «rocailles» sont aussi l'un des endroits les plus fréquentés de l'arboretum. Les gens aiment à s'y promener pour admirer les splendides aménagements paysagers et parfois y puiser des idées pour embellir leurs propriétés. Nombreux sont les couples de nouveaux mariés qui profitent de la beauté des lieux comme décor pour leurs photographies de mariage.

Observatoire

Même s'il tombe sous la juridiction du ministère de l'Energie, des Mines et des Ressources du Canada, l'observatoire situé sur les terrains de la Ferme expérimentale, entre les édifices Neatby et Carling, est un autre point d'attraction majeur. La jeune scientifique y trouvera son compte.

Pour les initiés

Lors d'une visite à la Ferme expérimentale, il est également possible d'admirer, à l'Institut de recherches biosystématiques, la collection nationale d'insectes et de nématodes, la collection nationale de champignons et l'herbier des plantes vasculaires du ministère fédéral de l'Agriculture.

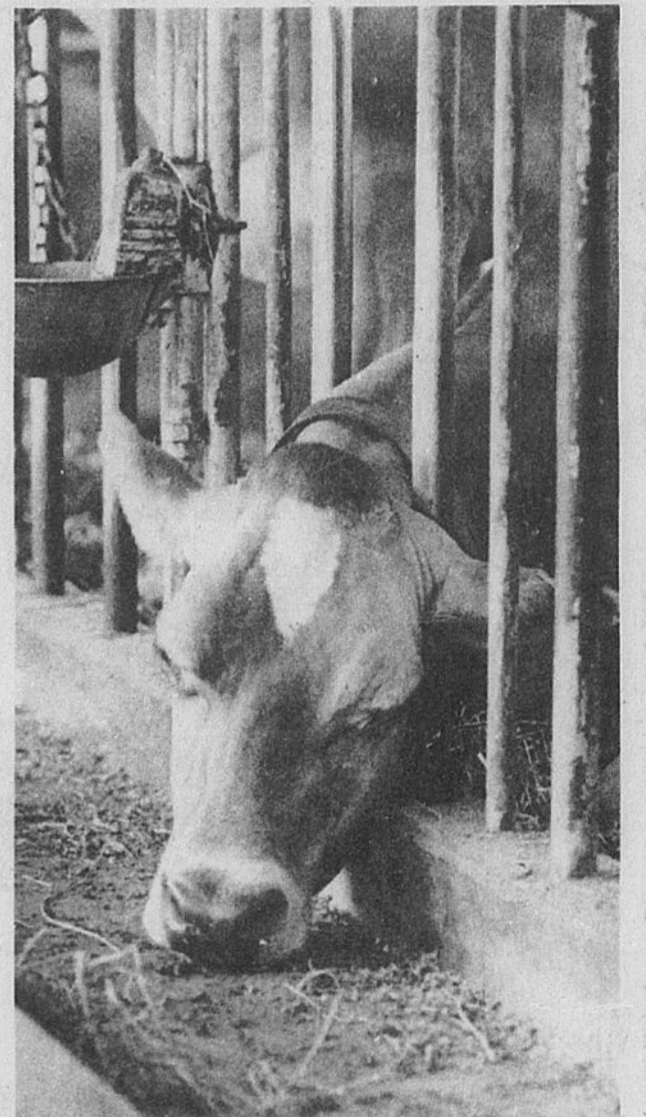
Cette possibilité, ainsi que des visites de laboratoires et l'utilisation des facilités de la bibliothèque du ministère pour des recherches sur place, s'adressent toutefois beaucoup plus à l'étudiant ou à l'initié, qu'au public en général.

Comme on peut le constater, la Ferme expérimentale centrale est un endroit qui regorge d'attrait et où chacun peut trouver un point d'intérêt particulier.

Mais il faut se rappeler qu'avant tout, ces facilités sont au service de l'agriculture canadienne, en général, et de l'agriculture qui se pratique dans l'Est ontarien et l'Ouest du Québec en particulier.

Grâce à une étroite collaboration entre les provinces, les universités et le ministère fédéral de l'Agriculture, les résultats des travaux et des recherches qui y sont faits sont largement diffusés afin de profiter au maximum aux milieux agricoles.

Même le simple agriculteur, par l'entremise de son agronome de comté, peut en profiter car, régulièrement, tous les agronomes, sont informés des développements nouveaux.



Des bovins de réputation mondiale

L'exposition permanente de bovins laitiers, à la Ferme expérimentale centrale, permet aux visiteurs et aux acheteurs étrangers de voir des spécimens des meilleures races canadiennes. La ferme centrale présente également une exposition permanente de bovins de boucherie.

Nous sommes heureux de servir les gens de cette région et fiers d'avoir contribué à ce qu'elle est maintenant devenue!

C.L. CHARETTE INTERNATIONAL EQUIPMENT LTD.

CLAUDE CHARETTE président

LIGNE COMPLETE

- TRACTEURS
- EQUIPEMENTS
- CONSOMMATEUR

PLANTAGENET, ONTARIO

673-5184
824-1682

POMPES DE CIRCULATION

POUR FOURNAISE A L'EAU CHAUDE

Nous entretenons et vendons:

- ARMSTRONG
- BELL & GOSSETT • THRUSH
- TACO
- DURO
- DARLING
- SOUTHERN DEMING

CHAUFFE-TUYAU

POUR DE L'EAU TOUT L'HIVER

Idéal pour gouttière, tuyau d'eau, tuyau d'égout, etc.

- AUCUN CREUSAGE • S'INSTALLE EN QUELQUES MINUTES
- POUR NOUVEAU OU ANCIEN SYSTEME DEJA EN PLACE

REPARATIONS, POMPES, MOTEURS

Nous réparons toutes les sortes de moteurs et de pompes électriques. Aussi pompes de tous genres pour inondations

POWERAIR OF CANADA LTD.

(Dick Mannion, prop.)

"THE PUMP HOUSE"

"Le commerce spécialisé des pompes le plus important d'Ottawa fondé en 1953"

848, AVE CLYDE 722-4226

Ouvert du lundi au vendredi de 8h a.m. à 5h p.m.

RABAIS DE MANUFACTURIER

SUR LA PLUPART DES MODELES VARIANT DE \$300 JUSQU'A UN MAXIMUM DE \$1,200 SUR LES MODELES INDUSTRIELS!

(EN VIGUEUR DU 1ER SEPT. AU 31 OCTOBRE 1979)

AUCUN INTERET JUSQU'AU 1ER FEVRIER 1980 SUR LA PLUPART DES MODELES ACHETES DU 1ER SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE.

Ford SUPER Blitz

Nous vendrons tous les nouveaux modèles à

10% DE RABAIS DU PRIX DE LISTE

ALORS, POURQUOI ATTENDRE AU PRINTEMPS? ACHETEZ AUJOURD'HUI... lorsque vous pouvez obtenir l'aubaine que VOUS voulez!

Nous comptons sur vous!

Derks EQUIPMENT LTD.
Chesterville: 448-2462
Russell: 445-2990

DION
BENNES FOURRAGERES
MOTOCYCLETTES
MOTOS • VEHICULES AGRICOLES

UN CHOIX LOGIQUE

POUR OBTENIR DE VRAIES AUBAINES CONSULTEZ LES EXPERTS DE CHEZ:

Brunet

FORD SALES LTD.

672 NOTRE-DAME EMBRUN, ONT. 443-2021

Agriculture et éducation

L'une des lacunes les plus sérieuses

par Guy Lacombe

OTTAWA — Un des plus sérieux handicaps des agriculteurs franco-ontariens de l'Est de la province, c'est l'absence d'une école de technologie agricole dans laquelle ils pourraient développer leur compétence dans leur langue.

Autrefois, les Franco-ontariens qui voulaient développer leurs connaissances en agriculture pouvaient assez facilement fréquenter des institutions québécoises. Cette pratique est de moins en moins courante en raison du manque d'espace disponible dans ces collèges québécois. Mais même là, quand un étudiant parvient à se faire inscrire du côté du Québec, il a beaucoup de mal à obtenir de l'aide financière de l'Ontario.

De toutes façons, les jeunes agriculteurs ontariens s'expliquent mal pourquoi il leur faudrait changer de province pour faire leurs études en agriculture. Ce qu'ils veulent, et ce que veulent aussi leurs parents, c'est que des programmes de cours en français soient établis ici même en Ontario.

Ce souhait n'est pas nouveau, mais il vient d'être mis fortement en évidence par une enquête qu'a menée l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO) cet été, dans les comtés de Prescott et Russell.

Déjà en 1977, si on ne veut remonter qu'à ces dernières années, l'Union des cultivateurs franco-ontariens avait fait parvenir une demande en bonne et due forme au ministre de l'Agriculture, Bill Newman, lui demandant «d'accorder à ces étudiants (francophones) le minimum auquel ils seraient en droit de s'attendre comme contribuables ayant droit aux mêmes avantages que les jeunes de langue anglaise».

Deux mois plus tard, le ministre a répondu indirectement à cette demande, se contentant d'accuser le Québec d'avoir refusé des étudiants ontariens alors que le Collège de Kemptville avait accepté 22 Québécois. Ce faisant, le ministre évitait de commenter la suggestion de l'UCFO et ne faisait que créer de la confusion puisqu'au Collège de technologie agricole et alimentaire de St-Hyacinthe, on n'était même pas au courant un an plus tard, des démarches que M. Neuman disait devoir faire avec son homologue québécois pour améliorer cette situation.

D'autre part, M. Newman disait que son ministère «continuerait à fournir des services bilingues dans le secteur agricole en Ontario (sic)», ajoutait même que ces services seraient augmentés si toutefois les conditions et les ressources le permettaient...

En février dernier, les Franco-Ontariens ont réussi à organiser des sessions de deux semaines au Collège de technologie agricole de Kemptville: une trentaine de jeunes agriculteurs s'y sont inscrits. Pour M. Alain Lavigne, de Ste-Anne-de-Prescott, cette session de deux semaines était un test: le gouvernement voulait voir si effectivement il y avait de jeunes agriculteurs francophones qui étaient intéressés...

On pourrait allonger la liste des incidents qui montrent d'une part le désir des jeunes Franco-Ontariens d'améliorer leur compétence en technologie agricole, et d'autre part les tergiversations du ministère ontarien de l'Agriculture à répondre à ce besoin pourtant évident.

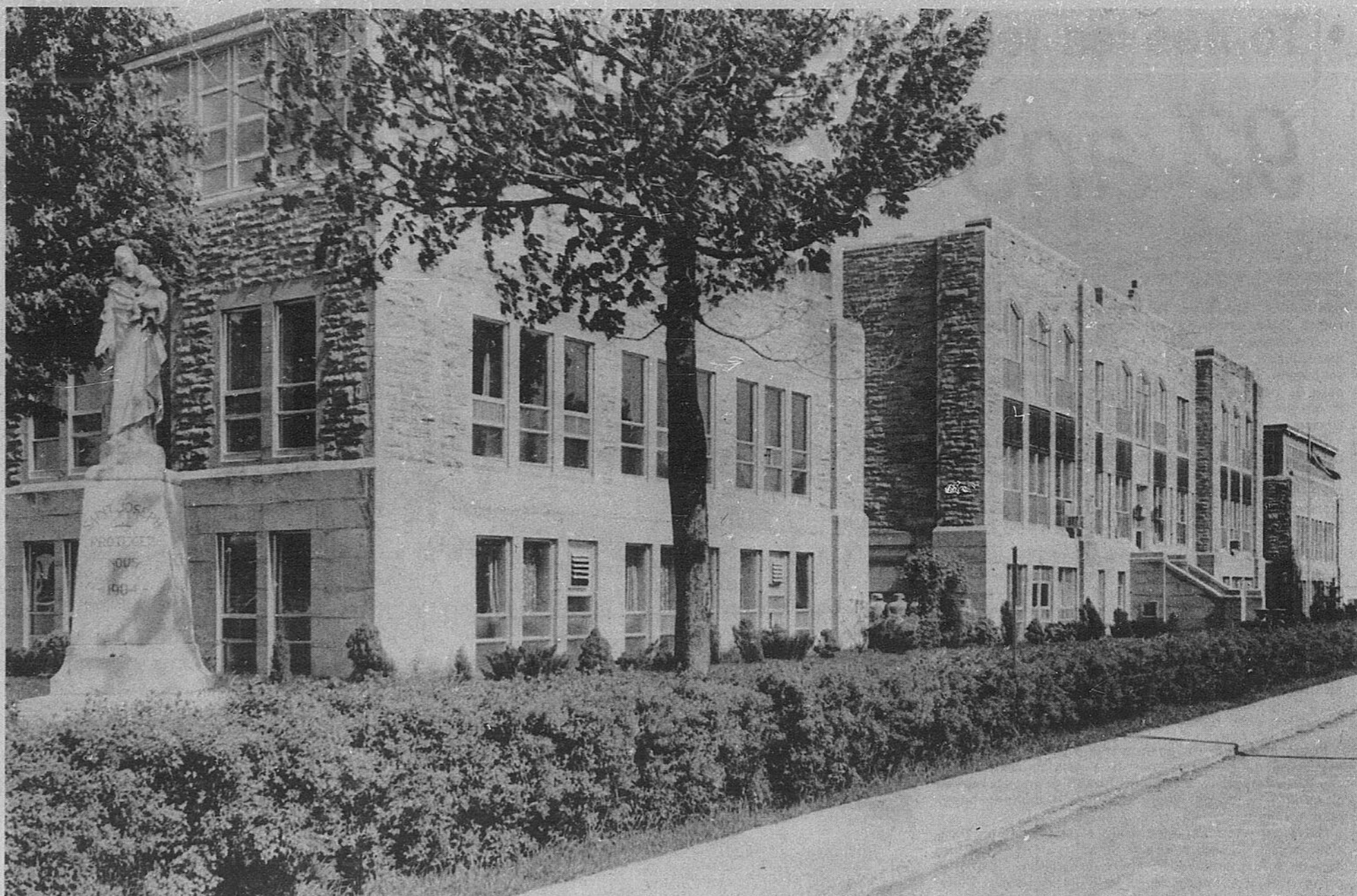
Dans le rapport que l'ACFO a publié récemment, à la suite du sondage auprès des producteurs agricoles francophones et de leur relève dans Prescott-Russell, on dit qu'on veut éviter un nouveau Penetang, c'est-à-dire une situation où la patience des francophones est poussée à bout devant l'inertie du gouvernement.

Compte tenu des connaissances approfondies qui sont nécessaires de nos jours pour réussir en agriculture, il s'agit là, peut-on lire dans le rapport, d'un «besoin pressant», d'une «nécessité». A l'heure qu'il est, aucun cours n'est donné en français au Collège de Kemptville et la trentaine de francophones qui y sont inscrits doivent suivre leurs cours en anglais, en plus de vivre dans une atmosphère qui leur est souvent hostile, au dire de quelques-uns qui ont fréquenté cette institution.

Ceux qui peuvent se débrouiller en anglais voient leurs chances de réussir trèshibituées, reconnaît le Dr Curtis, directeur du Collège de Kemptville. Plusieurs même abandonnent en cours de route. Et il y a tous ceux, bien sûr, qui ne songent même pas à s'y inscrire parce qu'ils ignorent tout simplement l'anglais ou encore parce que le milieu est aliénant.

Cette fois-ci, l'ACFO a pris le dossier en main et a formulé des recommandations très précises afin que soit mis sur pied immédiatement un comité avec lequel le gouvernement ontarien est invité à collaborer «entièrement et promptement» pour mettre sur pied cette école de technologie agricole complètement française.

La réalisation de cette enquête est due en grande partie à l'énergique animateur de l'ACFO Jean Poirier, et les yeux de la population sont désormais tournés vers lui pour assurer la poursuite de ce projet.



Selon le sondage que l'ACFO de Prescott-Russell vient de terminer, une école française de technologie agricole est «un besoin pressant, une nécessité...» et l'école

Champlain, à Alfred, serait un site idéal, «puisque le terrain, les bâtiments et l'eau y sont déjà, avec un minimum de changements à y apporter».

**CELLULES A GRAINS
CONTENANTS EN VRAC**
BROCK
WESTEEL-ROSCO
BAUGHMAN VICTORIA

**SYSTEMES
D'AERATION**
AEROVENT
FARM FANS
VICTORIA DANOR

**VIS-CONVOYEURS
A GRAINS**
MIXMILL
CARDINAL
HUTCHINSON

**CONVOYEURS
A GODETS**
MIXMILL
SWEET

**SECHOIRS
A GRAINS
SUKUP
FARM FANS
AEROVENT**

**ACRES
EQUIPMENT LIMITED**
"Planification professionnelle,
installation et service"
**HALLMAN
SILOS**

HYGROMETRES
NF1210
DICKEY-JOHN

VAN DALE
MELANGEURS-NOURRISEURS
CHARRETTES TRANSPORT RAPIDE
NOURRISEUR A CONVOYEUR MULTIPLE

mix-mill
BROYEURS-NOURRISEURS
AUTOMATIQUES
USINE D'ALIMENTS DU BETAIL/12-300 TONNES
AUGES EN "U"
GAINES D'ELEVATEUR
SYSTEMES DE TARIERE
POMPES PNEUMATIQUES D'ALIMENTATION

Patz
DECHARGEURS DE SILO
CONVOYEURS
NOURRISEURS DE BETAIL

A FRAIS VIRES
1-800-267-8235

**SERVICE DE GRUES
APPARTENANT A LA
COMPAGNIE SANS AUCUNS
FRAIS SUPPLEMENTAIRES**

CELLULES A GRAINS EN INVENTAIRE
1 SEULEMENT 24' — 6 ANNEAUX — 7100 MINOTS
3 SEULEMENT 21' — 7 ANNEAUX — 5900 MINOTS

**ACRES
EQUIPMENT LIMITED**

Roskamp
BROYEURS A CYLINDRE
ROULEAUX D'ENSILAGE
DECHARGEURS
TARIERES A MESURER
COMPTEURS VIBRA

**POUR RENSEIGNEMENTS
DEMANDEZ JOHN CAYER**

WINCHESTER — ONTARIO — ROUTE 31
(20 minutes du centre-ville d'Ottawa) **774-2834**

• Toutes les fermes ne sont pas grandes et riches

92 ans entre la terre et le bois

par Michel Gauthier

BOIS-FRANC — Toutes les fermes ne sont pas d'une grande superficie comme celles qu'on trouve dans les plaines du St-Laurent ou l'Est ontarien. Elles n'ont pas toutes, non plus, la qualité de sol de celles du comté de Papineau ou de la plaine de Luskville.

La terre sur laquelle vit Olivier Langevin, depuis maintenant 92 ans, a à peine plus de 160 acres dont seulement la moitié environ sont défrichées. Située dans le petit village de Bois-Franc, elle ne jouit pas d'une géographie plane et une partie des champs se trouve sur des sols en pente.

Pour Olivier Langevin, et pour bien d'autres agriculteurs de la Haute-Gatineau, l'exploitation de sa ferme n'a pas toujours représenté une source de revenus suffisante pour le faire vivre, lui et sa famille. Il fallait alors partir pour le «bois» dès la fin des récoltes, laissant femme et enfants seuls à la maison pour de longs mois.

Né le 25 mai 1885, Olivier Langevin a donc aujourd'hui 94 ans. De toute sa vie, il n'a démenagé qu'une seule fois, alors qu'il n'avait que deux ans. Depuis ce temps il vit dans la même maison construite sur les rives de la Gatineau, à l'ombre de grands pins majestueux.

Malgré son âge avancé, M. Langevin a encore l'esprit vif et le pas alerte. Il marche droit comme un capitaine de régiment et trouve toujours à s'occuper.

La vie en forêt

Pourtant, la vie fut parfois très difficile pour ce nonagénaire de la campagne. Il a pris le chemin des chantiers forestiers à l'âge de 12 ans, à une époque où cinquante cents par jour, c'était une bonne «paye» pour un jeune.

Cette première expérience du rude travail en forêt s'est passée en 1897 et ce fils de cultivateur était alors déjà un solide gaillard. Par la suite, pendant 58 ans, et presque chaque année, la fin de l'été annonçait inlassablement le départ pour les chantiers, l'abandon de la vie familiale pour la vie au «camp».

A cette époque, la vie en forêt était bien différente de celle que connaît l'ouvrier forestier d'aujourd'hui et Olivier Langevin se rappelle en détail les conditions misérables dans lesquelles lui et ses compagnons devaient travailler.

«On était mené comme des chiens et quand on se plaignait, la réponse était toujours la même: «Si t'es pas content, va-t-en chez vous». Dans ce temps-là, c'était à prendre ou à laisser. Et comme l'argent était rare, on n'avait pas le choix.

«La journée de travail commençait très tôt pour les gars du «camp», car il fallait parfois marcher quatre milles dans le bois pour se rendre sur le site des coupes. Quand tout allait bien, une fois sur place, on pouvait attendre encore une heure pour le lever du soleil. Alors vous pouvez vous imaginer à quelle heure les gars sortaient du lit. On travaillait ensuite jusqu'au coucher du soleil pour ne retourner au «camp» qu'à la noirceur.

«Il n'y avait rien pour interrompre le travail. Ni pluie, ni tempête de neige. Je me rappelle une fois qu'on était dans l'eau jusqu'aux hanches pour tirer du bois; comme le vent soufflait fort, on était complètement trempé à la fin de la journée.

«Fallait être des durs à l'ouvrage pour passer au travers de tout ça. Aujourd'hui, ce sont les machines qui font tout le travail et les compagnons ont quand même des problèmes à trouver du monde pour travailler dans le bois».

Dans les régions forestières comme la Haute-Gatineau, nombreuses sont les familles qui ont eu à déplorer un jour la mort d'un des leurs suite à un accident en forêt. Celle de M. Langevin ne fait pas exception puisqu'elle a perdu un fils.

Cette douloureuse tragédie est survenue en 1949 quand un des fils Langevin qui était âgé de seulement 28 ans, a été grièvement blessé par un arbre en chute.



Olivier Langevin à 94 ans: droit comme un capitaine de régiment

Il est mort peu après à l'hôpital de Maniwaki, après avoir connu d'atroces souffrances. Ce garçon s'appela Delphis et, ce qui rendait l'accident encore plus tragique, il venait tout juste de se marier.

Sur la ferme

Même au printemps et durant les mois d'été, alors que la vie s'écoulat lentement sur la ferme, tout n'était pas toujours facile.

«Sur une ferme, il y a toujours de quoi à faire et il faut travailler fort. On n'a jamais fini», rappelle Olivier Langevin.

Mais au moins, toute la famille était réunie et la vie offrait alors de bons moments, même quand les problèmes pointaient à l'horizon.

Dans le même rang où vivait Olivier Langevin, il y avait aussi les fermes de ses deux frères, Adolphe et Johnny.

«Quand il y en avait un qui avait des problèmes, on allait y donner un coup de main. C'est en s'entraînant qu'on est parvenu à passer au travers».

C'est Mme Adolphe Langevin, qui parle ainsi, la seule des épouses de trois frères Langevin qui soit encore vivante aujourd'hui. Avec son mari, qui est mort il y a à peine trois mois, à l'âge de 86 ans, elle a connu les joies et les malheurs, les doux souvenirs et les petites peines, d'une famille terrienne unie.

Parce que les terres n'étaient pas très grandes, les

cultures ne se faisaient pas à grande échelle et les animaux n'étaient pas nombreux. Pendant toutes les années où M. Langevin a exploité sa ferme, son troupeau de vaches n'a jamais dépassé dix têtes. Même qu'une année où sa femme est tombée malade, il a dû vendre le troupeau.

Pendant longtemps, les labours ont été faits avec des chevaux.

Ce n'est qu'en 1952 que le premier tracteur a fait son apparition sur cette ferme. M. Langevin avait alors 67 ans. Toujours actif malgré son âge, il pouvait quand même compter sur l'aide de son fils Alexis, qui demeure sur la ferme.

Sur cette terre, on cultivait la pomme de terre et quelques autres légumes pour la consommation domestique, mais l'étendue des cultures servait surtout à la récolte de foin ou d'avoine pour nourrir les animaux.

La retraite

L'heure de la retraite, ou plutôt de la semi-retraite, a sonné en 1955 quand il a atteint ses 70 ans.

Il a alors cessé d'aller travailler en forêt, mais a toujours continué à rester actif sur la ferme. A l'âge où certains quittent ce monde, lui, il entretenait une nouvelle vie qui dure maintenant depuis près de 30 ans et qui semble vouloir durer encore très longtemps.

Quand il repasse ses souvenirs de jeunesse, Olivier Langevin se souvient très bien des mauvais coups que

lui et son frère Adolphe ont manigancés dans le rang.

Cachant un fil de fer tendu, dans l'herbe haute bordant un ruisseau à l'endroit où le cultivateur du bout du rang passait souvent, les deux frères lui ont fait faire plus d'une fois de magnifiques plonges bien involontaires.

S'il aimait parfois jouer des tours, Olivier Langevin ne prisaient toutefois guère l'école.

En fait, il n'a jamais fréquenté l'école et il ne sait ni lire ni écrire, mais cela ne le dérange absolument pas.

«Tant qu'il y a quelqu'un dans la maison qui sait lire, on peut s'arranger», dit M. Langevin.

L'institutrice venait parfois à la maison pour tenter d'amener Olivier à l'école, de l'autre côté de la rivière, mais lui, il ne voulait pas y aller. Ce n'est pas tant les difficultés que représentait la traversée de la rivière, au début de l'hiver et à la débacle du printemps, que les sévices que subissaient les plus jeunes de la part des plus vieux qui lui rebutaient.

«Ça me choquait tellement de voir les plus grands ambitionner sur les plus jeunes que si j'étais allé à l'école, je les aurais tous battus».

Mais dans le fond, c'est bien plus un manque d'intérêt pour les études qui a fait que M. Langevin n'est jamais passé sur les bancs de l'école.

Dans la famille, on ne se préoccupait guère de cet analphabétisme. On trouvait même le moyen de s'en moquer à l'occasion. La preuve, c'est l'histoire suivante que le frère d'Olivier, Adolphe, lui-même sans instruction, se plaisait à raconter:

«Un homme qui voyageait en train faisait semblant de lire un journal pour qu'on ne doute pas qu'il ne savait en fait pas lire. Mais un autre voyageur, qui lui savait lire, lui signala qu'il tenait son journal à l'envers. Ne se laissant pas prendre au dépourvu, l'analphabète rétorqua immédiatement qu'un homme instruit pouvait tout aussi bien lire son journal à l'envers comme à l'endroit».

Le don de la vie

Olivier Langevin ne paraît pas son âge. On lui donnerait à peine 70 ans. Tout au plus 75.

Pourtant, il sera centenaire dans moins de 6 ans.

On ne demande pas à Olivier Langevin les raisons pour lesquelles, à 94 ans, il est encore un homme en santé et plein de vie.

Il ne comprendrait pas le sens d'une telle question car pour lui, la vie c'est un don du «bon Dieu».

«Le bon Dieu nous a mis sur la terre pour un certain temps et quand notre tour arrive, on part. Il n'y a rien qu'on puisse changer à ça. On ne peut vivre que le temps qui nous a été donné», témoigne M. Langevin.

C'est à croire que tous les frères Langevin étaient au rendez-vous quand le «bon Dieu» a décidé de distribuer la vie en abondance. Ils étaient six en tout et celui qui a vécu le «moins longtemps» est décédé à l'âge de 82 ans. Il s'appelait Octave et c'était l'aîné de la famille.

Le record de longévité appartient à Maxime, le troisième garçon de la famille. Il s'est éteint à l'âge de 97 ans et n'est été d'une fracture à une hanche, de laquelle il ne s'était jamais remis, on dit qu'il aurait largement dépassé les cent ans.

Parmi les autres frères, Xavier et Adolphe sont morts à l'âge de 86 ans et outre Olivier, un seul autre est encore vivant. C'est Johnny et il a fêté ses 89 ans le 24 août dernier. Dans un an, il deviendra le troisième nonagénaire de la famille...

... ou plutôt le quatrième, car leur père, Benjamin, a vécu 91 ans.

Si on tient vraiment à chercher le pourquoi d'une telle longévité, on le trouvera probablement dans l'amour qu'a de la vie Olivier Langevin. Tout comme ses frères.

Pour eux, la vie a toujours été la plus belle des choses.

• Les nouveaux marchés publics de Hull et Gatineau

Un impact négligeable

par André Archambault

HULL — L'impact des marchés publics de Hull et de Gatineau sur les habitudes des producteurs maraîchers de l'Outaouais ne s'est pas encore fait sentir jusqu'à maintenant, selon un programme du ministère de l'Agriculture du Québec, M. Hubert McClelland.

«Pour le producteur, l'ouverture de ces marchés est sûrement perçue comme un changement favorable dans le statu quo, mais il est encore trop tôt pour qu'on le convainque de changer ses vieilles habitudes. Il lui faudra voir d'abord si l'opération est un succès».

Selon M. McClelland, les producteurs de l'Outaouais ont appris à fonctionner d'une façon qui leur convient bien depuis déjà nombre d'années: soit qu'ils écoulent leurs marchandises à un grossiste, soit qu'ils vendent directement au consommateur en installant un kiosque à leur porte ou encore qu'ils aillent au marché By, à Ottawa.

«Ça n'a pas eu un grand impact jusqu'à maintenant sur les producteurs locaux. Peut être que ça changera avec le temps, car je ne veux surtout pas décourager une telle initiative», de dire M. McClelland au cours d'une récente entrevue à son bureau de l'édifice Joe Montferand, à Hull.

Sans être négatif, M. McClelland n'a cependant pas débordé d'optimisme quant au succès éventuel de ces deux nouveaux marchés, en raison surtout de la présence du marché By.

«La production de fruits et légumes d'Ottawa et de Hull n'est tout simplement pas assez importante pour supporter deux ou trois marchés en gros», de souligner M. McClelland.

Ce n'est un secret pour personne que plusieurs kiosques au marché de Hull n'ont pas réalisé le chiffre d'affaires auquel leur propriétaire s'attendait. Certains étalagistes ont même fait un «trou» de plusieurs centaines de dollars.

M. Roger Lacroix, qui est propriétaire de l'épicerie Roger fruits et légumes, 109, rue Papineau, à Hull, a confié au DROIT qu'il avait tout «lâché» après avoir perdu environ \$600.

«C'est pas si mal parce qu'un de mes amis a perdu \$1,000», de dire M. Lacroix, précisant qu'à son avis, le marché de Hull ne fera pas vieux os parce que mal situé et que «de toutes façons, la plupart des gens vont à Ottawa».

M. McClelland n'a pas été aussi pessimiste, mais il demeure que pour cet agronome, l'avenir de la production maraîchère dans l'Outaouais demeurera dans la «cueillette et la consommation sur place».

«Le producteur sauve ainsi les frais de main-d'oeuvre, ce qui est fort avantageux. D'ailleurs, sur l'ensemble de la production maraîchère dans l'Outaouais, à l'exception de la pomme de terre et du tabac, environ 40 pour cent est écoulé sur place», de dire M. McClelland.



Pour plusieurs, l'ouverture des nouveaux marchés est un changement favorable, mais pour certains producteurs, ce n'aura été qu'une occasion de perdre de l'argent.

Les produits

La plus importante production maraîchère, en termes de volume, dans l'Outaouais, est celle des pommes de terre.

«Il y a environ une trentaine de producteurs concentrés dans la région de Notre-Dame-de-la-Paix et de St-André-Avellin, de préciser l'agronome. En termes de volume — environ 2,000 acres — c'est la plus forte production de la région et occupe son homme à plein temps».

Selon M. McClelland, les producteurs de pommes de terre écoulent leur marchandise aux grossistes de Montréal et d'Ottawa.

Ça varie avec les années, mais la pomme de terre est une production rentable pour ceux qui ont su moderniser leur équipement et qui se sont donné un

bon système d'irrigation et d'entreposage», a-t-il précisé.

L'agronome estime que «la pomme de terre serait encore plus rentable s'il existait dans la région une usine de transformation qui permettrait aux producteurs d'écouler, plutôt que de détruire, les patates endommagées ou trop petites».

Quant aux fraises et aux framboises, dont il y a deux producteurs dans le Pontiac et sept dans Papineau, la production est entièrement écoulée localement.

«C'est relativement une petite production — environ 40 acres — et les fruits sont vendus sur place ou aux marchés», a-t-il souligné.

L'horticulture

Les fleurs de parterre et les fleurs ornementales comptent

pour une part importante dans la production maraîchère de l'Outaouais, particulièrement à l'ouest d'Aylmer.

«Il s'agit d'une production en serre qui est fort payante, de dire M. McClelland. Il y a une grande demande dans la région et le tout est écoulé localement.

«La moitié de la production est vendue à des grossistes qui commandent à l'avance ce qu'ils désirent. Environ 80 pour cent de la production consiste en pensées, pétunias et oeillets. L'autre moitié est écoulée par kiosque, soit sur place, ou au marché d'Ottawa».

Quant aux légumes — chou, chou-fleur, chou de bruxelles, mais sucré, tomates, navets et concombres — il y a environ une vingtaine de producteurs dans l'Outaouais qui consacrent

un grand total d'environ 350 acres à cette culture.

«Encore là, le tout est vendu de la même façon que les fruits et comme il n'y a pas de conserverie régionale, le producteur de la région a le désavantage d'avoir à écouler à l'état frais et ne peut souvent concurrencer avec les produits importés qui coûtent moins cher».

Selon M. McClelland, la production maraîchère dans la région est stable depuis déjà plusieurs années et il ne croit pas que la venue des marchés publics de Hull et de Gatineau soit un facteur important d'expansion pour l'avenir.

«Ce n'est pas mon impression. C'est une production qui est loin de sembler vouloir disparaître, mais qui du même coup ne présente actuellement aucun signe d'expansion».